



Dépositaire et Éditeur

Monsieur le Curé de Balasar Portugal

NIHIL OBSTAT

Chanoine José Antonio Martins Gigante Braga,

Le 19 juillet 1975

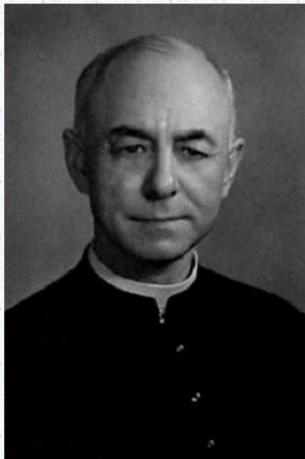
IMPRIMATUR Braga,

Le 19 juillet 1975 † Manuel, Évêque Auxiliaire

Traduit du Portugais

Par Alphonse Charles Rocha

Introduction



Le 13 octobre 1955, vers 20 heures 30 minutes, mourait à Balasar, chez elle, en la paroisse de Sainte Eulalie, la « petite malade de Balasar », Alexandrina Maria da Costa.

La nouvelle fut vite propagée et plus de cinq mille personnes, parmi lesquelles quarante Prêtres environ, sont accourues et lui firent des obsèques émouvantes. De nombreux journaux relatèrent l'événement.

Depuis plus de trente ans que la paralysie clouait Alexandrina au lit et, depuis le 27 mars 1942, soit plus de treize ans, elle ne prenait plus aucune nourriture.

Pendant toutes ces années elle endura, avec une généreuse résignation, de cruelles souffrances physiques et de terribles épreuves morales. Malgré cela, elle accueillait, toujours souriante et avec une admirable bonté, tous ceux qui du Portugal ou de l'étranger venaient nombreux la visiter.

Il n'est donc pas étonnant qu'un public aussi nombreux attende avec un certain empressement une biographie qui lui révèle autant que possible, le secret d'une vie si mystérieuse et, parfois si discutée.

Il serait difficile de composer, en si peu de temps, un ouvrage complet, étant donné l'importance et le volume de la documentation en notre possession.

Nous allons, toutefois, dans un bref résumé, ébaucher, en cette courte notice, les traits les plus saillants de cette physionomie d'élite, laissant pour plus tard une étude plus complète.

Il n'est pas dans notre intention, en écrivant ces lignes, de devancer le jugement dont la Sainte Église seule, a la compétence. Nous rapporterons uniquement des faits que nous avons constatés nous-mêmes au cours des neuf années pendant lesquelles nous l'avons côtoyée — en tant que directeur spirituel — ou des faits signalés par des personnes qui méritent toute considération, ou encore des faits qui ressortent des nombreux écrits que nous possédons d'elle.

Nous nous servons avant tout de ses écrits autobiographiques, rédigés en octobre 1940 et des nombreuses lettres adressées à son Directeur spirituel et qui constituent une sorte de « Journal spirituel » d'Alexandrina et couvrent une période de plus de vingt ans: de 1933 à sa mort en 1955.

L'Auteur

1-Premières années

Ouvrons son autobiographie ; elle commence ainsi :

« Après quelques moments de prière, implorant le secours du ciel et la lumière de l'Esprit Saint, afin de pouvoir faire ce que mon directeur spirituel m'ordonna, je commence à écrire ma vie, telle que Notre-Seigneur me la rappellera, bien que cela soit pour moi bien pénible.



Je m'appelle Alexandrina Maria da Costa. Je suis née à Balasar — arrondissement de Póvoa de Varzim, district de Porto — le 30 mars [1] 1904.

J'ai été baptisée le samedi suivant,[2] 2 avril. Mon oncle Joaquim da Costa et une dame de Gondifelos,[3] prénommée Alexandrina, ont été mes parrain et marraine. »

Elle nous parle ensuite de la vivacité de son caractère, dès les premières années :

« J'étais tellement vive, qu'on m'appelait « Marie-garçon ». Je dominais non seulement les filles de mon âge, mais aussi les plus âgées.

Je grimpais aux arbres et je marchais de préférence sur les murs que sur la route.

J'aimais bien travailler: je faisais le ménage, je ramassais le bois et je faisais d'autres travaux domestiques; j'aimais bien que le travail soit bien fait et j'aimais aussi être habillée proprement. »

De cette vivacité naissait peut-être ce qu'elle appelait ses "méchancetés".

« Regardant, maintenant, les premières années de mon enfance, que de défauts et de méchancetés j'y trouve, tout comme je les trouve encore aujourd'hui, et cela me fait trembler ! »

Mais, quels étaient donc ses défauts ? Elle les avoue elle-même : des "entêtements d'enfant". Sa sœur Deolinda nous écrivait en 1934 que « pendant cette période — jusqu'à l'âge de six ans — Alexandrina manifesta toujours sa qualité prédominante, la bonté. » Et elle ajoute : « Elle a toujours été obéissante. »

Au mois de janvier 1911, accompagnée de sa sœur Deolinda, Alexandrina fut envoyée à Póvoa de Varzim, [4] pour y fréquenter l'école; elle n'avait alors six ans et demi. À l'âge de sept ans, dans cette même ville, elle fit sa première Communion, dans l'église Matriz. [5]

« Le Père Alvaro Matos — dit-elle — m'a examinée sur le catéchisme, m'a confessée et m'a donné la Communion pour la première fois. J'avais alors sept ans. Comme prix j'ai reçu un beau chapelet et une image pieuse. J'ai communiqué à genoux et, malgré ma petite taille, j'ai pu fixer la sainte Hostie, de telle manière qu'elle s'est imprimée en mon âme. J'ai cru alors m'unir à Jésus pour ne plus être séparée de Lui. Il a pris possession de mon cœur, ce me semble. La joie que je ressentais était inexprimable. A tous j'annonçais la bonne nouvelle. Ma maîtresse, désormais, me menait chaque jour à la communion. »

« Ce fut à Vila do Conde, [6] que j'ai reçu, des mains de Son Excellence l'Évêque de Porto, [7] le sacrement de Confirmation. Je me souviens, très bien, de cette cérémonie et de la joie qu'elle m'a procurée. Au moment où je recevais ce sacrement, je ne sais pas bien expliquer ce que j'ai ressenti: on dirait une grâce surnaturelle qui me transformait et qui m'unissait plus profondément à Notre-Seigneur. Je voudrais bien expliquer tout cela, mais je ne le sais pas. »



Mgr António Barbosa Leão
Évêque de Porto

Après dix-huit mois de séjour à Póvoa de Varzim, Alexandrina revint vivre, avec les siens, à Balasar pour s'y livrer aux travaux des champs et aux soins du ménage. Quant aux études, elle n'en fit plus, en toute sa vie.

À l'âge de neuf ans, elle fit sa première confession générale à Frère Manuel das Chagas.

« Moi, Deolinda et ma cousine Olívia — *écrit-elle* — nous sommes allées à Gondifelos, où le Révérend Père prêchait. Nous avons pris quelques victuailles, et nous y sommes restées toute l'après-midi dans l'attente de l'heure de la prêche. Je me souviens que nous ne sommes même pas sorties de l'église pour aller jouer. Nous avons pris place tout près de l'autel du Sacré-Cœur de Jésus, j'ai placé mes sabots à l'intérieur de la balustrade.

Le sermon avait pour sujet l'enfer.

J'ai écouté avec beaucoup d'attention le prédicateur qui, à un certain moment, nous invita à nous transporter, par la pensée, en ce lieu. Incapable de comprendre le juste sens de cette invitation et, persuadée que le Père était un saint, je suis restée convaincue, que d'un moment à l'autre, il nous y emmènerait. Placée en face de cette conjecture, je me suis révoltée et me dis à moi-même: *“en enfer, moi je n'irai pas ! Si le Père et tous les autres veulent y aller, moi, je prends mes jambes à mon coup et je m'échappe promptement”*.

Et, sans plus attendre, j'ai ramassé mes sabots afin d'être prête à fuir à la première alerte. Quand j'ai remarqué que personne ne bougeait, alors je me suis un peu calmée... Mais, mes sabots, je ne les ai plus quittés des yeux... »

Les mêmes notes autobiographiques nous révèlent comment, déjà à cet âge tendre, dès les quatre ans, Alexandrina aimait la prière, un amour qui est allé crescendo tout au long de sa vie. Mais de ceci, nous en parlerons plus loin, lorsque que nous parlerons de sa piété.

Elle était aussi « très amie des vieillards, des pauvres et des infirmes — *affirme-t-elle*. Et, quand j'apprenais que quelqu'un n'avait pas de quoi se couvrir suffisamment, je demandais à ma mère de m'en fournir le nécessaire à cet effet.

Souvent j'allais tenir compagnie à ceux qui souffraient.

J'ai assisté à la mort de certains, priant comme je le savais.

J'aidais à habiller les défunts, même si cela me coûtait beaucoup; je le faisais par charité. Je n'avais pas le courage de laisser les parents du défunt tout seuls. Je leur rendais volontiers ces services, les voyants si pauvres...

J'aimais beaucoup faire l'aumône aux pauvres. Combien de fois j'ai pleuré, parce qu'impuissante à les aider selon leurs besoins! Je me sentais heureuse de me priver de ma propre alimentation, pour eux...

Pour avoir agi de la sorte, je me sens pleine de reconnaissance envers Notre-Seigneur. C'était sa grâce et non point ma vertu. »

[1] *Mercredi-Saint.*

[2] *Samedi-Saint.*

[3] *Petit village tout proche de Balasar.*

[4] *Ville balnéaire à environ 16 Km de Balasar.*

[5] *Première, ou la plus ancienne église de la ville.*

[6] *Petite ville balnéaire, à 3 kilomètres de Póvoa de Varzim.*

[7] *Monseigneur António Barbosa Leão, duquel Alexandrina conserva une photo jusqu'à sa mort, en souvenir de sa Confirmation*

2-Sa maladie

Vers l'âge de douze ans, Alexandrina tomba gravement malade et reçut les derniers sacrements.



Mais, ayant recouvré la santé, elle retourna aux travaux agricoles. Dans la paroisse on lui confia les « charges de catéchiste et de choriste, charges que je menais, aussi bien l'une que l'autre avec beaucoup d'enthousiasme; mais pour le chant — dit-elle

— j'avais une folle passion. »

À quatorze ans et quatre mois, elle commença à souffrir de la maladie qui devait la clouer pour toujours sur son lit de douleur. Cette maladie tire son origine d'une chute qu'elle fit. Écoutons-la :

« Jusqu'à ma quatorzième année, j'ai travaillé dans les champs, de telle sorte que je gagnais autant que ma mère. Mais un jour que, montée sur une chânaie, je ramassais du lierre pour les bêtes, je suis tombée. Je suis restée là quelques instants sans pouvoir ni respirer ni bouger. Peu après, je me suis relevée et j'ai repris mon travail, mais à partir de ce moment-là, je ne travaillais qu'avec beaucoup de peine. A quatorze ans et quatre mois, j'ai quitté mon travail pour toujours...

Avec beaucoup de répugnance, j'ai dû me soumettre aux soins des médecins qui m'ont diagnostiqué diverses maladies. Au début tout se passait bien, tous avaient de la peine pour moi. J'ai souffert uniquement pour mes maux physiques, mais ceci dura peu de temps.

Mes meilleures amies, les familiers et même Monsieur le Curé [1] — maintenant décédé — se sont retournés contre moi : plusieurs personnes se moquaient de mon allure, par la posture que, forcément, je prenais à l'église.

Monsieur l'abbé m'accusait de ne pas manager suffisamment par caprice et menaçait que si je mourais, je serais damnée. Lorsque je me confessais, il me disait que c'était celui-là mon péché le plus grave. Combien j'en ai souffert! Je ne me confiais qu'au Seigneur.

Étant donné que mon état empirait, Monsieur l'abbé lui-même a conseillé à ma mère de m'accompagner chez un médecin de sa connaissance. Ce fut lui qui m'a libérée de mon martyre, en expliquant à ceux qui lui en posaient la question, que je ne mangeais pas parce que je ne le pouvais pas.

L'un des événements qui contribua certainement le plus à l'aggravation de la maladie, fut un autre saut qu'elle fit en des circonstances très particulières. Elle nous le raconte dans son autobiographie:

« Un jour [2], alors qu'avec ma sœur et une autre fille plus âgée que nous, nous travaillions à la couture, nous avons aperçu trois individus venant dans notre direction. L'un d'eux avait été mon patron [aux champs] ; l'autre était un cultivateur marié; le troisième, un célibataire. Ma sœur, comme si elle pressentait quelque chose, m'a dit de fermer la porte du salon. Quelques instants après, nous avons entendu des pas dans les escaliers et ensuite quelqu'un frapper à la porte.

— Qui est là ? — a demandé ma sœur. Et l'un d'eux, qui avait été mon patron, nous a demandé d'ouvrir, sans plus.

— Il n'y a pas de travail pour vous ici, donc, pas question d'ouvrir, — a rétorqué Deolinda.

Après quelques instants de silence, nous avons entendu que le même individu montait par l'échelle qui de l'étable, par une trappe, donnait dans le salon. Effrayées, nous avons tiré la machine à coudre sur cette trappe.



Le voyou, se rendant compte que la trappe était fermée, a commencé à frapper de grands coups de marteau sur celle-ci, jusqu'à soulever quelques planches et à pratiquer un passage, par lequel il a pénétré dans le salon.

Deolinda, en voyant cela, a ouvert la porte et est parvenue à s'enfuir, malgré que les autres deux qui dehors l'attendaient, aient essayé de la retenir, en tirant sur ses vêtements.

L'autre fille l'a suivie, mais ils l'ont attrapée.

Devant cette scène, je me suis vue perdue. J'ai regardé autour de moi et, désespérément je me suis accrochée à la fenêtre qui était ouverte et sans la moindre hésitation j'ai sauté [3] en bas, en tombant lourdement. J'ai voulu me relever aussitôt, mais je ne le pouvais pas; une douleur lancinante traversait mon épine dorsale.

Nerveuse, dès que j'ai pu me relever, j'ai ramassé par terre un piquet et je suis partie, pour essayer de défendre ma sœur entouré par les deux plus âgés, tandis que notre amie, dans le couloir, luttait avec le troisième. Je n'ai plus pensé qu'à les défendre.

— Hors d'ici ! — a été mon premier cri.

Cela a été comme un éclair, le voyou qui se trouvait dans le couloir, a pris peur et a laissé immédiatement la jeune fille. C'est alors seulement, que je me suis rendu compte que j'avais perdu une bague en or, lors de la chute.

— Chiens ! À cause de vous j'ai perdu ma bague...

Tout de suite l'un d'eux, enlevant une bague de son doigt, me l'a présentée, en disant :

— Tiens, prends celle-ci, ne te fâche pas contre moi...

— Je n'en veux pas ! — lui ai-je répondu, indignée — débarrasse le plancher tout de suite... immédiatement !

Ils se sont retirés. Et nous, excitées et allaitantes, nous avons repris notre travail.

De tout ceci, moi et ma sœur, n'avons soufflé mot à personne, afin d'éviter une tragédie. Toutefois ma mère, par la suite, a fini par l'apprendre, de la bouche de notre amie [4].

Quelque temps après, j'ai commencé à souffrir de plus en plus. Tous disaient que c'était à cause du saut que j'ai fait en bas de la fenêtre. Même les médecins, plus tard, ont confirmé que ce saut a dû contribuer à aggraver mon infirmité. »

À seize ans environ, Alexandrina fut envoyée à Póvoa de Varzim, pour essayer de trouver remède à mes maux. [5]

« À dix-neuf ans — écrit-elle — il a fallu m'aliter. Le médecin de Porto, le docteur João de Almeida a informé ma mère qu'il prévoyait la paralysie. »

C'est, en effet, ce qui arriva.

Des examens sérieux faits plus tard, en juillet 1941, ratifiés en mai 1942, annotés le 19 janvier 1943 par le docteur Gomes de Araujo, et confirmés par les docteurs Carlos Alberto Lima, professeur de la Faculté de Médecine de Porto, et Manuel Augusto de Azevedo, formé dans la même Faculté, prouvent que : « La malade Alexandrina Maria da Costa, souffre de compression médullaire, haute seulement ou compliquée par d'autres foyers compressifs bas.

L'histoire de la maladie, les symptômes dont la malade se plaignait antérieurement et ceux qu'elle présente maintenant (mai 1942) nous donnent à croire qu'elle est atteinte d'une myélite de plusieurs foyers, surtout lombo-sacrée ou de compression médullaire d'un seul ou de plusieurs foyers. Elle souffre encore d'une cystite, probablement dérivée des cathétérismes pratiqués pendant longtemps.

Mais, d'après tous les symptômes, c'est principalement la compression médullaire ou myélite qui empêche la malade de se mouvoir, étant donné l'aggravation constante de la maladie, depuis des années. »

De là « son asthénie profonde et ses douleurs généralisées et accentuées dans la région lombo-sacrée et dans les membres inférieurs.

La pression, dans diverses parties de son corps, produit des douleurs violentes, surtout dans ladite région lombo-sacrée, dans l'hypogastre et le flanc gauche.

Les souffrances — dit le Docteur Manuel Augusto Dias de Azevedo — sont, parfois, si intenses que son visage devient blême, mais sans une plainte, sa résignation étant complète et constante. »

[1] *Le Père Manuel Araujo.*

[2] *Samedi-Saint de 1918.*

[3] *Il y a environ 4 mètres entre le rebord de la fenêtre et le sol du jardin, à l'extérieur.*

[4] *Lors des enquêtes diocésaines sur les vertus d'Alexandrina, pour le procès de béatification, le Père Umberto Pasquale, salésien, deuxième directeur spirituel de celle-ci, interrogea cette dame, Rosalina Gonçalves, qui lui confirma tout ce que la servante de Dieu avait écrit dans son autobiographie. Deolinda, elle aussi, témoigna à ce sujet. Sa déclaration fut insérée, à son insu, par le vice-postulateur Dom Ettore Calovi.*

[5] *Par une cure marine.*

3-À l'école de la douleur

Dans les premières années de sa vie, Alexandrina souhaita guérir :

« J'ai même fait des promesses pour obtenir la guérison — *rapporte son autobiographie*. J'ai promis que je me raserais la tête, ce qui était pour moi un très grand sacrifice; que je me dépouillerais de mon or et que je m'habillerais en noir toute ma vie; que je ferais à genoux le trajet de chez nous jusqu'à l'église. Ma mère, ma sœur et mes cousines ont fait de même... »



« J'ai été informée des miracles qui s'opéraient à Fatima. En 1928, plusieurs personnes de la paroisse sont parties en pèlerinage à la Cova da Iria. A cette occasion, même moi, j'ai souhaité partir. Le Médecin ^[1] et Monsieur le Curé ^[2] ne m'y ont pas autorisée, car le voyage était long et moi, je ne supportais même pas que l'on me touche, étant dans mon lit. Quelqu'un m'a conseillé de demander la guérison et d'aller ensuite à Fatima, en action de grâces pour celle-ci. Le Médecin m'a même dit que si le miracle s'accomplissait, il témoignerait sans la moindre hésitation.

Cette même année, Monsieur l'Abbé, qui allait, lui aussi à la Cova da Iria, m'avait demandé ce que je voulais qu'il m'apporte. Je lui ai demandé de m'apporter une médaille. A son retour, en plus de la médaille, il m'a offert un chapelet, le "*Manuel du Pèlerin*", et de l'eau de Fatima. Il m'a conseillé de faire une neuvaine à Notre-Dame et de boire l'eau qu'il m'avait apportée, afin d'obtenir ma guérison. J'en ai fait plusieurs. Je chantais les louanges mariales et je disais à ceux qui me visitaient :

— Si un jour vous me revoyez dans les rues et m'entendez chanter, dites-le à tous: c'est Alexandrina qui remercie Notre-Dame. ^[3]

Je pensais que je guérirais, mais je me suis trompée. C'était ma foi en Jésus et Marie que me faisait parler de la sorte.

D'autres fois, je pensais que si j'étais guérie, je me ferais religieuse, car je n'avais aucun attrait pour le monde; que je ne retournerais plus revoir ma famille; que je me ferais missionnaire afin de pouvoir baptiser beaucoup de noirs et de ramener beaucoup d'âmes à Jésus.

N'ayant pas obtenu la guérison, j'ai compris que je me faisais des illusions, et mes désirs de guérison ont disparu pour toujours. J'ai commencé alors à ressentir de plus en plus le besoin d'aimer la souffrance et de ne penser qu'à Jésus. »

C'est alors qu'elle commence, petit à petit, à connaître son chemin, sa vocation.

« Sans savoir comment — *écrit-elle* — je me suis offerte à Notre-Seigneur comme victime et j'ai demandé, comme déjà avant, l'amour de la souffrance. Jésus m'a accordé cette grâce à un tel degré qu'aujourd'hui ^[4] je n'échangerais pas la souffrance contre tout l'or du monde. Cet amour de la souffrance m'apportait un grand bonheur: celui de pouvoir offrir à Jésus toutes mes douleurs, car la consolation de Jésus et le salut des âmes étaient ma seule préoccupation.

Les forces physiques m'ayant quittée, j'ai abandonné les distractions et, à travers la prière qui me procurait un vrai réconfort, je me suis habituée à vivre dans une intime union avec le Seigneur. Quand les visiteurs me dissipaient un peu, je m'attristais de ne pas avoir pensé à Jésus. »

Ce fut dans ces conditions que je trouvai Alexandrina, quand je la vis pour la première fois, au cours d'un Triduum que je prêchais à Balasar (Sainte-Eulalie) du 16 au 20 août 1933. Elle était alors dans sa vingt-huitième année, environ, et paralysée depuis neuf ans.

Plusieurs fois j'eus l'occasion de lui parler durant le triduum et, dès le premier abord, je compris que je me trouvais devant une âme d'une grande vertu: très simple, sincère, foncièrement pieuse, d'une totale résignation à la volonté de Dieu, vivement désireuse de se sanctifier et de sauver les pécheurs, ne respirant que pureté et innocence.

Jusqu'à ce moment-là, l'Esprit Saint seul, l'avait dirigée; elle ignorait ce que c'était qu'un directeur spirituel. Suite à ses pressantes demandes, je me chargeai de la conduite de son âme.

Le cours des années me confirma, pleinement, que mes premières impressions ne m'avaient pas trompé à son égard, bien au contraire... J'étais pourtant bien loin de prévoir tout ce que Dieu allait opérer d'extraordinaire dans cette âme.

Mais, avant tout autre chose remarque, il nous faut au préalable, connaître son âme. Si, en effet, Alexandrina ne nous offre point de réelles preuves d'une vertu solide,

nous resterons — in limine — dispensés de toute investigation ultérieure. Si, par contre, les preuves en son évidentes, nous y aurons la meilleure lumière, pour dévoiler tout le reste.

Entrons donc dans cette étude, quoique sommaire, en commençant par son esprit d'oraison.

^[1] *Son médecin était à cette période-là le docteur João Alves Ferreira, de Macieira de Rates, petit village aux des alentours de Balasar.*

^[2] *Il s'agit du Père Manuel de Araujo qui fut curé de Balasar jusqu'au mois de juillet 1932.*

^[3] *L'image de la Vierge, imprimée en première page, porte des signes évidents des milliers de baisers que la servante de Dieu y à déposé...*

^[4] *Alexandrina écrivit ces lignes en octobre de 1940.*

4-Sa piété

Je pus, rapidement, vérifier qu'Alexandrina était une âme d'oraison et de continuelle union avec Dieu.

Sur ce point, le divin Esprit Saint commença très tôt à l'attirer à lui et à se faire son Maître.

Dans ses notes autobiographiques, elle écrit, se référant à son jeune âge :

« J'ai aimé l'oraison dès l'âge de quatre ans. »

Un peu plus loin elle nous dit :

« À neuf ans, quand je me levais de bonne heure pour les travaux des champs et que je pouvais être seule, je m'extasiais à contempler la nature : l'aurore, le lever du soleil, le chant des oiseaux, le gargouillement de l'eau me pénétraient



et me transportaient à une si profonde contemplation qu'un peu plus j'oubliais que je vivais dans le monde. Je restais là, absorbée par cette pensée: combien grande est la puissance de Dieu !...

Lorsque je me trouvais au bord de la mer, je m'extasiais devant son immensité.

La nuit, en contemplant le ciel et les étoiles, je me perdais dans l'admiration des beautés du Créateur.

Combien de fois, dans mon petit jardin, j'admirais le ciel, j'écoutais le murmure de l'eau et je pénétrais chaque fois davantage dans l'abîme des grandeurs divines !...

J'aimais beaucoup aller à l'église. Je m'approchais de ma catéchiste et je récitais toutes les prières qu'elle voulait. Je ne laissais passer un seul jour sans faire ma "Station"¹¹ méditée au Saint-Sacrement, dans l'église ou à la maison; parfois même en chemin. Je faisais aussi ma communion spirituelle...

J'aimais beaucoup faire la méditation sur le très Saint-Sacrement et sur la Sainte Vierge. Quand je ne pouvais pas la faire de jour, je la faisais de nuit, à l'insu de tous, en allumant une bougie que j'avais cachée à cet effet.. »

Il n'est donc pas étonnant que quelqu'un possédant, dès son enfance et aux aurores de sa jeunesse un aussi grand esprit d'oraison, atteigne, progressivement, le sommet. Ceci mérite une étude beaucoup plus approfondie que nous ne ferons pas ici. La documentation qui la permettra est volumineuse et édifiante.

Dans une lettre du 26 décembre 1935, à propos de l'aridité spirituelle qui l'affligeait, elle écrit :

« Je ne sais pas comment cela se fait, puisque je ne me souviens pas d'avoir passé un seul jour, dès l'âge de raison, sans penser à Notre-Seigneur. »

Mais c'est surtout depuis qu'elle est paralysée, que son oraison devient intense et continuelle, prenant particulièrement la forme d'une adoration ininterrompue et amoureuse envers le Saint-Sacrement.

Nous ne résistons pas à transcrire, de ses notes autobiographiques, ce qui suit, et où la simplicité ravissante alliée à une profonde simplicité démontre que ces lignes ne pouvaient être écrites que par quelqu'un qui les vécut :

« Chaque matin je commençais mes prières par le signe de Croix, ensuite, je m'unissais à Jésus au très Saint-Sacrement et je faisais ma Communion spirituelle, ajoutant cette prière jaculatoire:

— Cœur Sacré de Jésus, je vous consacre ma journée.

Je récitais cette prière jaculatoire trois fois. Et j'ajoutais:

— O Jésus, donnez-moi votre bénédiction! Je veux être sainte.

Ensuite je demandais la bénédiction de la très Sainte Trinité, de Notre-Dame, de saint Joseph de tous anges, saints et saintes du ciel, en disant:

— Avec votre bénédiction, je ne craindrai rien; je serai sainte, comme je le désire ardemment.

Ensuite je récitais trois Gloria et j'offrais les actions de la journée en récitant la prière: « Je vous offre, ô mon Jésus, en union, etc. ». Pater, Ave, Gloria. « Cœur sacré de Jésus qui nous aimez tant, faites que je vous aime de plus en plus. » Je récitais aussi le Credo et, ensuite j'ajoutais :

— O mon Jésus, je m'unis spirituellement, maintenant et pour toujours, à toutes les saintes Messes qui, de jour comme de nuit, sont célébrées sur toute l'étendue de la terre. Jésus, immolez-moi avec vous au Père éternel pour les mêmes intentions que vous-même, vous offrez. »

Alexandrina poursuivait, montrant à quel point elle unissait intensément ses deux dévotions les plus caractéristiques : le Saint-Sacrement et la très Sainte Vierge.

« Me tournant ensuite vers Notre-Dame, je lui disais:

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce!... Je vous salue, ô pleine de grâce, ma Petite-Maman du ciel, je veux être sainte; bénissez-moi et demandez à Jésus de me donner sa bénédiction !

Je me consacrais à Elle de cette façon :

— Petite-Maman chérie, je vous consacre mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, mon âme, ma virginité, ma pureté, ma chasteté. Acceptez-en tout, ma chère Petite-Maman ! Vous êtes le dépôt béni de toute notre richesse. Je vous consacre mon présent et mon avenir, ma vie et ma mort, tout ce que l'on me donnera, toutes les prières et les offrandes que l'on fera pour moi.

Ouvrez vos bras et enlacez-moi. Serrez-moi contre votre Cœur très saint, couvrez-moi de votre manteau; acceptez-moi comme votre fille très aimée et consacrez-moi toute à Jésus. Renfermez-moi pour toujours dans son divin Cœur et aidez-le vous-même à crucifier mon corps et mon âme: que rien, dans celui-ci ne subsiste qui ne soit crucifié.



Ma Petite-Maman, rendez-moi humble, obéissante, pure, chaste d'âme et de corps. Transformez-moi en amour ; consommez-moi dans les flammes de l'amour de Jésus...

Maman chérie, demandez pardon pour moi à Jésus; dites-lui que c'est l'enfant prodigue qui retourne à la maison de son Père, disposée à le suivre, à l'aimer, à l'adorer, à lui obéir, à l'imiter. Dites-lui que je ne veux plus l'offenser.

Ma Petite-Maman du ciel, inspirez-moi une douleur si grande de mes péchés; que mon repentir soit tel, que je devienne pure, que je devienne comme un ange, pure comme lors de mon baptême, afin que par ma pureté, je mérite la compassion de mon Jésus; que je puisse Le recevoir sacramentellement chaque jour et Le posséder toujours en moi, jusqu'à mon dernier soupir.

Maman chérie, venez avec moi dans tous les Tabernacles du monde, dans tout lieu où Jésus habite sacramentellement. Présentez-lui mon humble oblation. O comme Jésus sera content de l'offrande la plus pauvre, la plus misérable, la plus

indigne, mais remise par vous, combien plus de valeur n'aura-t-elle pas auprès de votre et mon Jésus !...

Ma douce Petite-Maman, je veux aller de Tabernacle en Tabernacle demander des grâces à Jésus, comme l'abeille qui va de fleur en fleur pour cueillir le nectar !

Ma tendre Maman, je veux devenir comme un rocher d'amour devant sa demeure, afin que nul ne parvienne à blesser son Cœur et ne renouvelle ses Plaies et sa Passion.

Maman chérie, parlez à Jésus par mon cœur et par mes lèvres ; rendez mes prières plus ferventes, mes demandes plus efficaces.

O mon Jésus, je me consacre toute à vous. Que votre Cœur me soit grand ouvert. Permettez que je rentre dans cette Fournaise ardente, dans ce Feu brûlant. Fermez-le sur moi, mon bon Jésus; que j'y demeure pour y rendre mon dernier soupir^[2] enivrée de votre divin Amour. Ne souffrez pas que je me sépare de vous sur la terre, sinon pour m'unir à vous, éternellement, dans le ciel.

O mon cher Jésus, je m'unis, en esprit, à partir de ce moment et pour toujours, à toutes les Hosties contenues dans tous les ciboires de la terre, dans chaque lieu où vous habitez sacramentellement. C'est là que je veux passer tous les moments de ma vie, constamment, de jour comme de nuit, dans la joie ou la tristesse, seule ou accompagnée, à vous consoler, à vous adorer, à vous aimer, à vous louer, à vous glorifier.

O mon Jésus, j'aimerais faire tomber, continuellement, sur vous, de jour comme de nuit, autant d'actes d'amour que de gouttes de pluie fine tombent sur la terre. Je voudrais que toutes les créatures de la terre en fissent de même, afin que vous soyez aimé de tous. Écoutez ces vœux de mon cœur et acceptez-les comme si déjà je vous aimais.

O Jésus, je voudrais qu'il n'y eût pas un seul Tabernacle dans le monde, en tout lieu où vous habitez au Saint-Sacrement, où je ne fus à vous redire, sans cesse, à chaque instant de ma vie: Jésus, je vous aime; Jésus, je suis toute à vous. Je

suis votre victime, la victime de l'Eucharistie,^[3] la petite lampe de vos prisons d'amour, la sentinelle de vos Tabernacles !

O Jésus, je veux être victime pour les prêtres, victime pour les pécheurs, victime de votre amour, de ma famille, de votre sainte Passion, des Douleurs de la Petite-Maman, de votre Cœur, de votre sainte Volonté; victime du monde entier! Victime pour la paix, victime pour la consécration du monde à la Maman chérie...

O Jésus, maintenant, je vais inviter la Maman bénie. C'est elle qui va vous parler pour moi et je reprendrai ensuite.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce! Je vous salue, ô pleine de grâce! Ma Petite-Maman, venez avec moi dans tous les Tabernacles. Venez couvrir Jésus d'amour. Offrez-lui tout ce qui se passera en moi, tout ce que je lui offre habituellement, tout ce que l'on peut imaginer comme autant d'actes d'amour à Notre-Seigneur au très Saint-Sacrement !

Je disais trois fois :

— Grâces et louanges soient rendues, à tout moment, à Jésus au très Saint-Sacrement.

Je faisais ensuite la Communion spirituelle déjà décrite, puis je demandais à Notre-Dame de répéter, pour moi, à son Fils Bien-Aimé :

— O Jésus, voilà la Petite-Maman chérie, écoutez-la ; c'est Elle qui va vous parler pour moi. Et vous, Maman chérie, emportez mes baisers, d'innombrables baisers, d'innombrables caresses et marques de tendresse à tous les Tabernacles du monde.

Tout pour Jésus-Hostie!

Tout pour la Très Sainte Trinité, tout pour vous, douce et tendre Maman. Multipliez mes baisers, multipliez-les et, avec une tendresse et un amour pur et saint, avec un amour sans bornes, avec une immense nostalgie, offrez-les de la part de celle qui ne peut pas se déplacer jusqu'aux tabernacles.

Il y a ensuite un passage qui nous rappelle « Le chant du soleil » de saint François d'Assise ou le « Benedicite ».

Savourons-le :

O Jésus, je veux que chacune de mes douleurs, chaque battement de mon cœur, chacune de mes respirations, chaque seconde de ma vie, chaque minute, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque mouvement de mes pieds, de mes mains, de mes lèvres, de ma langue, chacune de mes larmes, chaque sourire, joie, tristesse, tribulation, distraction, contrariété ou ennui, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque lettre des prières que je récite ou entends réciter, toutes les paroles que je prononce ou entends prononcer, que je lis ou entends lire, que j'écris ou vois écrire, que je chante ou entends chanter, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque baiser que je déposerai sur vos saintes images, celles de la votre et ma sainte Mère, celles de vos saints et saintes, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque goutte de pluie qui tombe du ciel sur la terre, que toute l'eau des océans et tout ce qu'ils renferment, que toute l'eau des fleuves et des rivières, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je vous offre les feuilles de tous les arbres, et tous les fruits que sur eux mûrissent; chaque pétale de toutes les fleurs; toutes les graines que contient le monde; tout ce qu'il y a dans les jardins, dans les champs, dans les vallées, sur les montagnes: tout cela je veux vous l'offrir comme autant d'actes d'amour pour vos tabernacles.

O Jésus, je vous offre les plumes des oiseaux et leurs gazouillements, les poils des animaux et leurs cris, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la neige, la lune, le clair de lune, le soleil, les étoiles du firmament, mon sommeil et mes rêves, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque fois que j'ouvre ou ferme les yeux, ce soit autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre toutes les grandeurs, richesses et trésors du monde, tout ce qui se passe en moi, tout ce que j'ai l'habitude de vous offrir, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, le ciel et la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent, je vous les offre comme s'ils m'appartenaient et si je pouvais en disposer; acceptez-les comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

La piété d'Alexandrina était éminemment mariale et, tout particulièrement eucharistique, comme nous venons de le voir. Jésus-Hostie était toute sa vie. Aussi souffrait-elle beaucoup chaque fois qu'elle était privée de la Communion.

« Quoique le Saint-Sacrement soit mon meilleur ami — écrit-elle, le 8 mars 1934, dans une lettre à son Directeur — je regrette de devoir le dire, je ne le reçois que rarement. Au début on me portait la Sainte Communion tous les premiers vendredis, samedis et dimanches; maintenant, il ne vient plus le dimanche.¹⁴¹ Que dois-je faire ? Souffrir pour l'amour de mon Bien-Aimé Jésus. »

Le 27 septembre 1934, elle s'épanchait encore :

« C'est avec regret et nostalgie que je vous informe que je n'ai plus communié. Ah, si je pouvais obtenir qu'on me portât la Sainte Communion, en payant avec de l'argent cette faveur, combien ne donnerais-je pas !... Mais je fais beaucoup de communions spirituelles, avec le plus de ferveur qu'il m'est possible et Notre-Seigneur m'en récompense. Voyez comme mon bon Jésus m'aime: il m'a dit que lui-même sera mon Directeur !... »

Et quel Directeur! Combien il l'aimait dans sa vie eucharistique, dans son esprit de réparation !

Le mois suivant, le 4 octobre, nous pouvons lire ce passage :

« Peu avant de dicter cette lettre, Notre-Seigneur m'a demandé mon cœur pour le placer dans le sien, afin que je n'ai pas d'autre amour que lui et celui de ses

œuvres. Il m'a dit que toutes les âmes y ont leur place, dans son divin Cœur, mais que j'y avais un place de choix. Il m'a encore dit :

— *Ma fille, n'as-tu pas compassion de moi ?...*

Je suis seul et abandonné, dans mes tabernacles, et tellement offensé! Viens me consoler, viens réparer; réparer pour tant d'abandon...

Visiter les prisonniers dans leurs cachots et les consoler est une œuvre de miséricorde. Moi, je suis prisonnier et prisonnier par amour; je suis le Prisonnier des prisonniers...

Notre-Seigneur m'a dit que je suis son temple. Temples de la très Sainte Trinité sont toutes les âmes en état de grâce, mais que moi, par une grâce particulière, je suis un tabernacle qu'il s'est choisi pour y habiter et s'y reposer afin de davantage rassasier la soif que j'ai de son Sacrement d'Amour... Jésus me dit encore qu'il se sert de moi afin que par moi beaucoup d'âmes soient stimulées à l'aimer dans la sainte Eucharistie. »

Le 10 novembre 1934, elle fait part à son Directeur des paroles de Jésus :

« Ne cesse pas de prier pour les pécheurs. Je te les confie, afin que tu me les rendes. Viens dans mes tabernacles.

Il m'a dit encore que “*ou bien je réparais et la dévotion aux tabernacles était prêchée, ou le monde allait être puni avec beaucoup de sévérité*”. J'ai demandé à mon Jésus ce que je pouvais faire pour beaucoup l'aimer et il m'a dit :

— *Viens dans mes tabernacles ; viens me consoler; viens réparer. Ne cesse pas de réparer; donne-moi ton corps pour que je le crucifie. J'ai besoin de beaucoup de victimes pour soutenir le bras de ma justice et j'en ai si peu! Viens les remplacer... Fais que je sois aimé de tous dans mon Sacrement d'Amour, le plus grand de mes Sacrements et le plus grand miracle de ma divine sagesse... »*

Puis, le 20 décembre 1934, Alexandrina révèle à son directeur spirituel les paroles qu'elle avait reçues de Jésus :

« La mission que je t'ai confiée, ce sont les tabernacles et les pécheurs...

Par toi, beaucoup, beaucoup de pécheurs seront sauvés; non par tes mérites, mais par les miens. Je cherche tous les moyens pour les sauver...

Veux-tu vraiment consoler et aimer ton Époux ? L'Époux des âmes vierges que j'aime avec prédilection!

Viens dans mes tabernacles, reste là, vis là, et donne-moi ton corps pour que je le crucifie, afin de satisfaire à mes desseins. Sois ma victime de réparation pour les pécheurs du monde entier; c'est ainsi que tu me consoleras beaucoup... »

En écrivant sa lettre du 6 juin 1935, Alexandrina tressaillait de joie, car maintenant elle pouvait annoncer à son Directeur qu'elle communiait tous les jours.

« Je continue d'être très malade — écrit-elle — mais j'ai la consolation de recevoir Notre-Seigneur tous les jours. Il ne peut s'agir que d'un miracle, car Monsieur l'Abbé n'a jamais agit de la sorte. »

Trois jours plus tard, Notre-Seigneur lui disait :

« — Ce seront les victimes des tabernacles qui arrêteront le bras de la justice divine, afin que de plus graves châtiments n'adviennent !... »

^[1] 6 Pater, 6 Avé et 6 Gloria.

^[2] Le prêtre qui l'assista, dans sa dernière agonie, lui suggéra la prière: "Très Sainte Trinité, etc."; "Mon Dieu, dans votre Cœur je remets mon esprit...". Elle sourit et expira.

^[3] Titre choisi par le Père Mariano Pinho, pour la première biographie d'Alexandrina.

^[4] Elle fait allusion ici au nouveau Curé de Balasar.

5-Son humilité

L'un des traits les plus remarquables de la physionomie spirituelle d'Alexandrina, fut, sans aucun doute, sa profonde humilité. Jamais elle ne me surprit par quelque faiblesse en cette vertu. L'action de l'Esprit Saint était manifeste; c'est la conclusion que je pus en tirer, non seulement au cours des neuf années d'observation directe, mais encore, par l'étude de ses écrits et de divers documents, reçus plus tard.

Quelques passages de ses écrits le confirment :

« Je trouve en moi, dès mon âge le plus tendre, tant de défauts et de méchancetés qui, comme ceux d'aujourd'hui, me font trembler... »

Et, un peu plus loin elle ajoute :

« J'ai commencé à fréquenter le catéchisme, et aussi à donner les preuves d'un grand défaut: l'entêtement. Je me souviens, en effet, que j'étais très têtue... »



Dans une lettre du 9 mai 1935, adressé à son Père spirituel, après avoir raconté, avec toute simplicité, les grâces extraordinaires dont le Seigneur l'avait gratifiée, elle ajoute, toujours avec la même simplicité:

« Il me semble qu'il n'y a pas au monde une personne aussi pauvre que moi; qu'il n'y a pas au monde quelqu'un d'aussi pécheur que moi; quelqu'un qui serve aussi mal Notre-Seigneur. On dirait que je n'ai aucune ferveur... »

Et, dans une lettre du 4 juillet 1935, elle explique à son Père spirituel:

« ... Dans la journée, je redisais à Notre-Seigneur: O mon Jésus, je ne sais pas comment vous remercier pour tant de bienfaits. Moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux au ciel, ni de vous appeler du très doux nom de Père, je reçois de vous tant de grâces! Merci, merci beaucoup, mon Jésus! »

Un peu plus loin on peut lire:

« Quelle paix je sens dans ma pauvre âme! Comme j'ai envie de l'aimer de plus en plus! Aujourd'hui je l'ai reçu, avec peu de ferveur; mais il y a déjà eu pire.

Savez-vous ce que je crois voir? De plus en plus de grandeur en Notre-Seigneur, et en moi, de plus en plus de petitesse: on dirait que je m'accroupissais, que je mettais à plat ventre. Pour cela même, je me sens de plus en plus indigne de recevoir Notre-Seigneur, la grandeur et la bonté infinies! Mais, confions en sa miséricorde, n'est-ce pas? »

Dans sa lettre du 11 septembre 1935, nous pouvons lire:

« On dirait que tout ce qui s'est passé en moi est oublié, sauf les péchés; ceux-là je me les rappelle. J'ai quelques fois des moments d'affliction dont j'ignore la cause. A ces moments-là, il me semble avoir davantage de péchés! »

Des assertions comme celles-ci, il y en a beaucoup dans les lettres d'Alexandrina.

Lisons, maintenant un extrait de sa lettre du 4 février 1947, donc quelques années après :

« Notre-Seigneur me maintient dans le même état d'âme... Je ne sens que rarement un peu de ferveur... Quelque dure que puisse être l'épreuve que Jésus m'envoie, je ne peux m'empêcher de lui dire: Merci, Seigneur, que votre très sainte volonté soit faite. Ce que vous voudrez, mon Jésus, je le veux aussi. Je veux être consumée par les flammes de votre amour dans la Sainte Eucharistie... Et, ce me semble, je suis bien exaucée, car je brûle du désir de vouloir l'aimer et j'ai l'impression de ne pas l'aimer! Combien mon bon Jésus aime ma pauvre âme, malgré mes ingratitude passées! Hélas, encore maintenant je lui déplais! Mon Dieu, mon Dieu, combien je suis méchante! »

Le 24 septembre 1937, elle s'épanchait de la sorte:

« Jésus ne m'a pas manqué; il est venu m'aider à plusieurs reprises. Il est certain que cela me redonne du courage, mais en même temps, il m'humilie et me confond. Combien de belles choses me dit-il! Il me traite comme si je ne l'avais jamais offensé; comme s'il ne connaissait pas ma triste vie! Que je suis misérable! Combien je suis ingrate envers Notre-Seigneur, alors qu'il est si bon et si aimable envers moi! »

Le 15 novembre de la même année, parmi d'autres phrases, nous pouvons relever celle-ci :

« O mon Jésus, vous me caressez si tendrement en me disant des choses si belles! Ne voyez-vous pas ma petitesse et ma misère? Et Notre-Seigneur de me répondre :

— *Ma fille, c'est dans ta petitesse et dans ta misère que je cache ma puissance, que je cache ma gloire. »*

L'année suivante, le 6 janvier 1938, elle écrivait:

« Mon âme est très angoissée à cause des doutes qui l'affligent. J'ai le dégoût de moi-même et j'ai l'impression d'être abandonnée de tous — c'est l'impression de mon âme! Mais je reconnais que tout le monde devrait me fuir avec frayeur. »

Dans cette même lettre elle raconte la première visite que lui fit le chanoine Vilar, envoyé par le Saint-Siège, pour l'examiner. Nous y reviendrons plus tard.

Une année après, le 19 janvier 1939, elle s'épanche encore:

« Mon Père, combien je souffre! Je voudrais me cacher pour de bon et que mon nom ne soit plus prononcé ; ceci de mon vivant comme après ma mort! Bien entendu, ce n'est pas moi qui le désire, mais la tribulation qui me consume — *même en ceci elle démontre sa conformité à la volonté de Dieu.* Je ne mérite que l'oubli et le mépris. Je vis dans une nuit et une obscurité continuelles. Je ne vois que des ténèbres, des ténèbres et rien d'autre, aussi loin que je regarde. Qu'il est obscur et terrible, le chemin que je dois suivre! Pas même la moindre petite lumière pour me guider! Parfois je crois éclater à la vue du fardeau qui pèse sur moi. »

Sentiment prophétique des grandes souffrances qu'elle devait endurer.

Le 1 février de cette même année 1939, nous pouvons relever:

« Ma vie est bien pénible! Comment puis-je vivre ainsi? Je me sens dans un incroyable abandon! Personne n'a pitié de moi! Ma misère est la plus grande des misères. Je suis dans une tristesse profonde! Je me sens toute craintive et confuse devant Notre-Seigneur. Cependant il est là, dans cette même misère, y opérant tant de merveilles et me disant des paroles si belles! Mais qui suis-je

pour que Jésus me parle ainsi? Je ne suis que la plus indigne de ses filles. Toutes les choses de ma vie me tourmentent et me remplissent de doutes...

Je me demande si Notre-Seigneur n'a pas horreur d'être en moi! Cela me semble presque impossible qu'il ne s'en aille pas, épouvanté, pour ne plus revenir. »

— *Doutes salutaires que Notre-Seigneur laisse à ces grandes âmes au milieu de ses admirables communications, comme nous l'enseigne saint Jean de la Croix.*

Dans une autre lettre du même mois de février, le 8, elle écrivait:

« Mon Jésus, quelle répugnance, en regardant l'abîme incomparable de mes misères! Et vous demeurez dans un pareil fumier, me comblant de tendresses et me disant de si belles choses? N'est-il pas normal que j'en doute, que cela me paraisse impossible? Je tremble et mon cœur déborde d'affliction. »

La connaissance lucide et profonde de sa misère, de son néant, la faisait douter des grâces extraordinaires dont Notre-Seigneur la comblait. Elle disait cela indéfiniment, soit par écrit, soit de vive voix et voulait que tous aient connaissance de cette misère qui lui causait tant d'horreur et de dégoût. Plus Notre-Seigneur l'exaltait, plus profondément elle s'anéantissait. Le même sentiment l'envahissait lorsque quelqu'un lui rendait des témoignages d'estime et de sympathie. Dans ses extases, il y avait, parfois, de vrais débats: Notre-Seigneur l'exaltant avec les louanges les plus tendres et les plus délicates; elle se rabaissant, se méprisant. Ce sentiment d'horreur de soi-même atteignait son comble lorsqu'elle se sentait chargée des péchés du monde, en tant que victime.

En un mot: jamais je n'ai remarqué chez Alexandrina, aucune imperfection en ce qui concerne l'humilité; et pourtant, j'ai été très exigeant sur ce point. Pour cette raison même, je savais que rien ne la flattait, et pour elle, il était pénible de se sentir connue et aimée. Combien de fois elle me disait:

— Mon néant, mon Père, mon néant! Ma misère est un abîme profond et vous ne me connaissez pas! Il faut absolument que vous me connaissiez!

Il est notoire que, dans les dernières années de sa vie, Alexandrina commença à être si connue et, la réputation de sa vertu si répandue, que Balasar se transforma en un lieu d'incessantes et nombreuses visites de toutes parts du

Portugal. Tous voulaient voir la « petite malade » de Balasar et écouter quelques-unes de ses paroles. Eh bien, on ne s'imaginait pas combien cela l'humiliait ! Elle écrivit à ce propos, le 24 mai 1949 :

« Tous les jours je me proposais de vous donner de mes nouvelles, mais ma croix est si lourde que je ne peux disposer de moi pour rien. Notre-Seigneur fait toujours le contraire de mes désirs. Pour le consoler, je me soumetts aux siens, en tout ce qu'il veut. J'aimerais rester toujours toute seule, dans la solitude et le silence, mais, hélas, le plus clair de mon temps je suis accompagnée. Les personnes qui me visitent sont nombreuses et mes souffrances bien grandes. Voilà pourquoi j'ai tardé à vous écrire. A certaines heures, les visiteurs ne me laissent pas; à d'autres, ce sont les souffrances qui prennent possession de moi. Tout cela me cause une grande frayeur! Si ce n'était le désir de ne pas refuser la croix, je me cacherais dans un petit trou, pour y vivre seule avec Jésus. Je sais qu'il veut ces souffrances et, confiante en ses divines promesses sur le salut des âmes, le sourire aux lèvres et le cœur en sang, je reçois et je conseille, malgré ma grande ignorance, tous ceux qui s'approchent de moi. Je ne suis pas là pour satisfaire mes désirs, mais ceux de mon Bien-aimé Jésus. Je me préoccupe de ne pas perdre mon union, ni avec Lui, ni avec le très Saint-Sacrement ni avec mes trois amours, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que je veux aimer à la folie.

Si le martyre de mon corps est indicible, celui de mon âme est encore bien plus grand...

J'ai tant à dire, mais jour après jour, mon ignorance augmente, de sorte que je ne sais et ne peux rien exprimer. Si mon âme et mon cœur pouvaient écrire, ils écriraient un monde de volumes. »

Ce que nous venons de lire, explique suffisamment, je pense, ce qu'un éminent prêtre, qui connu très bien Alexandrina, disait à son sujet:

« Elle est d'une humilité très profonde. La conviction de son néant et de sa misère ne s'explique que par son contact intime avec Dieu. »

C'est ce que nous pensons, nous aussi. De l'œuvre magnifique que Dieu réalisa en son âme, il ressort une humilité que je qualifierai volontiers d'humilité infuse.

6-Sa pureté d'âme

Je rappelle que je suis autorisé, par Alexandrina, à dire de son âme ce qui me semblera opportun, y compris ce qui aurait pu m'être révélé lors de la confession.

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! »

Oh combien cette béatitude trouve son application chez Alexandrina!

Tout d'abord, elle ne commit jamais de péché mortel, bien que, plus d'une fois, comme elle l'écrivit elle-même dans ses notes autobiographiques, elle se trouva en des situations périlleuses pour sa pureté, mais elle sut se comporter héroïquement. Écoutons-la :

— « A l'âge de dix-huit ans, je me suis trouvée, à l'improviste, dans une situation de très grand danger. Je me souviens que j'avais mon chapelet à la main et que j'ai serré bien fort la médaille de Notre-Dame des Grâces.^[1] Subitement, j'ai été délivrée du danger. C'est sans doute la Maman du ciel qui m'a délivrée et protégée. »^[2]

Elle m'assura à plusieurs reprises, n'avoir jamais fait aucune chose où elle put prévoir le péché.

Pour la période pendant laquelle je l'ai confessée, soit de 1933 à 1942, je peux certifier n'avoir jamais trouvé, dans ses confessions, le moindre péché véniel délibéré.

Ce qu'elle appelle, dans ses écrits, "ses péchés" et pour lesquels elle a tant d'horreur, ce sont des imperfections inévitables à la faiblesse humaine.

Déjà, de seize à dix-neuf ans, lorsqu'elle avait beaucoup de difficulté pour manger, à cause des maladies dont elle souffrait, elle déclare que son confesseur, monsieur le Curé, lui disait que son plus grand péché était celui de ne pas manger.

Mais, voyons ce qu'Alexandrina appelle ses grands péchés, en lisant un extrait d'une lettre envoyée à son directeur spirituel et datée du premier janvier 1933:

« Je vous écris, mon Père, pour soulager mon âme — elle n'avait pas pu se confesser — vous déclarant mes fautes. Je commencerai par vous dire que mes prières ne sont pas abondantes et de surcroît mal faites : je ne peux mieux faire. Ma pensée voyage partout; si je pouvais l'appivoiser, ce serait une excellente chose. Avec ma mère et ma sœur, j'ai toujours quelques impatiences, mais je fais de mon mieux pour m'en corriger. Toutefois, le démon, lui aussi, n'en finit pas de me faire des suggestions, dans l'espoir que je cède un jour ou l'autre. Vis-à-vis du prochain, je dois aussi dire quelque chose: je fais pourtant de mon mieux pour ne pas y manquer, mais parfois, je n'y réussis pas.

Enfin, je suis tellement faible et pécheresse, que je n'arrive pas à me corriger de mes péchés. Que Notre-Seigneur aie pitié de moi. »

En matière de chasteté, Alexandrina fut ce que j'ai rencontré de plus angélique. Même le médecin du pays qui la soigna pendant de longues années, me disait un jour, en parlant d'elle: « je n'ai jamais vu une demoiselle aussi pudique et aussi sage; et pourtant cela fait bien longtemps que j'exerce. »

Il n'est donc pas étonnant que tous ceux qui lui parlaient, aient l'impression de se trouver auprès d'un ange. Il n'est pas non plus étonnant que la rage de l'enfer et les assauts sournois du démon, cherchant à perturber son âme, fussent continuels.

L'extrait suivant, d'une lettre du 2 octobre 1937, envoyée à son directeur spirituel, éclaire nettement notre propos. Notre-Seigneur lui disait, après l'une de ces luttes contre l'enfer:

« Ma fille, ma bien-aimée, foyer attrayant de mon Cœur, écoute, ton Jésus, ton Époux. Ne fais pas cas du démon, mon plus grand ennemi. Tu ne fais rien, tu ne dis rien; c'est lui qui te livre ces attaques. Ne t'ai-je pas demandé, il y a quelques jours, d'avoir du courage pour les combats à venir? Je ne t'abandonne pas; aie confiance en moi. Tu es mon épouse de prédilection. Je t'ai placée dans mon Cœur dès tes plus tendres années. C'est là que se déroule ta vie si extraordinaire et si prodigieuse. Tu es mon lis, mon lis blanc

et pur. Je n'ai fait qu'enlever quelque poussière qui s'y était déposée. Repose-toi dans mes bras et dans ceux de ta Petite-Maman du ciel, dans nos Cœurs très saints, mais sans jamais cesser de me tenir compagnie dans l'ineffable Eucharistie!... »

[1] La médaille miraculeuse.

[2] En cette occasion, elle était seule chez elle. Sa mère et sa sœur étaient parties à l'église, pour assister à une cérémonie religieuse.

Quelqu'un — le même qui entra dans la maison obligeant Alexandrina à sauter par la fenêtre pour préserver sa pureté — chercha à ouvrir la porte qui n'était pas fermée à clef. Mais, grâce à l'intervention divine, la porte n'a jamais cédé. (Note du traducteur).

7-Esprit de mortification

Dans ses notes autobiographiques, Alexandrina laissa écrit:

« Je demandais au Seigneur l'amour de la souffrance et, sans bien savoir comment, je me suis offerte à lui comme victime. Le Seigneur m'a accordé cette grâce dans une proportion si importante qu'aujourd'hui, je n'échangerais la souffrance contre tout ce qui peut exister dans le monde. Aimant la douleur, je me sentais heureuse d'offrir à Jésus mes peines. Consoler Jésus et lui sauver des âmes, voilà ce qui me préoccupait. »



Un peu plus loin elle rajoute encore:

« Je voulais tout faire par amour pour Eux ¹¹et, pour leur prouver que je les aimais. Quelques fois, je faisais des boulettes de cire que j'attachais au bout d'un fil et, avec celles-ci, je me flagellais, choisissant les endroits de mon corps les plus sensibles, ceux où je me faisais le plus de mal, comme les genoux, les os. Mon corps devenait bleuâtre sous les coups¹². D'autres fois, je nouais les tresses de mes cheveux aux barreaux de mon lit et je tirais ensuite, de toutes mes forces, afin de pouvoir souffrir davantage.

Un dimanche après-midi, j'ai éprouvé une si grande aspiration d'amour pour Jésus, que je ne pouvais me contenir. Je ne désirais qu'une chose: être seule. Finalement, tous les miens décidèrent, même si hésitants, d'aller à l'église. A peine ils sont sortis, j'ai pu montrer à Jésus combien je l'aimais. Ayant pris l'épingle à laquelle étaient accrochées mes médailles, je l'ai enfoncée dans ma poitrine. Ne voyant point de sang couler, je l'ai enfoncée davantage dans la chair, jusqu'à ce que le sang coule. Je m'en suis *servie comme d'une plume et j'ai écrit, au verso d'une image pieuse:*¹³

— **Avec mon sang, je vous jure de beaucoup vous aimer, mon Jésus. Que mon amour soit tel, que je meure enlacée à la croix. Je vous aime et je meurs d'amour pour vous, mon cher Jésus. Je veux habiter dans vos tabernacles.** (Balasar, 14.10.1934). »

Elle ajoute ensuite qu'après avoir raconté ce fait à son directeur spirituel, celui-ci lui interdit de recommencer de tels actes.

D'après tout ce que je sais d'Alexandrina, j'ose affirmer qu'il ne sera pas aisé de rencontrer quelqu'un d'autre qui ait tant aimé la croix.

Tout d'abord, le grand martyre que lui causait la myélite dont elle était atteinte qui la retînt au lit trente années durant, pendant lesquelles elle fit preuve son inaltérable résignation.

Ensuite, il y avait chez elle, une intuition claire de la valeur de la souffrance, comme le prouvent de nombreux documents.

Par exemple, dans une lettre du 15 février 1940, après avoir expliqué combien elle désirait consoler Jésus, elle s'exclame:

« Viens douleur aimée, viens douleur chérie; ce n'est que toi et toi seule qui peux m'unir à Jésus! O douleur, ô phare qui me guides vers mon Créateur! »

Onze jours plus tard, elle écrit encore:

« O douleur, douleur bénie! O croix, ô lit sacré, je veux que tu sois ma tombe, d'où je ne puisse plus sortir! Tu es, ô croix bénie, l'immense trésor dont Jésus m'a enrichie! Je te veux, je t'embrasse, je veux être clouée à toi, et être entourée d'épines! C'est pour Jésus que je veux être blessée et avec Lui, sur l'autel, être immolée! Heureuse fortune — *celle de la croix* — qui m'attend sur la terre; elle me fera éternellement bienheureuse au ciel!... »

A cette connaissance claire de ce que c'était que la souffrance, s'ajoutait un amour, jamais démenti, de la croix. Alexandrina était toujours prête à accepter toutes sortes de sacrifices, et ils furent innombrables, ininterrompus et variés. Elle les accueillait avec le plus grand héroïsme, s'offrant, invariablement au Seigneur et en demandant davantage, allant jusqu'à lui demander d'en inventer. Notre-Seigneur l'exauça, et l'en gratifia jusqu'à la mort.

Déjà le 2 mars 1936, elle déclarait:

« S'il m'était possible d'endurer toutes les souffrances du monde, je ne les refuserais pas, pourvu que Jésus fût aimé de tous. Je dis souvent à Jésus: Mon Bien-Aimé Jésus, comme j'aimerais vous consoler et pouvoir vous dire: "Mon Jésus, vous ne serez plus offensé! Il ne tombera désormais plus d'âmes en enfer! Vous êtes aimé et connu de tous!" Oh oui, je veux beaucoup souffrir, afin que votre Sang n'ait pas été versé inutilement pour aucune âme. »

Le 21 novembre 1936, nous trouvons ce que saint Ignace de Loyola appelle, dans ses Exercices Spirituels, le troisième degré d'humilité:

« Béni soit mon Bien-Aimé Jésus qui m'a donné la plus grande richesse que l'on puisse avoir en cette vie: il m'a donné les souffrances, mon plus grand bonheur! Je pense que toute l'éternité ne sera pas assez longue pour l'aimer, le louer et le remercier pour tant de grâces, tant de bienfaits, tant de richesses dont il m'a comblée!

Mon Père, c'est du plus profonde de mon cœur que je peux vous le dire: si l'on venait me déclarer, en ce moment même, que je passerais le reste de ma vie

sans souffrir, mais, qu'au ciel, j'aurais le même degré de gloire que si je souffrais toujours, je répondrais, sans hésiter: non, mille fois non. C'est par la souffrance que les portes du ciel m'ont été ouvertes. Si je peux avoir le bonheur de ressembler à Jésus crucifié, devrais-je le mépriser? Non, cela non; souffrir et souffrir toujours! Ce n'est que l'amour qui récompense l'amour! Jésus a souffert et est mort par amour pour moi; moi aussi, je veux souffrir et mourir pour son amour.

Je vis dans une sorte de continuel délaissement spirituel, très angoissant. Mais que seule la volonté de Notre-Seigneur soit faite. »

Cet extrait n'a pas besoin d'être commenté. Il se suffit à lui-même.

Dans une autre lettre du 3 décembre 1936, elle s'écrit encore:

« En contemplant Jésus crucifié et me rappelant tout ce qu'il a souffert pour moi, je ne peux rien Lui refuser. Au contraire, je Lui dis: "Encore davantage, mon Jésus; toujours plus!" Et il daigne m'exaucer: il a toujours des souffrances à me faire partager.

Mon âme est dans un tel état de délabrement et de froideur, que je la compare à une maison qui, suite à un incendie, n'est plus que ruines. Pauvre de moi! C'est tout ce que j'y trouve: une vie de péchés et d'infidélités envers Notre-Seigneur, rien d'autre... »

Taraudée par la tribulation intérieure, elle écrit, le 18 décembre 1937:

« Avez-vous fini votre retraite? Avez-vous compris, maintenant, la menteuse que je suis? Avez-vous compris combien je vous ai trompé jusqu'ici? C'est ce que me dit le démon. Dieu soit loué, je n'ai jamais pensé à vous tromper, bien au contraire: je fais de mon mieux pour que vous ayez pleine connaissance de mes misères et de mes infidélités à mon Bien-Aimé Jésus...

Depuis quelques jours, Notre-Seigneur ne me parle plus; il m'a mise au vert... Que j'appelle ou que je me taise, c'est pareil; il ne me parle pas, il ne se fait pas sentir à mon âme.

Il y a quelques jours, alors que j'étais en butte à une grande affliction, je lui ai dit:

“O mon Jésus, crucifié mon âme et mon corps. Agissez envers moi comme si vous ne m’aimiez pas. Faites semblant de m’abandonner, mais à condition que vous oubliiez les crimes des pécheurs et que vous vous souveniez, uniquement, de votre amour pour eux, et que vous les conduisiez sur le droit chemin.”

Je ne sais pas si Notre-Seigneur a accepté mon offrande, mais je le crois... »

Ce point sera expliqué au chapitre suivant.

^[1] *Jésus et Marie.*

^[2] *Il n’y a aucune exagération dans ce qu’elle dit. Son corps était devenu diaphane à cause de sa terrible myélite et de ses effets néfastes.*

^[3] *Cette image est conservée comme une précieuse relique.*

8-Sa mission sur la terre

Ce que nous venons de lire, nous montre déjà suffisamment l’action très spéciale de Dieu sur cette âme de prédilection, dès ses premières années.



Tout d’abord, dans son attrait et son amour pour la prière et la contemplation. Ensuite, dans sa vive connaissance de sa propre misère et de son néant; puis, dans son extraordinaire, constant et toujours croissant amour de la croix; tout ceci, dans une grande simplicité et innocence de vie. Il n’est donc pas étonnant que Notre-Seigneur veuille, de cette âme, quelque chose de très particulier.

Nous avons déjà vu comment, “sans bien savoir

comment”, elle s’était offerte à Jésus comme victime. Et le Seigneur, petit à petit, dès les plus tendres années, la prépara, par des souffrances de plus en plus crucifiantes à la mission qu’il lui avait destinée.

Lorsque je pris sa direction spirituelle, en 1933, elle me dit:

« Chaque fois que je demande à Notre-Seigneur: “que voulez-vous que je fasse?” J’entends toujours la même réponse:

“Aimer, réparer, souffrir!”

Je n’ai rien dit alors, mais j’ai pu, au cours des années, constater qu’en effet, sa vie se résumait en ces trois mots: “Aimer, réparer, souffrir”, dans la plus totale humilité et avec une très grande générosité, cachée à tous.

En 1934, Notre-Seigneur se constitua son Maître. Son action divine devint de plus en plus claire et extraordinaire, dans l’âme de sa fidèle épouse.

J’étais alors dans notre maison de Lisbonne (Brotéria) quand j’ai reçu sa lettre du 8 septembre 1934 et dans laquelle, faisant référence à une visite que je lui avait faite, elle écrit :

« Je sais que ce ne fut pas sans un gros sacrifice que vous êtes venu à Balasar, mais, je pense que, plus que la pluie, d’autres circonstances vous ont davantage gêné... Soyons sûrs que plus grand est le sacrifice, plus grande sera aussi la récompense du Seigneur. Voilà ma conviction.

Mon Père, je vais moi aussi faire un grand sacrifice. Notre-Seigneur le sait bien, et vous même pourrez vous faire une idée de ce que ceci me coûte. Mais avant de le faire, je l’ai offert au bon Jésus...

Jeudi 6, Monsieur le Curé est venu apporter la Communion à une voisine malade et, par la même occasion, il est venu me la donner. Après avoir communié, je me sentais froide et incapable de toute action de grâces; mais, loué soit mon Jésus, car il n’a regardé ni ma froideur ni mon indignité. Il m’a semblé entendre alors ces paroles :

— **Donne-moi tes mains: je veux les clouer avec les miennes; donne-moi tes pieds: je veux les clouer avec les miens; donne-moi ta tête: je veux la couronner d’épines, comme ils me l’ont fait à moi; donne-moi ton cœur: je**

veux le transpercer avec la lance, comme ils ont transpercé le mien; consacre-moi tout ton corps; offre-toi toute à moi; je veux te posséder entièrement.

Ceci fut suffisant pour me tenir en haleine, très préoccupée — *continue-t-elle*. Je ne savais que faire: me taire et ne rien dire, me semblait ne pas correspondre à la volonté de Notre-Seigneur; il me semblait que mon bon Jésus ne voulait pas que j'occulte ses paroles...

Il faut encore que je vous dise que vendredi et aujourd'hui,^[11] Notre-Seigneur a renouvelé ses demandes. Il m'a recommandé aussi l'obéissance en tout, comme je vous l'ai déjà expliqué.^[12]

S'agit-il d'une illusion de ma part? O mon Jésus, pardonnez-moi si je vous offense, mais je ne veux pas vous offenser... je le fais par obéissance... »^[13]

Plus tard, dans ses notes autobiographiques, elle écrit, à propos de cet événement:

« Je ne sais pas expliquer mon tourment, parce que je ne peux pas écrire.^[14] Je ne voulais rien dire à ma sœur, mais je ne voulais pas non plus le taire, car j'ai compris que je ne devais pas le faire, taire la parole de Dieu: je devais tout dire à mon directeur spirituel.

Je me suis décidée à faire le sacrifice et j'ai demandé à Deolinda d'écrire tout ce que je lui dicterais. Nous l'avons fait sans échanger le moindre regard. La lettre étant écrite, tout cela est resté entre nous et nous n'en avons plus parlé.

Le directeur m'a exigé de tout écrire et, pendant deux ans et demi il ne m'a jamais dit qu'il s'agissait bien de choses de Dieu. Ce silence m'a fait beaucoup souffrir. »^[15]

« A cette époque Jésus m'apparaissait et me parlait souvent. La consolation spirituelle était grande et les souffrances plus faciles à supporter. En toute chose je sentais de l'amour pour mon Jésus et je sentais qu'Il m'aimait, étant donné que je recevais abondance de tendresses. Je cherchais le silence. O comme je me sentais bien dans le recueillement et bien unie à Lui!... Jésus se confiait à moi. Il me disait des choses tristes, mais le réconfort et l'amour qu'Il me procurait, rendaient plus douces ses lamentations. Je passais des nuits et des

nuits sans dormir, à converser avec Lui, dans la contemplation de ce qu'Il me montrait. »^[6]

Obéissant à son directeur spirituel, Alexandrina commença à écrire assidûment, rendant compte, le plus explicitement possible, de ce qui s'opérait dans son âme.

C'est émouvant de constater, dans cette abondante correspondance, l'action continuelle de Notre-Seigneur, formant sa victime.

Dans une lettre du 27 septembre 1934, Alexandrina explique:

« Mon Bien-Aimé Jésus m'a dit qu'il sera mon Directeur et mon Maître, continuel, fréquent et habituel; que vous-même le serez de loin,^[7] mais que je dois vous obéir jusqu'à préférer votre direction à la sienne. »

Elle continue :

« Notre-Seigneur ne cesse pas de renouveler ses demandes dont je vous ai déjà parlé, et il me rappelle continuellement ses Tabernacles.

“Viens, ma fille, viens t'attrister avec moi; viens me tenir compagnie dans mes prisons d'amour; viens réparer tant d'abandon et d'oubli!...”

Il m'a demandé aussi de ne lui refuser ni souffrances ni sacrifices pour les pécheurs, sur lesquels la divine Justice menaçait de frapper, si je n'allais pas à leur secours.

Il me demande d'oublier le monde et de me livrer tout entière à Lui:

“Abandonne-toi dans mes bras, je choisirai tes chemins...”

Je ne sais pas quoi Lui donner d'autre, car je ne Lui refuse rien... »

Peu de temps après, dans une autre lettre, nous pouvons lire:

« Peu avant de dicter cette lettre, Notre-Seigneur m'a demandé mon cœur pour le placer dans le sien... Il m'a encore dit:

“Je t'ai choisie pour moi. Correspond à mon amour. Je veux être ton Époux, ton Bien-Aimé, ton tout. Je t'ai choisie aussi pour le bonheur de beaucoup d'âmes.” »

L'invitation à l'état de victime pour les pécheurs est bien plus vibrante, dans une lettre du 11 octobre 1934. Jésus lui parla de ses propres souffrances, et ajouta:

“Et au milieu de tant de bourreaux, veux-tu, ma fille, participer, avec moi, à toute ma Passion? Oh, ne me le refuse pas!... Aide-moi dans la Rédemption du genre humain... Que peux-tu craindre, ma fille, si je suis avec toi? Je suis ton Seigneur, ton Époux Bien-Aimé et ton tout. J'ai fixé en toi ma demeure. Je suis ton Maître; apprend mes leçons et mets-les en pratique. Je te donnerai l'amour dont je désire que tu m'aimes... Dis à ton Père spirituel que je te moule et te prépare pour de plus sublimes choses.”

Et un peu plus loin, nous pouvons aussi lire:

“Ne te lasse pas de prier pour les pécheurs: ils sont légion! Ma justice va les atteindre... Puisque tu t'es si généreusement offerte comme victime, pour contrebalancer les péchés de l'humanité. Je placerai en toi comme un canal pour distribuer les grâces aux âmes coupables de toutes sortes de crimes. Ainsi tu feras venir à moi un grand nombre...”

Notre-Seigneur revient continuellement sur la nécessité de prier et de souffrir pour les pécheurs, et souvent lui révèle qu'un grand châtiment est prêt à tomber sur eux;^[8] qu'il a besoin de beaucoup de victimes pour ne pas les punir.

La lettre du premier novembre 1934 l'illustre bien:

« J'ai demandé à mon Jésus ce que je pouvais faire pour beaucoup l'aimer et il m'a dit :

“Viens dans mes tabernacles; viens me consoler; viens réparer. Ne cesse pas de réparer; donne-moi ton corps pour que je le crucifie. J'ai besoin de beaucoup de victimes pour soutenir le bras de ma justice et j'en ai si peu! Viens les remplacer...”

J'ai demandé à Notre-Seigneur: — Qui consolerais-je? Mon Créateur, mon Amour, le Roi du Ciel et de la terre?... Alors il m'a répondu:

“ Je t'ai choisie. C'est sous ta grande misère et tes fautes que je cache ma grandeur, les rayons de ma gloire. Apprends avec moi; prends exemple sur

mon silence (dans les Tabernacles), sur mon humilité, dans mon anéantissement...” »

Un peu plus loin, Jésus lui dit encore:

“O ma fille, écoute ton Jésus, écoute mes demandes. Me donnes-tu ton corps afin que je le crucifie? J’exige de toi de très grandes souffrances: la crucifixion est douloureuse. Par amour pour moi, ne me le refuse pas; c’est pour sauver les pécheurs, tes frères, ces aveugles, non pas de naissance, mais aveuglés par les passions. J’espère que par toi, par la croix dont je t’ai chargée, et que tu as acceptée, beaucoup reviendront à moi.”

La fête de l’Immaculée, le 8 décembre 1934, fut un grand jour pour Alexandrina; elle constitue un tournant dans sa vie de victime.

Elle en parle dans sa lettre du lendemain:

« J’ai désiré vous écrire hier, jour consacré à ma chère Maman du ciel que je désire aimer du plus profond de mon âme...

J’ai renouvelé, à perpétuité, mon vœu de virginité et de pureté, suppliant la Sainte Vierge de me purifier de toute tache, de me consacrer toute à Jésus et de me renfermer dans son Sacré-Cœur. Je tressaillais de joie. Peu après, Notre-Seigneur m’a parlé ainsi:

“J’ai reçu ton offrande, par l’entremise de ma très Sainte Mère. Si tu savais combien tu as consolé ton Jésus et réjoui la Très Sainte Trinité!... Si tu pouvais comprendre la gloire que ton oblation t’a acquise pour le ciel, tu mourrais de bonheur!...

Désormais, Je te comblerai de bienfaits; tu seras comme une ancre, capable d’arrêter le bras de la Justice divine prête à foudroyer les pécheurs; tu seras d’un puissant et valeureux secours à tant d’âmes enchaînées par le péché; tu es la victime de mes prisons eucharistiques.” »

Dans la lettre du 27 du même mois, on remarque l’insistance de Notre-Seigneur pour qu’elle se laisse crucifier et lui annonce les châtiments qu’encourent les pécheurs:

« “Quelle horreur! J’ai envoyé le déluge et j’ai détruit deux villes pour moins de crimes! Si tu ne veux pas que les châtiments surviennent, donne-moi ton corps. Si tu ne veux pas que les pécheurs tombent en enfer, laisse-moi crucifier ton corps à mon gré!”

J’ai dit oui à Notre-Seigneur, pour qu’il fasse selon sa volonté. »

Le 27 janvier 1935, Jésus lui reparle des pécheurs:

« “Choisis: ou condamner de nombreux pécheurs ou crucifier très douloureusement ton corps! J’accepte ton corps pour la réparation; réponds-moi. Ton refus me laisserait bien triste; par contre, ton adhésion me réjouirait beaucoup...”

J’ai dit à Notre-Seigneur: — Détruisez mon corps; réduisez-le à néant, comme il l’a déjà été, plutôt que de condamner les pécheurs.

Jésus me dit alors:

“Merci, ma fille. Je t’en donnerai le prix. Autant de perles à ta couronne que de pécheurs convertis... Tu es toute à moi, mon ange, mon amour! Viens dans mes Tabernacles, viens me tenir compagnie pendant quelque temps, pendant la nuit...”

J’ai cédé à la demande de Notre-Seigneur et j’ai passé quelques heures en adoration, lui tenant compagnie dans ses Tabernacles.

Cette nuit mon état de santé empira: deux abcès me sont survenus dans la bouche; j’avais une grosse fièvre et des douleurs dans tout mon corps. Dieu seul sait combien j’ai souffert, mais je souffrais avec joie. »

Dans la lettre du 15 février 1935, nous trouvons une sérieuse menace de Notre-Seigneur:

“Écris, sans tarder, à ton directeur spirituel, afin qu’il le prêche: Je ne peux pas être davantage offensé!... La profanation du dimanche, le péché de la gourmandise, le suicide, et l’impureté, que de crimes affreux, qui entraînent les âmes en enfer!...”

Si ce monde d’iniquités ne s’arrête pas, bientôt l’humanité sera punie.

Qu'il prêche cela pour l'amour de votre Jésus crucifié et toujours prisonnier par amour dans le Tabernacle. C'est lui-même qui vous le demande.

J'ai fait avertir Sodome et Gomorrhe et l'on a méprisé mes avertissements. Malheur à ceux qui, maintenant, feront de même!

Tu es ma victime, la victime de mes desseins." »

Le 8 avril 1935, nous retrouvons les mêmes avertissements:

« "Sois ma victime, attire-moi des âmes. Je suis fatigué de recevoir autant d'outrages. Je n'en peux plus, et je vais punir les pécheurs. Sans ma très Sainte Mère et les victimes que je me choisis, que deviendraient tant de coupables? Écris à ton Père spirituel afin qu'il le prêche:

Que je suis fatigué.

Maudite chair!... Maudit péché de l'impureté!...

Ma fille, que de délits dans le monde!... On m'offense des millions et des millions de fois par jour!... À quoi a servi mon Sang?... À quoi a servi ma mort?... À quoi ont servi toutes mes souffrances?... Aie pitié de moi; console-moi, ma fille, mon amour!..." »

Intermittences de lumière et de ténèbres. Dès le commencement de 1935, les communications de Notre-Seigneur devinrent plus rares. Le divin Maître laisse Alexandrina pour voir si elle a retenu et si elle met en pratique les leçons reçues de Lui. Le démon, quant à lui, commence à essayer de la troubler, de la désorienter par des doutes, des grimaces et des suggestions de blasphème.

Au début, surprise par cette nouveauté, elle s'affligea un peu; mais bien vite Jésus lui apprit à ne pas s'inquiéter.

« Quatorze jours ce sont passés — dit-elle le 2 mai 1935 — sans que Notre-Seigneur m'ait parlé; malgré cela, j'ai cherché à faire en tout sa très sainte Volonté, tâchant toujours d'agir, le plus possible, comme si j'entendais sa divine voix. Je passais mes jours très unie à mon cher Jésus-Hostie.

Quelle consolation pour mon âme, lorsque, le soir, je ne constate pas de grandes distractions!... »

Pendant ces occasions où Notre-Seigneur se cache, des doutes l'accablent: et si tout cela n'était qu'une illusion? En outre, son directeur spirituel ne l'avait pas encore rassurée sur ce point...

*Les assauts du démon étaient de plus en plus violents. Quant à Alexandrina, sa générosité croissait en proportion des épreuves. Notre-Seigneur, dès son retour, se montre encore plus tendre et il emploie des termes très délicats: « **compagne fidèle de mes Tabernacles, épouse de mon Eucharistie... etc.** » Mais il insiste toujours sur son besoin de victimes afin d'écartier les fléaux qui pèsent sur le monde.*

Avec générosité, s'accroît aussi le chagrin de voir Notre-Seigneur si offensé. Écoutons-la:

« Je ne me fatigue pas de lui offrir mes douleurs, pour le consoler et réparer pour les péchés du monde. Je ne peux pas exprimer ma peine de voir Notre-Seigneur si offensé. J'ai toujours devant moi toutes les offenses dont il est victime! Cette vision me peine! O si seulement, par mes souffrances, je pouvais empêcher que cette marée d'immondices — que sont les péchés, qui à chaque instant sont commis — atteigne Jésus! Par combien de noire ingratitude on répond à tant de bienfaits! Comment peut-on avoir le courage de renouveler, si souvent et si gravement, les offenses commises contre notre Père du ciel si aimable, si bon, le meilleur des Pères?... Comment peut-on encore avoir envie de l'offenser si souvent et si gravement?... »

Un peu plus loin, dans sa lettre, elle écrit quelque chose de très important par rapport à sa vie de victime:

« De temps à autre il me semble avoir sur moi tous les crimes du monde. »

Mais pour le moment, ce n'est qu'un commencement; bientôt cette souffrance expiatoire atteindra son apogée. La lettre du 4 novembre 1935 est, sur cet état, bien plus explicite :

« La Toussaint a été pour moi un jour de grande tribulation: dès le matin, j'avais l'impression de comparaître devant Notre-Seigneur, sans rien, les mains vides. Cette situation me faisait penser à celle d'un mendiant qui n'a même pas un vieux chiffon pour se couvrir: moi non plus, je n'avais rien pour ma pauvre

âme. Il me semblait ne pas avoir de cœur pour aimer Notre-Seigneur, et j'avais aussi l'impression qu'on l'éloignait de moi, mais je ne comprenais pas ce qui se passait...

Après la sainte Communion, il me semblait que je traitais Jésus comme un étranger.

Hier, j'ai de nouveau ressenti ce que je vous ai déjà expliqué il y a quelque temps: soudain il m'a semblé porter sur moi tous les péchés du monde, que tous les crimes étaient les miens. Je ne sais pas expliquer ce que j'éprouvais alors... Quand je me sens affligée, j'ai l'habitude de dire: "Mon Dieu, que votre très sainte Volonté soit faite. J'ai confiance en vous. Je vous aime beaucoup, mon Jésus, je suis votre victime!... »

La compréhension de sa mission et sa générosité pour la mener à bien, vont crescendo :

« Si je pouvais, par mes souffrances, fermer les portes de l'enfer! C'est ce que je répète souvent à Notre-Seigneur: " O mon Jésus, que chaque nouvelle douleur, que chaque nouvelle affliction, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles, autant de serrures pour les portes de l'enfer, afin que les forces du mal ne puissent plus les rouvrir.

Je regrette de ne pas savoir remercier Notre-Seigneur pour tant d'amour pour la souffrance et pour tant et tant de bienfaits que je reçois de Lui. Mon Père, je vous demande, par charité, de remercier et de louer Jésus pour moi. Notre-Seigneur m'a donné la perle la plus précieuse, la plus grande richesse que l'on puisse avoir en ce monde. Combien heureux est celui qui souffre pour Jésus! Si je ne l'avais pas autant offensé, mon bonheur serait à son comble. Mais, malgré mes péchés, il me semble que nul au monde est plus heureux que moi...

Mon état d'âme n'a pas changé: toujours le même abandon dans lequel Notre-Seigneur m'a laissée... »

Alexandrina ne sépare pas de son amour pour Jésus, l'amour qu'elle a pour les âmes pécheresses:

« Que Notre-Seigneur daigne accepter toutes les peines que je souffre pour la conversion des pécheurs. Les âmes de ces malheureux qui offensent tant Jésus,

me préoccupent beaucoup. J'ai tant de peine pour leurs petites âmes! Penser qu'une fois perdues, elles le sont pour toujours! Quelle désolation! Je ne peux pas m'arrêter de tout endurer et d'offrir tous les sacrifices pour leur salut et soulager Jésus.

Quand je contemple Jésus crucifié et le vois si maltraité, alors mon chagrin redouble et mon cœur se remplit de douleur et de tristesse, me souvenant qu'à chaque instant il est si horriblement crucifié... J'en souffre beaucoup. Parfois, mon corps n'en peut plus résister et je crois mourir. Cependant, mon esprit vit encore, Dieu soit loué. Il vit dans le désir de souffrir davantage, pour pouvoir ainsi consoler et soulager Celui qui m'aime tant et qui est mort pour moi.

C'est ainsi que je vis, sans aucun moment de consolation, au milieu des ténèbres et dans un complet abandon; mais toujours dans les bras de Jésus, tenant ma place de sentinelle auprès de ses Tabernacles, partout où il habite au Saint-Sacrement. Je lui dis alors :

“O mon Jésus, si je me distrais ou si je m'endors, rappelez-moi aussitôt, par des afflictions ou par des souffrances, afin que je prenne votre défense et que les péchés du monde ne tombent pas sur vos prisons d'amour. Je veux vivre et mourir dans vos bras, mais sans jamais arrêter de vous consoler et de vous aimer; sans jamais cesser de vous tenir compagnie et de vous soulager.” »

^[1] Samedi.

^[2] Notre-Seigneur plus d'une fois lui avait dit d'obéir en tout à son directeur spirituel, en ce qui concerne la direction de son âme. Je dois dire que je n'ai jamais rencontré une personne qui soit aussi scrupuleusement docile aux instructions que je lui donnais.

^[3] Lettre du 8 septembre 1934 au Père Mariano Pinho.

Après ceci, le Père Mariano Pinho recommanda à Deolinda d'observer tout ce qui arriverait, d'en prendre note afin de l'informer et aussi de servir de secrétaire à Alexandrina, pour tout ce que celle-ci aurait besoin d'écrire. (Note du traducteur).

^[4] Dans une lettre du 7 avril 1934, au Père Mariano Pinho, elle explique: "... il m'est impossible de tenir la plume, même pour à peine quelques instants... On ne m'a jamais gratté les os, mais j'ai l'impression que cela doit produire le même effet...". (Note du traducteur).

^[5] Journal.

^[6] Il faut remarquer l'importance de cette dernière phrase. En effet, Alexandrina avait une connaissance très approfondie des choses de Dieu, au dire de certains théologiens qui l'ont fréquentée et qui ont témoigné: « Je n'ai jamais entendu un tel discours »; « Je ne saurais jamais parler de la sorte du mystère de la Sainte-Trinité »; « Elle, toute seule, converti davantage de pécheurs que cent prêtres... », etc. (Note du traducteur).

^[7] En effet, le Père Mariano Pinho fut exilé au Brésil (de loin), mais continua de donner ses directives à Alexandrina.

^[8] Souvenons-nous de la guerre mondiale 1939-1945.

9-Épaisses ténèbres

On peut dire qu'Alexandrina était, maintenant, tout à fait maîtresse dans la science et dans l'art de la souffrance. Notre-Seigneur lui dit qu'il "l'a attrapée dans les filets de son amour".

Vers la fin de l'année 1935, les désolations et les grandes luttes, débutèrent, dans un crescendo difficile à décrire. Les ténèbres et l'abandon de Notre-Seigneur sont presque continuels; les assauts du démon sont devenus très fréquents, sans toutefois atteindre les proportions d'obsession qu'elles prendront plus tard.



Les souffrances physiques étaient atroces. Alexandrina a l'impression que maintenant tout est mort pour elle, y compris la joie qu'elle éprouvait de souffrir... Elle souffre avec la même ou bien davantage de générosité, s'offrant sans retenue, mais son impression est que celles-ci ne servent à rien, ni pour réparer, ni pour consoler Jésus, ni même pour venir en aide aux pécheurs.

Le 7 novembre 1935, elle écrit:

« Il me semble que, jour après jour, tout s'assombrit de plus en plus. Même le Soleil divin qui me réchauffait, m'éclairait et donnait la force à ma pauvre âme, semble s'être obscurci. Patience! Je veux tout souffrir pour mon Bien-aimé Jésus, pour lui sauver beaucoup d'âmes: c'est la mission que Notre-Seigneur m'a confiée, en ce monde, n'est-ce pas?

Combien elle est belle et consolante la prière du "Notre Père"! "Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!" Que ma plus grande consolation soit celle de savoir que je fais la volonté de mon Bien-Aimé Jésus, qui a tant aimé cette misérable pécheresse...

Pour dicter ces quelques lignes, j'ai dû m'y prendre à plusieurs reprises: il me fallait attendre de pouvoir parlé, car mes souffrances sont si grandes, qu'elles m'accablent et m'épuisent complètement. »

Dans sa lettre du 15 janvier 1936, on peut lire:

« Mon doux Jésus ne semble pas encore satisfait de ma crucifixion. Il écoute bien les demandes que je lui fais d'augmenter mes tourments. En plus des énormes douleurs qui me torturent, je me sens, maintenant, comme suspendue à une balançoire, poussée de droite à gauche et de bas en haut, ce qui me cause une très grande souffrance dans tout le corps. Les douleurs de mon bras gauche sont aussi plus aiguës. Béni soit Notre-Seigneur! Que sa très sainte volonté, qui est aussi la mienne, soit faite. Mais, que sont les maux corporels, comparés aux souffrances de l'âme! Ce n'est qu'avec l'aide divine que je peux y résister. Ce complet abandon, dans lequel mon Bien-Aimé Jésus a daigné me placer — être privée de lumière et de consolations — me coûte énormément. »

Le 16 mars 1936, après avoir décrit l'abandon dans lequel elle se trouve, Alexandrina ajoute :

« Hier matin, j'étais profondément attristée. Il me semblait être entourée et surchargée de je ne sais quoi. J'ai cru entendre ces paroles: "Quel énorme poids de péchés tombe sur toi, et surtout celui de la colère, de la grande colère, de toute la colère de Dieu! O combien tu dois payer!..." »

Je me suis de nouveau offerte à Notre-Seigneur, lui disant: "Mon Jésus, je me donne toute à vous, pour payer, autant qu'il me sera possible, jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à ce moment où rendant mon dernier soupir, je remettrai mon âme entre vos mains, pour vous bénir, vous louer et vous aimer pour toute l'éternité. O mon Jésus, soyez avec moi, ne m'abandonnez pas ! Je ne suis rien, rien, mais j'ai confiance en vous".

Après cela je suis restée bien longtemps affligée, et j'ai été assaillie de multiples doutes. C'est alors que j'ai cru entendre ces paroles: "à qui veux-tu obéir?..." »

Ce fut en cette période qu'un fait important vint jeter Alexandrina dans de plus grandes ténèbres et désolation. C'est ce qu'elle appelle, dans ses notes autobiographiques la "mort apparente".

En effet, en 1935, Notre-Seigneur l'avait prévenue qu'elle mourrait avant la fête de la très Sainte Trinité de 1936.

« Vu que je ne connaissais pas d'autre mort — *écrit-elle* — je pensais laisser ce monde et partir vers l'éternité...

Deux jours avant, le Seigneur m'a confirmé que je mourrais entre les 3 et 3 heures 30 du matin et me dis de faire appeler mon directeur spirituel. Cela fut fait.

Il arriva vers le soir et resta auprès de mon lit toute la nuit. Il me prépara à mourir; fit avec moi un acte de complète résignation et de conformité à la volonté de Dieu...

Ensuite, j'ai été prise d'une affliction croissante. A l'heure fixée, je ne sais pas ce que j'ai ressenti; j'ai cessé d'entendre tout ce qui se passait autour de moi... J'attendais toujours de comparaître devant Dieu. Cela ne me faisait rien de quitter ce monde et ma chère famille.

A un certain moment, voyant que je m'en remettais et que les paroles de Jésus ne se réalisaient pas, une grande et inimaginable tristesse m'envahit; je me sentais comme oppressée par un poids écrasant...

Mon directeur spirituel a dû partir, sans m'adresser la moindre parole de réconfort. J'ai passé la fête de la très Sainte Trinité comme une moribonde; à l'intérieur de moi, tout était mort. Mes larmes coulaient abondamment. Des doutes insupportables m'assaillirent: je m'étais trompée, au sujet de la mort, ainsi que sur tout ce que Jésus m'avait dit jusqu'alors...

Pendant les deux jours qui suivirent, il me semblait que tout était mort. Il n'y avait plus de soleil, plus de lune, plus de jour pour moi. Vivre m'était presque insupportable... »

Ce fut le Père Oliveira Dias^{III} qui, en cette rude et angoissante épreuve vint la soulager.

En effet, « sans que nul n'en soit prévenu, il est venu, envoyé par mon directeur spirituel, pour réconforter mon âme. Le bon Père m'expliqua mon cas, me racontant des cas semblables au mien qui sont arrivés dans la vie de certains saints. C'est ainsi que j'ai appris qu'il s'agissait de la mort mystique et, de laquelle je n'avais jamais entendu parler...

J'ai eu comme l'impression que ce fut comme un ange envoyé du ciel pour calmer la tempête de mon âme. J'ai toutefois continué de vivre dans l'épreuve. Il me semblait que Jésus, lui aussi, était mort, car pendant quelques mois, je n'ai plus entendu sa voix. Quand l'agonie de mon âme augmentait, je me remémorais les faits que le Père Oliveira Dias m'avait racontés et je reprenais un peu de courage, aidée en cela par mon Père spirituel. »

En réalité, à partir de la fête de la très Sainte Trinité de 1936, quelques mois durant, pour Alexandrina, tout est ténèbres et abandon; aucune communication divine, aucun soulagement.

Entre-temps, l'Espagne brûlait dans les flammes communistes.

Vers la fin d'août, Notre-Seigneur revint la consoler:

“Ne crains pas, ma fille! Je sais ce que je fais en te laissant plongée dans les ténèbres. Par tes souffrances et cet abandon, tu m’as sauvé de nombreuses âmes pécheresses... Prie pour ma chère Espagne. Vois-tu le châtement dont je t’ai si souvent parlé? Il est grand, le danger, que ce fléau se répand dans le monde entier,^[2] si l’on ne prêche pas la vérité et si les pécheurs ne se convertissent pas.

Ou conversion ou châtement!” »

Et Notre-Seigneur d’insister encore sur une demande déjà maintes fois réitérée: Que l’on prie le Souverain Pontife de consacrer le monde au Cœur Immaculé de Marie. Mais, de cette affaire, nous en reparlerons plus loin.

En cette même période, les souffrances augmentèrent à l’extrême: il fallut même lui administrer les derniers sacrements.

La terrible année 1937 arriva. Alexandrina était si souffrante qu’elle ne pouvait même plus dicter les lettres pour son Directeur. Ce fut alors sa sœur Deolinda qui, de février à juin se chargea de lui en donner, de temps en temps, de ses nouvelles.

Alexandrina passa dix-sept jours sans prendre aucun aliment, et au début, pas même un peu d’eau.

Ce fut à cette période que le Saint-Siège la fit examiner, pour la première fois, comme nous le verrons plus tard, dans ce récit.

^[1] *Jésuite; expert en théologie, envoyé par le Père Mariano Pinho au chevet d’Alexandrina. De lui, l’archevêque de Braga disait, dans une lettre envoyée à Rome: “...de grande science et d’une extrême prudence, lequel connaît très bien la jeune fille (Alexandrina)”.*

^[2] *Prophétie sur la guerre qui allait bientôt ensanglanter toute l’Europe: 1939-1945.*

10-En lutte avec l'enfer

Mais, alors que tout paraissait indiquer sa mort imminent, la voilà livrée, pendant trois mois, à des luttes terribles avec les démons.

Depuis longtemps, ils l'assaillaient par des menaces, des fantômes, des voix, des suggestions de blasphème et des paroles grossières; mais, jamais ils ne l'avaient touchée au corps. Maintenant, après avoir, bien souvent, menacé de la détruire, ils arrivèrent à cette extrémité et d'une façon indescriptible.

Pas une heure ne se passait, dans la journée, sans que la pauvre victime ne fût tourmentée par eux. Les assauts devenaient plus violents de midi à quinze heures et à partir de vingt et une heures. Elle était alors atteinte, non seulement d'obsession, mais aussi, parfois, de possession diabolique.

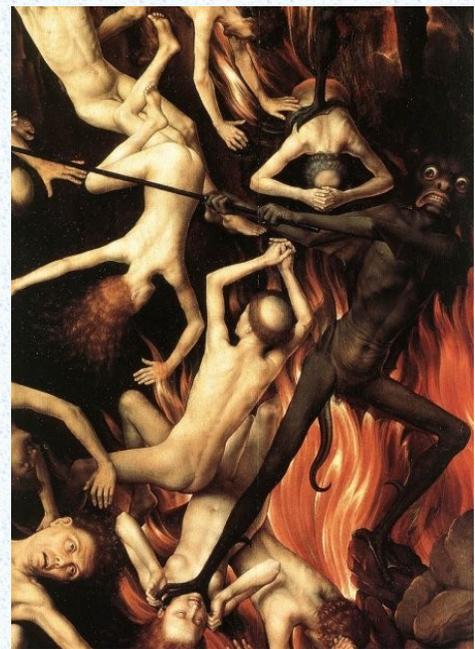
J'assistai moi-même à quelques-unes de ces attaques. Par exemple, le sept octobre 1937. J'ai pu voir et entendre cette paralytique épuisée par les souffrances et ne pesant que trente-trois kilos, se débattre violemment, tenter de casser les fers de son lit, se mordre. A ces occasions là, quatre hommes, même costauds, n'arrivaient pas à l'immobiliser. Pendant ces luttes, je l'ai entendu prononcer des blasphèmes et des paroles inconvenantes dont elle ignorait le sens, selon sa propre déclaration.

Dans un de ces moments, j'interrogeai le démon, lui demandant, en latin, qui il était. Il me répondit immédiatement :

— Je suis Satan et je te haïs!

Afin de m'assurer, absolument, je tournai la phrase, l'interrogeant encore en latin. La réponse fut sans équivoque :

— Oui, c'est moi, Satan, n'en doute pas !



Je me souviens que ce jour-là, je célébrai la Messe dans sa chambre, et je l'offris, sans l'avoir prévenue, pour elle, pour obtenir de Notre-Seigneur, la fin de ces vexations diaboliques.

A la fin de la Messe, je m'approchai de son lit, alors elle me dit :

— Notre Seigneur m'a dit qu'il ne peut pas accorder ce que vous lui avez demandé, mon Père, parce qu'il a besoin de ces souffrances pour la conversion des pécheurs...

Alors, je l'interrogeai :

— *Mais, qu'ai-je demandé à Notre-Seigneur ?*

Elle me répondit de suite :

— Naturellement de me libérer de ces attaques du démon...

— *Et vous ne voulez pas que je le prie de changer cette souffrance en une autre ?*

— Non, mon Père, priez-le plutôt afin que sa très sainte volonté soit faite.

Voyons, maintenant, ce qu'elle dit dans ses lettres, au sujet de ces combats. Par exemple celle du 30 août 1937 :

« Les horribles attaques que vous connaissez, mon Père, se sont répétés ; tout particulièrement celle survenue dans la nuit qui suivit votre départ. O mon Jésus, quelle chose effroyable ! Et le maudit me disait : “Toi qui commets tant de crimes, tu veux te faire passer par une bonne personne, par une innocente. C'est le prix de tout ce que tu racontes à cet espèce de baratineur” (*le directeur spirituel*). Il me disait d'autres choses semblables. Puis, il me précipita en bas du lit, mais mon cher Jésus ne m'a pas abandonné ; il est venu à mon aide.

Avant même que je n'entende sa voix, je ressentais une très grande paix. Il m'a parlé ainsi :

— ***Qui pourrait te donner cette paix que je te fais ressentir ? Courage ; la victoire t'appartient ! Rassure-toi, car je ne permettrai pas que tu m'offenses. Je ne veux pas te délivrer de ces horribles combats, car j'en retire beaucoup de réparation pour moi-même et des trésors de grâce pour les pauvres***

pécheurs. Repose-toi dans mon Cœur. Les bons anges te défendront des mauvais. Reçois, mon ange, les caresses de ton Jésus... »

« Si je suis encore de ce monde, lorsque je vous rencontrerai de nouveau, je vous expliquerai mieux tout cela. Vers minuit, j'ai été libérée du maudit. Quelles heures terribles! Mon cher Jésus me dit, et vous aussi, mon Père, en qui j'ai toute confiance, que je n'offense pas Notre Seigneur, alors que j'étais convaincue du contraire. Je pensais que dans de telles circonstances il était impossible de ne pas l'offenser ».

Après de telles luttes, son corps restait meurtri, et son âme dans les plus épaisses ténèbres; mais le plus souvent, après ces combats, Notre-Seigneur revenait pour la réconforter, l'encourager et lui rendre la paix que le démon lui avait volée par ses suggestions infernales. Jésus lui parlait alors avec une immense tendresse et avec des termes divinement délicats.

C'est qui ressort de la lettre du 24 septembre 1937.

« Dans la nuit du 16 — après un nouveau et terrible combat — Notre-Seigneur m'a parlé ainsi :

— ***Ma fille, je t'ai prise dans mes bras, pour te défendre; et je le ferai à chaque fois qu'il sera nécessaire. Je te défendrai toujours. J'ai accepté l'offrande; je l'ai prise à la lettre; ainsi, tu es toute à moi. La simplicité avec laquelle tu t'es offerte, m'a beaucoup consolé. Je t'ai choisie dès le sein de ta mère, afin qu'après, et cela est vite arrivé, je puisse t'appeler mon épouse. Moi et ma très sainte Mère, nous te regardons avec prédilection et t'avons protégée pendant que tu marchais sur les chemins périlleux et terribles que tu as dû parcourir. C'est moi qui te les ai choisi afin que tu puisses devenir une victime réparatrice. Repose-toi dans mon Cœur où tu trouveras toujours :***

Lumière pour te guider, Force pour résister Et amour pour souffrir.

Ma fille, aie pitié de ton Jésus !...Ne t'endors pas; répare pour tant de péchés que l'on commet à cette heure...Teins-moi compagnie dans mes Tabernacles. Je suis si seul !...

Le 17 — après une lutte —, Il me parla ainsi :

— *Courage, ma fille, ne t'attriste pas, ne te désole pas un seul instant, il se sentirait encouragé, vu que les démons ne peuvent rien espéré d'autre de toi. Je ne permettrai pas qu'ils arrivent à faire en sorte que tu m'offenses. Avec moi tu vaincras. Aie confiance en moi. Si je permets que tu souffres de la sorte, c'est parce que je t'aime. Je veux te donner au Ciel une haute place, très haute place...*

Copions encore de la lettre du 2 octobre 1937 ce qu'elle dis, et qui est très caractéristique :

Le 1^{er} octobre Notre Seigneur me dit :

— *Ma bien-aimée Alexandrina, viens : écoute ton Jésus qui vient à toi pour t'encourager, pour te fortifier. Ne t'afflige pas ; ne crois pas, ma chère enfant, que tu m'offenses... Tu devins belle, de plus en plus belle, pure, de plus en plus pure. Tu es ma bien-aimée, de plus en plus ma bien-aimée. Ma fille, combien je t'aime... Que ton Père spirituel le comprenne et qu'il te l'explique. Que le comprenne qui de droit peut le comprendre. Ils peuvent se faire une idée, une grande idée de combien je t'aime ! Quel amour sublime ! Une pareille souffrance, après tout ce que tu endures en plus, consume de plus en plus ton corps si frêle ! Vous pouvez ainsi vous faire une idée du prix que j'attache aux âmes des pécheurs, me servant d'une pareille souffrance pour les attirer. Je n'en méprise aucun ; je veux les sauver tous. Je suis ; j'ai donné tout mon sang ; mais cela ne suffit pas : j'ai besoin de tes souffrances (c'est le adimpleo quæ desunt Passioni Christi de saint Paul) afin que tu m'aides. Reçois, ma fille mes caresses et repose-toi entre mon très saint Cœur et celui de la Petite Maman du Ciel qui, à côté de toi, regarde avec tendresse ta souffrance, heureuse de voir la gloire que tu me procures, les pécheurs que tu me sauves, et ce qui au Ciel est préparé pour toi. Associe-toi aux Anges et loue-moi avec eux, dans mon Eucharistie.*

11-Préparation immédiate à la crucifixion

En effet, jamais plus personne ne se rendit compte, à partir de ce jour-là, qu'elle subissait des vexations démoniaques. Toutefois, ce n'est pas pour autant qu'elle souffrait moins, compte tenu des horreurs et des afflictions qu'il lui faisait subir sur tout le corps et tout particulièrement les perturbations qu'il cherchait à lui inculquer dans l'esprit.

L'une des choses qui la tourmentait le plus était de penser qu'elle était damnée et abandonné par Notre Seigneur : « Le démon continuait dans une rage féroce — écrit-elle le 17 février 1938 — il me poursuit toujours de sa rage féroce. Je dis, ou plutôt, c'est le démon qui le dit : je suis condamnée, j'ai la certitude d'être condamnée ! Quel horrible monstre je suis, au milieu de l'enfer ».



A côté de ces tortures, vint s'ajouter maintenant une autre, une grande grâce mystique, qui portait les stigmates d'une souffrance spéciale. C'est ce qu'elle appelait "ardeurs". Depuis que je la connais, souvent elle me parlait de chaleurs et d'une sorte de feu intérieur, ressentit bien souvent, lorsqu'elle dialoguait avec Notre Seigneur. C'est un phénomène courant chez les mystiques, comme par exemple saint Ignace de Loyola qui, dans son journal spirituel écrivit : « senti en mi un ir o llevar-me dela,te del Padre y en este andar, um levantarseme los cabellos y moción con ardor notabilissimo de todo el cuerpo ». (Je me suis senti attiré et ravi jusqu'au Père et, dans cet élan, mes cheveux se dressaient et mon corps était en proie à une ardeur intense).

Mais ces ardeurs prennent maintenant en elle des proportions énormes. Elle le dit elle-même dans la même lettre : « Que ce soit lors des grandes tentations du démon, ou lors des grandes ardeurs d'amour pour Notre Seigneur, je pense qu'il est impossible que mon bien-aimé Jésus tarde à venir me chercher pour me ramener au Ciel. Je n'ai jamais pensé que l'on puisse tant souffrir. J'accepte tout avec résignation, par amour pour mon Jésus et pour lui ramener des âmes ».

Le 16 mars 1938, elle écrit :

« Toute la journée mon cœur ressemblait à une fournaise, brûlant pour mon Jésus. Le soir j'ai eu le désir très fort de l'aimer. Je n'ai pas pu le cacher : ma mère s'en est rendue compte. Je ne voulais pas être vue, mais je souhaite ardemment qu'elle aussi aime beaucoup, qu'elle aime beaucoup Jésus. Aujourd'hui encore je continue à ressentir dans mon cœur la même fournaise d'amour ».

Dans la même lettre, parlant du 14, elle révèle ces paroles que Jésus lui a adressées :

« Dis à ton Père spirituel : Je veux qu'il comprenne bien de quel amour tu m'aimes, afin qu'il le fasse connaître au monde, car ma gloire et le salut des âmes y sont liés ».

L'un des effets de ces ardeurs ou impétuosités de l'amour, était de la soulever de son lit. Et c'est maintenant qu'elle — paralysée depuis tant d'années — commence, à l'étonnement de sa sœur et de sa mère, à bouger, lors de ces ardeurs ou extases, comme si elle n'était pas paralysée.

Sa sœur, Deolinda m'en faisait part dans l'une de ses lettres : « Alexandrina continue d'avoir de très vives ardeurs d'amour pour Notre Seigneur. Cela s'est produit plusieurs fois, mais seules Sãozinha (sa grande amie) et ma mère en ont été témoins. Nous fondions en larmes, en entendant tout ce qu'elle disait à Notre Seigneur. Une fois que j'étais seule avec elle, j'ai crut qu'elle partait, s'élevant dans les airs ».

Ces phénomènes sont bien connus dans la mystique et, de très nombreuses fois on a pu les constater chez Alexandrina. A ces moments-là, me disait-elle, elle se sentait plus légère qu'une plume, et rien que de regarder vers le ciel elle avait l'impression que son cœur volait. C'est de cela qu'elle en parle dans sa lettre du 17 mars 1938.

Le 17 j'ai senti des ardeurs très véhémentes et une énorme envie d'aimer Notre Seigneur ! Elles ont duré très longtemps. Je demandais avec force à Jésus de me donner de l'amour, mais rien ne rassasiait la faim que j'avais de l'aimer. Mon Jésus est enfin venu et m'a dit :

— *Écoute, choisis : veux-tu mourir maintenant ou sauver des âmes, des milliers d'âmes, et en peu de temps, grâce à tes souffrances ?*

J'ai répondu à Jésus :

— O mon Jésus, je veux souffrir ces ardeurs, autant d'ardeurs que vous voudrez et vous sauver des âmes... »

Le 24, après avoir qu'elle ait subi des ardeurs semblables, Notre Seigneur lui disait :

— **« Je ne pouvais pas, ma fille, te voir souffrir davantage, être dans une telle tribulation ; alors je suis venu te consoler, je suis venu t'apporter la force pour que tu puisses continuer ton chemin. Courage ! Plus tes ardeurs seront grandes, plus tu me procureras de gloire, et plus tu me donneras des âmes. Ta fin arrive. C'est la nuit obscure, les ténèbres sont denses ; mais bientôt l'éclaircie viendra, pleine de splendeur. Avec quelle pureté et quelle candeur, avec quelle lumière, la lumière éternelle !.**

Après avoir entendu ces paroles de Notre Seigneur, mon âme a joui d'une grande paix qui a duré quelques heures ».

Parfois, les élans d'amour envers Notre Seigneur lui arrivaient lorsqu'elle en causait distraitemment, ou qu'elle écrivait une lettre. Par exemple, le 20 avril 1938, entre autres choses, elle disait : « Mon bien-aimé Jésus est bon, très bon et il fera tout pour que je lui reste fidèle et corresponde à son amour jusqu'à la fin. Il sait très bien que je n'ai d'autre désir que celui de l'aimer et de le faire aimer par tout le monde, de réparer pour tous, pour tous les crimes, pour tout, sans même qu'il sache mes sentiments... En un mot : Je veux mourir d'amour ».

« Mon Père, ces paroles sont déjà dictées sous de très vives ardeurs. Je me suis levée et Deolinda (*sa sœur qui écrit ce qu'elle dicte*) a dû s'arrêter. J'ai demandé à mon Jésus et à la Petite Maman du Ciel de me donner de l'amour ; mais rien ne remplissait le vide que je ressentais ».

Aussitôt après elle explique de quelle manière Notre Seigneur venait à son secours :

« J'ai été entendue, j'ai été désaltérée, ma faim é été rassasiée ; je ressentais une grande paix et comme qu'une lumière qui m'illuminait. Ces ardeurs je les ai déjà ressenties à plusieurs reprises : bien des fois je sens comme une fournaise dans mon cœur. Je ne veux pas dire que c'est un feu qui brûle (*sic*), mais je le sens bien... »

Lors de l'une de ces élévations, le 5 mai 1938, Notre Seigneur lui dit :

— **« Tu es la petite folle de Jésus et moi, je suis le fiancé amoureux d'Alexandrina »**

Toujours dans la même lettre, elle écrit :

« La fournaise de mon cœur est très ardente aujourd'hui ; ce n'est que du feu, quand au reste, tout semble mort. Soit : ce sont des caresses de mon Jésus ».

Puis, le 10 mai 1938, elle écrit encore :

« Mon cœur est presque toujours brûlé par de vives flammes : mais je ne ressens aucun réconfort ; ni les prières ni non plus les ardeurs d'amour, parce que rien ne m'appartient : tout disparaît. Oh ! par fois je reste abattue, seule, sans forces ; tout semble alors perdu. Mais mon Jésus revient doucement et me revoilà de nouveau remplie de force, prête à tout lui offrir pour les pécheurs et pour l'aimer jusqu'à la mort.

Hier, toute la matinée, j'ai été touchée par des élans d'amour. Dans l'après midi ces élans augmentèrent à tel point qu'une heure après je n'en pouvais plus. Quelle fringale d'amour ! Et mon Jésus ne venait pas ! J'ai demandé et alors, j'ai commencé à m'enflammer, à me remplir ; ma faim se rassasiait petit à petit. Quelle suavité dans mon âme ! Mais j'en voulais encore. Je voulais mon Jésus. Peu de temps après je l'ai entendu me dire :

— **« Alexandrina, petite folle de l'amour divin, aie confiance, aie confiance, mon épouse de prédilection. Tu m'aimes et moi, je t'ai aimée dès le premier instant de ton existence. Je t'ai tant aimée, que bien vite j'ai atteint le comble de l'amour que je peux accorder aux créatures...**

Si je ne t'aimais pas autant, je ne te ferais pas souffrir autant. Je te donne toutes les souffrances du corps et de l'âme. Mais il est nécessaires, mon ange,

que tu souffres de la sorte, afin que tu puisses occuper la place que je t'ai accordée dans mon divin Cœur.

Tandis que toi, ma petite folle d'amour, tu endurais, ces derniers jours, tant d'angoisses et de désolations, je prenais en toi mes délices, et alors j'oubliais les crimes des pécheurs ».

Dans un cours paragraphe elle explique ce qui se passe en son âme, lorsque, après les ardeurs, Notre Seigneur vient à son secours :

« Lorsque je commence à sentir d'ardents désirs de Notre Seigneur, il me semble que mon âme s'élançe vers le ciel, plus rapide encore qu'un feu d'artifice. Je tombe dans les bras de Jésus et dans ceux de ma Petite Maman et je m'y perds. L'affliction disparaît, mes ardeurs amoureuses se calment, car j'ai trouvé ce que je désirais. Cela me soulage un peu. Mais bientôt de nouvelles souffrances et angoisses envahissent mon âme. Maintenant encore, depuis que je dicte cette lettre, je sens sur moi tous les péchés du monde, comme autant de lions féroces, se jetant sur moi » (*lettre du 11 juillet 1938*).

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet si important. Il faut tout de même savoir que plus tard, elle arrive à une telle extrémité que le seul fait de prononcer le mot amour la met dans une grande agitation, ce qui la fait beaucoup souffrir. Il en est de même pour le mot Ciel. D'autre part le mot pécheurs, la laisse dans une vraie frayeur, particulièrement à compter du début octobre 1938.

Elle priait fréquemment Notre Seigneur d'inventer, toujours, de nouvelles souffrances, pour la faire expier les fautes des pécheurs et Il l'exauçait. En effet, vers cette même époque, dans ses lettres elle fait référence à une affliction particulière et terrible qu'elle appelait « abîmes ». Elle se sentait suspendue au-dessus d'abîmes monstrueux remplis de crimes et d'immondices, ce qui lui causait une douloureuse affliction. Parfois, je l'ai trouvée dans ces angoisses mystérieuses et inexplicables. Ces abîmes épouvantables c'étaient les âmes en état de péché, lui expliqua Notre Seigneur.

A partir du 24 juillet 1938, il y eut dans ses souffrances une autre variante : Jésus commença à lui montrer au vif les mauvais traitements que les pécheurs,

par leurs péchés, infligent à son Corps très Saint, ou alors il lui montrait des scènes de sa Passion.

Écoutons ce qu'elle en dit le 25 juillet 1938 :

« Hier, dimanche, Notre Seigneur a changé ma souffrance. Oh ! mon Jésus !... Juste après l'avoir reçu, une tristesse mortelle s'est emparée de moi, ensuite j'ai put voir les mauvais traitements dont Notre Seigneur est victime ».

Elle voit alors le Corps et le Cœur de Jésus atteints par toute sorte d'opprobres. Elle raconte alors :

« J'ai profondément contemplé ce horrible spectacle ; j'ai bien vu des yeux de mon âme tout cela. Je n'en pouvais plus. Mon cœur me faisait mal et il était très agité : la respiration me manquait et j'ai dit alors à Jésus : — Cela suffit ! Cela suffit ! Ne souffrez plus !

Mais il continuait de souffrir. Alors, les larmes aux yeux je lui ai dit : — O mon Jésus, je ne peux pas vous souffrir ainsi. Ce que vous avez souffert par ma faute est déjà beaucoup. Je vous aime, je suis votre victime ; faites que je souffre à votre place ! Faites que mon cœur soit tailladé, jeté aux bêtes féroces et écrasé avec les crimes du monde, mais ne souffrez plus. Je veux tout souffrir, tout, mais tout par amour pour vous et pour sauver les pécheurs ! Puis, petit à petit les souffrances de Jésus se sont atténuées et Il disparut ensuite... »

Dans sa lettre du 15 août 1938, elle fait le description d'une vision du Christ maltraité et couronné d'épines. Cette vision la porta à renouveler son offrande, pour endurer de nouveaux tourments.

Avec ce genre de tableaux Jésus la prépare et réveille en elle davantage encore de générosité, en vue des grandes souffrances que bientôt il va exiger d'elle, tous les vendredis.

Le 24 Jésus lui affirmait exiger d'elle un calvaire que jamais il avait exigé de quelqu'un d'autre, « parce que à aucune époque le monde avait été aussi dégradé que maintenant ; jamais la malice de l'homme n'avait atteint de telles proportions ».

Un mois plus, le 12 septembre elle écrit :

Dimanche 11, aussitôt après avoir reçu Notre Seigneur, une grande tristesse et un poids écrasant sont tombés sur moi, mon cœur semblait se déchirer. J'ai entendu distinctement quelqu'un pleurer : quels pleurs déchirants et émouvants ! Ensuite, j'ai entendu Notre Seigneur me dire :

— « Oh ! Ma petite folle ! Oh ! Mon héroïne ! Écoute ton Jésus : Je viens en toi, non point pour te donner courage, ni non plus pour te consoler, je viens me soulager avec toi, je viens verser mes larmes dans ton cœur. Je ne peux plus supporter la monstruosité du pécheur !

Pénitence ! Pénitence dans le monde entier ! Pénitence ! Ou bien le monde se relève rapidement ou alors, avec la même rapidité il sera détruit ! Gare au monde ! La Justice divine ne peut plus le supporter !

Toi du moins, compatis avec moi. Vis dans cette tristesse, toi du moins, toi qui es mon épouse si chère, la victime la plus généreuse. Tu ne veux pas de consolation, comme tu ne veux pas voir ton Jésus dans une pareille affliction.

Dis vite à ton Père spirituel : Je veux que ceci soit annoncé au monde entier, avec force, avec la force d'un tonnerre, avec la clarté d'un éclair :

Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !

Le jour de la catastrophe arrivera bientôt (ces paroles furent dites un an avant que ne commence la deuxième guerre mondiale...)

Je fais connaître ma volonté, mais on la méprise !

Courage ! Ne doute pas que c'est ton Jésus qui te parle ! »

Et elle continue :

« Je n'ai senti ni consolation ni délices, ni non plus les caresses de Notre Seigneur, mais uniquement de la tristesse, une affliction si profonde que mon cœur semblait ne pas s'en remettre ; il ne tenait pas dans ma poitrine et la respiration me manquait. Toutefois, pendant que Notre Seigneur me parlait, je me sentais dans une paix tranquille et aucun doute n'a troublé mon esprit. Je disais alors à Jésus :

« O mon Jésus, je veux tout souffrir, tout ; je veux être écrasée par vous : je suis votre victime. Mais, ne punissez pas le monde. O mon Jésus, je veux être votre

paratonnerre, à chaque endroit où vous habitez au Saint-Sacrement, pour recevoir sur moi les monstruosité des pécheurs et vous en délivrer ».

Un peu plus loin, elle raconte encore, s'adressant à son Directeur spirituel à qui la lettre est destinée :

« Je suis si triste ! Et cette tristesse semble se faire sentir encore davantage, après la Communion. J'ai tant de peine pour Jésus ! Je ne sais pas ce que je peux faire encore pour Lui, et pour lui sauver des âmes. Ah ! Si seulement je savais souffrir comme il faut, mais, pauvre de moi, je suis si immortifiée ! Ne voulez-vous m'autoriser ce dont je vous ai parlé, il y a quelques jours ? ^{¶¶}

^{¶¶} *Elle m'avait demandé de pouvoir se flageller, me disant que Notre Seigneur lui donnerait les forces nécessaires si je l'y autorisais.*

12-Sur la croix

Jusqu'à cette date (octobre 1938) la vie d'Alexandrina était restée inconnue du grand public ; seule sa sœur Deolinda (qui était son infirmière et sa secrétaire, comme elle l'appelait) ainsi que sa grande amie Maria da Conceição Proença « Sãozinha » à qui elle avait dicté quelques lettres pour son Directeur spirituel, était au courant des faits. Même sa mère n'était pas dans le secret, quoiqu'elle ait été témoin oculaire des attaques diaboliques, parce qu'elles étaient visibles, et de quelques-uns des transports d'amour divin qui soulevaient sa fille au-dessus du lit.



Mais à compter du 3 octobre 1938, fête liturgique de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la vie d'Alexandrina changea, ou autrement dit : Dieu permit qu'elle soit de plus en plus connue.

Dès ce jour et, tous les vendredis suivants, jusqu'au 27 mars 1942, les événements eurent lieu devant plusieurs témoins et, feu Père José Alves Terças, dans son oeuvre « La vie du Christ – La douloureuse Passion », fascicule X, y inséra une description circonstanciée de ce fait, qui impressionna beaucoup ses lecteurs. D'après moi, il était encore trop tôt pour une telle publication.

Résumons une partie de ce qui fut alors envoyé à SS Pie XI, car il y avait des raisons, comme nous le dirons après, qui obligeaient à cette démarche.

Depuis le mois de mars 1938 Alexandrina vivait dans un état presque habituel de terreurs et de délaissements, que nous pouvons qualifier de Gethsémani prolongé. Elle passait de longues heures dans la journée, et des nuits entières, en proie à de mortelles angoisses. Notre Seigneur lui montrait en même temps les grands châtements qui menaçaient alors la terre.

Du 2 au 3 octobre, ces terreurs d'esprit atteignirent le paroxysme. Elle se sentait écrasée sous le poids du monde pécheur, et voyait la terre s'ouvrir pour dévorer les hommes, alors que le firmament se déchaînait dans une terrible tempête, elle entendait constamment une voix terrible qui la transperçait et l'anéantissait, lui crier :

*— « **Vengeance ! Vengeance ! Maudite ! Je t'anéantirai !** »*

Et elle ne pouvait que répéter, apeurée :

« Aïe ! Aïe ! Aïe ! La colère de Dieu m'écrase ! »

Notre Seigneur lui l'invitait alors à un calvaire plus douloureux :

*— « **Acceptes-tu, ma fille, un calvaire que je ne donne qu'à mes enfants les plus privilégiés ?** »*

— Oui, Jésus, j'accepte ! — fut sa réponse immédiate et généreuse.

Cette invitation lui fut adressée la veille de la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Jésus lui annonça alors que le lendemain, après 12 heures, elle commencerait à vivre la passion, du Jardin des Oliviers au Golgotha et que

celle-ci se terminerait à 3 heures de l'après-midi, mais qu'Il resterait avec elle jusqu'à 18 heures pour la consoler et lui faire part de ses souffrances.

En effet, tout cela se réalisa exactement comme prédit. Tous ceux qui étaient alors présents ont pu assister au déroulement du drame de la Passion, dans un réalisme à faire couper le souffle.

La Passion fut très violente : les personnes présentes étaient en larmes, devant ce spectacle où la douleur était bien visible.

Alexandrina était complètement broyée. Lors du colloque qui suivit la Passion et qui dura de 15 à 18 heures, entre autres choses, on a pu entendre ces mots :

*— « **Combien je vous aime ?** » (C'était Notre Seigneur qui parlait, de là l'interrogation).*

Oh ! Jésus, n'est-ce pas dans la douleur que vous nous avez aimé aussi ?... Bien sûr ! Maintenant, ne devrais-je pas vous aimer ? O combien j'aurais été injuste, mon Jésus !... Avez-vous de la peine en me faisant souffrir ? Mais, je me suis offerte avec toute ma générosité ! Mais, Jésus, je voulais de l'amour ! Ne m'en donnez-vous pas, mon Jésus ? Donnez-moi-en ! Ne pouvez-vous pas m'en donner davantage ?... Je voulais mourir d'amour ! Vous me l'avez promis ! Et ce que vous promettez, vous n'y manquez jamais ! Je sais bien... mon Jésus, ne suis-je pas à vous ? Je l'ai toujours été ! Alors, vous m'aimez tant que ça ? Suis-je votre héroïne ? Je suis toute à vous, n'est-ce pas, mon Jésus ? Ne suis-je pas une petite folle consumée et perdue dans l'amour de Jésus ?... »

Après cette première extase de la Passion, si long et douloureux, Alexandrina resta plusieurs jours sans manger ni boire, accablée par la souffrance. Tous ses sens étaient tourmentés, même l'odorat : elle avait l'impression que tout sentait le chien mort. Dès lors, personne ne pouvait prononcer devant elle le mot pécheur : elle se sentait terriblement écrasée et se contorsionnait douloureusement. Elle ne dicta plus ses lettres. Ce ne fut que plus d'un mois plus tard qu'elle recommença et alors, ce furent ses plus belles lettres.

L'extase de la Passion eut lieu, invariablement, chaque vendredi, jusqu'au 27 mars 1942, fête de Notre Dame des Douleurs. Tout ce qu'elle a dit pendant ces colloques a été écrit sur douze cahiers que je conserve. Mais les meilleurs

documents ce sont les lettres où elle explique ce qui se passait dans son âme à ces moments-là. Ce que Notre Seigneur lui disait alors, c'étaient des paroles de réconfort, et des explications doctrinales précieuses ; des éclaircissements sur la valeur de l'expiation de l'âme-victime ; de la gravité du péché ; de l'amour miséricordieux de Jésus envers les pécheurs. On y remarque, en même temps, la profonde et délicate piété de cette âme d'élite : son humilité à toute épreuve, sa générosité, son zèle ardent pour les âmes et l'amour passionné et sans réserve envers Jésus.

Ce fut en cette période, plus qu'à aucune autre précédente, que l'on remarque à quel point elle était frappée par la Justice divine, comme victime d'expiation. Quelques extraits de lettre nous aideront à mieux comprendre ce que nous affirmons. Notre Seigneur se montre terrible et — elle représente pour Lui les pécheurs — l'appelle maudite ! Mais, le Seigneur lui-même lui en donna plusieurs fois l'explication. Par exemple le 23 avril 1939, Il lui dit :

— « Ma fille, quand mes rigueurs se déchaînent sur toi, ce sont les pécheurs et non pas toi, ma beauté ; ce n'est pas envers ma crucifiée, une crucifiée qui me console autant. Mais, tu es la caution, tu es ma victime, comprends-tu ? »

Dans sa lettre du 22 avril 1939, nous pouvons lire :

« Mon âme ressent la mort du monde entier. C'est la mort, c'est la nuit ténébreuse qui reine partout et, quand je reçois Jésus, c'est ce qu'Il me fait comprendre : la mort totale. Ce n'est pas moi seule, mais aussi Jésus qui semble mort. Cela me fait tant souffrir ! Mais, c'est pour Lui... bienheureuses souffrances ! La journée d'aujourd'hui je l'ai passée dans cet état, et à la fin j'ai entendu mon bon Jésus me dire :

— “Maudite ! Maudite ! Ou malédiction ou réconciliation ! Combien mal tu réponds à ton Seigneur ! Cela fait mal au Cœur d'un Père d'appeler maudite sa fille ! Et de surcroît un Père comme Moi, miséricordieux, tendre aimable ! Quelle douleur, quelle angoisse, quel martyr pour mon divin Cœur !”

Quand elle entendait ces admonestations de Notre Seigneur, elle se tordait, ou, comme elle l'expliquait, elle roulait dans son lit.

Aujourd'hui, 25 avril 1939 — *raconte-t-elle* — aussitôt après la Sainte Communion, je me suis roulée dans mon lit : quelle affliction ! Un poids écrasant est tombé sur moi. Jésus me disait :

— ***“Maudite ! Maudite ! Je t'écraserai ! Paie ta dette : va la chercher dans les abîmes, à côté des immondices ! Paie-moi ! Si tu ne me paies pas, Dieu viendra et demandera vengeance ; Il t'écrasera sous le poids de sa justice, sous le poids de sa colère !”***

Mon corps semblait alors être soulevé et projeté sur une pierre ou un sol très dur. C'est comme si l'on m'arrachait le cœur et, au moyen d'un poids très lourd quelqu'un me l'écrasait, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Je disais à Notre Seigneur :

O Jésus, celui qui a tout donné, n'a rien d'autre ; prenez mes misères et mon rien, que cela serve pour vous dédommager et vous soulager ; mais donnez-moi de l'amour : je ne peux pas vivre sans amour ».

Puis, elle termine sa lettre rapidement : « Adieu mon Père, je ne peux plus parler ». Nous avons déjà expliqué la raison : elle avait prononcé le mot amour et les ardeurs l'avaient prise ; il faut alors qu'elle fasse autre chose, pour se distraire. Ceci est maintenant fréquent dans ses lettres.

Deux passages encore : le 27 avril 1939, elle écrit :

« Aujourd'hui après la Sainte Communion, j'étais mort, complètement gelée. Je suis restée dans cet état pendant un certain temps. Après Notre Seigneur m'a dit :

— ***“Maudite ! Je ne peux pas te voir ! Retire-toi !”***

Et d'un geste de son bras Il me repoussait.

— ***“Tu es si sale et fripée, ne t'approche pas de Moi, ou tu veux encore blesser davantage mon Cœur !”***

Puis, avec bonté, Il s'adresse à moi et me dit :

— ***“Regarde la Plaie de mon Cœur est ouverte : elle est une source pureté. Veux-tu t'y laver ? Tu en sortiras tout propre, embelli ! Tu deviendras riche, brillante plus belle que la reine que le roi couronne”.***

— Mon cœur était aussi dur qu'un rocher et moi, je ne voulais pas (*c'est-à-dire*
— *comme elle me l'a expliqué bien souvent et que l'on devine dans le contexte*
— *elle se sentait comme si elle ne voulait pas*) entendre les paroles de Notre
Seigneur. Mais Jésus m'a dit :

— ***“Regarde dans quel état je suis !”***

Et alors Il se penchait sur mon cœur (*beau et vivant portrait de ce que fait Jésus*
avec le pécheur qui ne veut pas l'entendre), Il me serait et me disait en
pleurant :

— ***“Si je te fais des reproches, tu ne me crains pas ! Si je t'appelle avec***
douceur tu ne m'écoutes pas davantage !

Et il continuait de pleurer, puis, fit tomber sur moi le poids des péchés du
monde, me disant :

— ***“Vengeance ! Je t'écraserai !***

Oh ! Mon Jésus, je ne crains pas votre vengeance, parce que j'ai confiance en
vous aveuglement ; Où trouverai-je un Père aussi bon, si tendre, si aimant
comme vous ? Oh ! Non, je ne trouverai jamais un Père semblable à Jésus !
Savez-vous pourquoi je ne vous crains pas ? Parce que je sais que quand vous
êtes irrité, c'est pour appeler les âmes à vous, pour leur pardonner. Votre
vengeance c'est l'amour : vengez-vous, afin de donner de l'amour. L'amour
vous tient prisonnier, mon Jésus ».

Voici encore une page qui n'a d'autre défaut que d'être belle. Il s'agit d'un
passage relevé dans sa lettre du 30 mai 1939 :

« Je ne sais que me plaindre. Mais je souffre tellement ! Béni soit mon Jésus ! Il
veut que je lui ressemble, mais je suis si infidèle !

Aujourd'hui, après avoir reçu Jésus, il m'a dit :

— ***“Ta croix est ma croix ; ton calvaire est mon calvaire ; ta mission est ma***
mission rédemptrice. Avant même que tu naisses, dans la pensée du Très-
Haut tu étais déjà la crucifiée. C'est pour cela que tu souffres des peurs, des
tristesses, des abandons. C'est pour cela que tu souffres comme moi j'ai

souffert la colère et la justice de Dieu. Vengeance ! Vengeance ! Paie, paie-moi tout !

A ces paroles de Notre Seigneur, l'affliction était si grande que je me roulais frénétiquement dans mon lit. Le poids m'écrasait ; mon cœur était oppressé, et mon affliction était intérieure et aussi extérieure. C'était la colère de Dieu qui se déversait sur ce frêle fétu de paille. Pendant quelques instants je suis restée silencieuse ; je ne sais pas parler à mon Jésus. Après je lui ai dit :

— “Je ne sais pas quoi répondre, mon Jésus, à ces paroles que vous venez de prononcer. Je vous dis que je suis votre victime et que je vous aime, bien que je ne sois qu'un abîme de misères, un néant. Mais j'ai confiance en vous, vous qui m'avez affirmé que je vous aimais. Faites-moi endurer toutes sortes de souffrances, mais que je vous sauve des âmes.

Après ces mots, mon martyr continua : doutes, tristesses, abandon, dans une nuit très obscure. Les larmes auraient pu être mon soulagement, mais je n'ai pas pleuré ».

Les passages de ce genre sont très nombreux. Mais, nous nous arrêterons là.

13-Alexandrina et la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie

Dans sa lettre du 1^{er} août 1935 à son Directeur spirituel, nous trouvons pour la première fois, des références concernant la Consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie.

Notre Seigneur, après lui avoir parlé des péchés du monde et du besoin qu'il a d'âmes réparatrices lui dit encore :



— ***“Autrefois j'ai demandé la Consécration du genre humain à mon divin Cœur. Maintenant, je la demande au Cœur Immaculé de ma Très Sainte Mère”^[11].***

Dans sa lettre du 10 septembre 1936 on peut lire :

— ***“Dis à ton Père spirituel de faire connaître partout que ce fléau ^[12] est un châtement, c'est la colère de Dieu. Je punis pour leur rappeler : Je veux le salut tous. Je suis mort pour tous. Je ne veux pas être offensé et je le suis grandement, en Espagne et partout dans le monde entier !”***

Puis, comme pour prescrire le remède, il propose la consécration du monde au Cœur Immaculée de Maria, ajoutant ensuite :

— ***“Je vais te dire comment sera faite la consécration du monde à la Mère des hommes et ma très Sainte Mère, que j'aime tant ! Ce sera à Rome, par le Saint-Père, qu'il sera consacré, et ensuite par tous les prêtres dans toutes les églises du monde entier sous le titre de Reine du Ciel et de la terre, et Notre Dame des Victoires... Ne craignez pas, mes desseins s'accompliront”.***

Les désirs de Jésus s'accomplirent en octobre 1942 et la formule de consécration employée par Pie XII invoquait la Sainte Vierge comme Reine du monde, Reine de la Paix et Victorieuse de toutes les batailles de Dieu, équivalent au titre de Notre Dame des Victoires.

Il est bon de signaler que pendant plus d'une année, après que le Seigneur lui ait demandé la consécration, aucune démarche dans ce sens ne fut faite auprès du Saint-Siège. Mais au mois d'août 1936 Notre Seigneur se plaint que rien n'ait été entrepris et lui ordonne d'écrire au Pape, si nous ne voulions que le fléau qui fustigeait alors l'Espagne ne se propage dans monde entier.

Ce fut alors que pour la première fois le directeur de la malade adressa une courte lettre à Son Éminence le Cardinal Pacelli, secrétaire d'État de Pie XI, lui exposant succinctement, tout en laissant à la prudence de Son Éminence de la communiquer ou non à Sa Sainteté.

Quelques mois plus tard, il recevait de Monseigneur l'Archevêque Primat de Braga, diocèse où vivait Alexandrina, de la Sacrée Congrégation du Saint Office cette lettre, lui demandant davantage d'informations sur le cas et son

avis autorisé. Son Excellence transmet sa réponse et aussitôt l'ordre est donné à la Nonciature de Lisbonne de faire examiner l'infirme sur cette affaire.

Le Père Paulo Durão, Provincial des Jésuites est chargé de choisir un prêtre pour mener à bien cette enquête ; il choisit son frère, le Père António Durão, lui aussi Jésuite, et l'invite à se rendre à Balasar pour examiner le cas. Voilà pourquoi, dans les notes autobiographiques d'Alexandrina on trouve un chapitre intitulé : « Premier examen du Saint-Siège ». Voilà ce qu'il dit :

« Le 21 mai 1937, j'ai eu la visite du révérend Père Durão. Il était envoyé par le Saint-Siège afin d'examiner la question de la consécration du monde à Notre-Dame. Je ne désirais pourtant que vivre cachée, sans que personne ne sache ce qui se passait en moi. Le révérend remis à ma sœur un billet de mon directeur spirituel, lui demandant de me le lire. En entendant les mots du billet — qui étaient les suivants : “Je vous présente le révérend Père Durão ; parlez-lui librement et répondez à tout ce qu'il vous demandera” —, je me suis affligée et j'ai demandé à ma sœur : “Que dois-je lui répondre ?” Car je ne savais pas qu'un interrogatoire était nécessaire pour des cas comme le mien. Ma sœur m'a encouragée en me disant : — “Dis-lui ce que Notre Seigneur t'inspirera”.

J'ai été surprise, par la manière dont, sans hésitation, j'ai répondu aux questions au sujet des communications de Notre Seigneur. Il m'a suggéré de ne lui dire que les choses principales, afin de ne pas me fatiguer. Je lui ai répondu que je ne savais pas quelles étaient les choses principales. Le révérend me dit alors : — “J'aime ça ! J'aime ça !” Et ce fut alors qu'il m'a parlé de la consécration du monde à Notre-Dame. Après quelques questions il m'a dit : — “Vous ne vous trompez pas ?” À ces paroles, je me suis souvenue de mon erreur au sujet de ma mort et, j'ai pensé : — “Une fois déjà, je me suis trompée...” Et je lui ai raconté ce qui s'était passé le jour de la fête de la très Sainte Trinité, en 1936. Le révérend Père ne m'a plus dit si je ne m'étais pas trompée, mais il a repris : — “Ces choses-là coûtent beaucoup, n'est-ce pas ?” Et je lui ai répondu : — “Oui, elles coûtent et me rendent triste”. Et j'ai commencé à pleurer. À la fin, il s'est recommandé à mes prières et m'a assuré qu'il ne m'oublierait pas non plus, lors de la célébration de la sainte Messe ».

Le lendemain, après s'être retiré, il lui envoya de Braga le billet dont voici le contenu :

« Mademoiselle Alexandrina ;

Je viens remercier votre mère, vous et votre sœur de l'aimable accueil que vous m'avez réservé.

Je vous demande pardon de vous avoir gênées et dérangées, malgré moi, et, seulement, par devoir de conscience.

Aujourd'hui, au Saint Sacrifice de la Messe, j'ai bien recommandé vos intentions à Notre Seigneur. Je continuerai à lui demander que sa très sainte volonté soit faite, en tout ce qu'il désirera de vous. De mon côté, je tâcherai de ne mettre aucun obstacle à cette volonté divine.

Livrons-nous, totalement à Dieu. Sa Croix sera, parfois pesante... mais Jésus nous voit... et puis, nous avons l'éternité ! La grâce de Dieu ne saura nous manquer, même si nous ne la sentons pas.

Recommandez-moi aux prières de tous, afin que je ne sois pas un disciple indigne de Jésus.

Votre indigne serviteur, dans le Cœur de Jésus.

P. António Durão Alves, SJ »

Ce fut après ce premier examen que commencèrent les plus effroyables immolations dont nous avons rendu compte plus haut.

Plusieurs fois encore Notre Seigneur lui reparlera de la Consécration, comme ce fut le cas le 2 février 1938 et une fois encore le 25 avril de la même année.

A titre d'information, une seconde lettre fut envoyée à Son Éminence le Cardinal Pacelli, relatant les nouvelles et instantes demandes de Notre Seigneur.

Voilà que le 30 octobre se produisent les phénomènes que nous avons déjà exposés lorsque nous avons parlé de la passion d'Alexandrina. Au cours de ceux-ci Notre Seigneur déclare qu'ils sont une preuve supplémentaire confirmant qu'il désire que la consécration du monde au Cœur Immaculé de sa

divine Mère soit faite au plus vite et, il promet en outre que si le Pape met en pratique sa divine Volonté, à sa mort, il montera directement au Ciel, sans passer par le Purgatoire.

Après avoir invité à Balasar deux de ses collègues, lors du phénomène de la Passion, et avoir entendu leur prudent avis, le Directeur spirituel de la malade écrivit directement au Pape Pie XI, le 24 octobre 1938. Il en découla une nouvelle enquête sur la malade, diligentée par le Saint-Siège. Cette fois-ci elle est menée par feu le chanoine Manuel Pereira Vilar, recteur du Séminaire de Braga. Alexandrina elle-même nous raconte succinctement le déroulement de cet examen :

« Le 5 janvier 1939 j'ai reçu la visite de notre curé, accompagné de Monsieur le chanoine Vilar qui, après s'être présenté, resta seul avec moi. Nous nous sommes entretenus des choses de Notre Seigneur pendant environ deux heures, avant de nous entretenir du sujet qui motivait sa visite. Monsieur le chanoine commença ainsi :

— Alexandrina, ma visite doit vous paraître étrange, vous ne me connaissez même pas...

Je lui ai souri et ensuite je lui ai dit :

— Je suis persuadée de connaître le motif de votre visite...

Ce à quoi il me dit :

— Dites, dites, Alexandrina...

— Alors — ai-je dit — vous êtes envoyé par le Saint-Siège — je le sentais dans mon âme à ce moment-là.

Je ne lui ai pas parlé de la « Crucifixion », ce fut lui qui en parla le premier, me disant :

— Il y a aussi quelque chose d'autre qui se passe depuis quelques mois, faisant allusion à la « Passion » et se montrant désireux d'y assister, chose qu'il a faite le vendredi suivant.

Lorsque j'ai parlé de tout ceci à mon Directeur spirituel, celui-ci m'a conseillé de tout lui raconter avec franchise.

Le chanoine Vilar m'a visité quatre fois, mais, de ces visites, seules deux faisaient partie de sa mission.

Je crois que ce fut au cours de sa première visite qu'il m'a dit :

— Je regrette de ne pas vous avoir connue plu tôt, mais pas dans les mêmes circonstances... »

Le compte-rendu d'Alexandrina à son Directeur spirituel, elle le termine en écrivant :

« J'ai beaucoup pleuré quand Monsieur le Chanoine me dit au revoir, avant son départ pour Rome. Il a promis de m'écrire, me disant que je devenais son « intercesseur » sur terre. J'ai en effet reçu quelques lettres de lui, dans lesquelles il semblait déposer en moi une entière confiance. Je lui ai répondu et nous nous sommes aidés mutuellement par des prières à Notre Seigneur ».

Nous avons en effet, en notre possession les originaux de sept lettres de Monseigneur Vilar, adressées à Alexandrina, qui constituent un excellent témoignage en sa faveur.

Nous n'allons pas toutes les copier ; quelques extraits en tout cas, prouveront ce que nous affirmons.

Quatre jours après son arrivée à Rome il lui écrivit et, entre autres choses, il lui disait :

« Je pense à vous chaque fois que je rentre dans la chapelle pour y visiter Jésus, ou à chaque fois que je prends mon chapelet sur lequel j'ai accroché le petit souvenir que m'avez offert lors de ma dernière visite : parmi ceux que j'ai, le votre est sans aucun doute celui que j'estime le plus. Tous les jours, lors de la Sainte Messe, j'ai pour vous un "memento" spécial, demandant au Seigneur, pour vous, toutes les grâces dont vous avez besoin pour la réalisation de votre mission.

Je n'ai pas encore été reçu par le Saint-Père ; toutefois, dès que je le suis, je lui ferai part des désirs de Notre Seigneur ».

Le 2 juin 1939, il lui envoya une autre lettre :

« Bonne Alexandrina,

C'est aujourd'hui le premier vendredi du mois de juin et il y aura bientôt un mois que j'ai reçu votre lettre.

J'espérais, en vous écrivant celle-ci, vous donner de bonnes nouvelles concernant la consécration du monde au Cœur Immaculé de Maria, demandée avec tant d'insistance par Jésus, mais malheureusement je ne peux pas encore vous donner une information positive. Les choses ici à Rome se compte comme l'éternité : ici on n'y jamais pressé.

Continuons à prier et à faire tout ce qui dépend de nous, afin que, le moment venu, les désirs de Jésus se réalisent.

Ce matin, en pensant à vous lors de la Sainte Messe – comme habituellement – je me suis souvenu de votre « passion » et j'ai tout offert à Notre Seigneur. J'ai trouvé ainsi un moyen de réparation envers la divine Justice pour mes nombreuses et si graves infidélités... Je fais de mon mieux pour être charitable envers tout le monde, tandis qu'envers Jésus je suis toujours aussi infidèle ! Et après tout cela, selon vous, il vient encore me dire qu'il m'aime et qu'il me comprend.

Quand j'ai lu ces mots dans votre lettre, j'avais les larmes aux yeux, et celle-ci est restée au pied de mon crucifix, et s'y trouve encore...

Jésus vous entendue : encore une grande grâce. Mais je comprends que l'amour soit aujourd'hui pour vous, à la fois, le bourreau, le soutien, la force, la consolation, la félicité. Laissez-le faire : ce divin artiste sait réaliser des œuvres admirables ; et s'il vous mène jusqu'à l'immolation héroïque, plus grande sera la gloire du Seigneur, plus complète la réparation, bien plus belle la récompense. C'est cela qu'il demande, n'est-ce pas ? Cela n'est pas étonnant ! Dans cette période troublée, Jésus a besoin de victimes qui, avec Lui apaisent la divine Justice ».

Dans sa lettre du 5 juillet 1940 nous lisons :

« Début juillet quelqu'un a parlé au Saint-Père de la consécration du monde à Notre Dame ; mais le moment est si incertain et si difficile que Dieu seul sait ce qui peut arriver.

Nous continuerons à prier dans la certitude que sa divine Volonté un jour se réalisera pleinement. ».

L'assurance de la réalisation de la consécration Alexandrina l'avait reçue de Notre Seigneur à diverses reprises. Il lui a même dit qu'elle ne mourrait pas avant la célébration de cette consécration.

Le 25 avril 1938 Notre Seigneur lui commandait de dire à son Directeur spirituel d'écrire au Saint-Père pour lui faire part de sa divine Volonté :

“Je veux la consécration du monde à mon Immaculée Mère, mais je veux que le monde connaisse la raison de cette consécration : Je veux que l'on fasse pénitence et que l'on prie. C'est toi qui retiens la Justice divine et il faut que tu souffres tout cela (des angoisses de toute sortes, surtout celle de se voir condamnée à l'enfer) jusqu'à ce qu'il le consacre”.

Déjà le 20 septembre 1937, Jésus lui adressait ces paroles :

“Je viendrai te chercher bientôt, mais je ne le ferai pas avant que le monde soit consacré au Cœur Immaculé de ma Très Sainte Mère...”

Alors je lui ai dit :

— O mon Jésus, le Saint-Père ne semble pas décidé, il tarde tant !

Et Notre Seigneur me dit ensuite :

“Sois tranquille, ma fille, ne te fais pas de soucis : Il attend ; je jour de la glorification arrivera”.

Et encore, le samedi 24 janvier 1941, Jésus lui dit :

“En ce jour qui lui est consacré (à la Sainte Vierge) je te promets de venir bientôt te chercher ; d'accorder, dans le ciel, à tes prières et à ton amour, tout ce que tu as mérité d'obtenir, sur la terre, par tes douleurs. Mais, pour cela, ma fille, prie le Saint-Père d'avoir pitié de ton martyre, en réalisant, sans tarder, les desseins de ton Jésus, c'est-à-dire, en consacrant le monde au Cœur de ma bienheureuse Mère”

En attendant, Alexandrina continuait, invariablement, de vivre la Passion tous les vendredis et ces extases étaient de plus en plus douloureuses. Mais, voilà qu'ils se terminent subitement le 27 mars 1942. Quelle en était la raison ?

Souvenons-nous que lors de la première « passion » Jésus lui avait dit que celle-ci était un signe accordé au Saint-Père, en vue de la réalisation de la consécration du monde à Notre Dame. Or, cette consécration tant désirée allait bientôt être réalisée.

Est-ce qu'à ce moment-là le Pape avait décidé de la faire ? S'il en était ainsi, il n'y avait plus de raison pour que ces extases se poursuivent.

Ce qui est sûr, c'est que le 22 mai 1942 Notre Seigneur disait à Alexandrina :

« Gloire ! Gloire ! Gloire à Jésus ! Honneur et gloire à Marie ! Le cœur du Pape, le cœur d'or, est décidé à consacrer le monde au Cœur de Marie.

Quel bonheur ! Quelle joie pour le monde d'être consacré, d'appartenir plus que jamais à la Mère de Jésus !

Le monde entier appartient déjà au divin Cœur de Jésus, de même il va appartenir au Cœur Immaculée de Marie !... »

Le 29 du même mois, pendant une extase, Jésus lui disait :

« Ave Marie, Mère de Jésus ! Honneur, gloire et triomphe pour son Cœur Immaculé

Ave Marie, Mère de Jésus, Mère de tout l'univers !

Qui ne voudra pas appartenir à la Mère de Jésus ? A la Dame de la Victoire ?

L'univers entier va être consacré à son divin Cœur.

Garde, Vierge pure, garde, Vierge Père, en ton Cœur Très Saint, tous tes enfants ».

^[1] Cette demande de consécration du monde au Sacré-cœur a été faite aussi au Portugal, par Jésus Lui-même à la bienheureuse Marie du Divin-Cœur, supérieure du couvent du Bon Pasteur à Porto, béatifiée le 1 novembre 1975, par le pape Paul VI. Il est intéressant de noter que les trois consécrations aient été demandées au Portugal “qui gardera le dogme de la foi”. En 1899, la consécration du genre humain au Sacré-Cœur. En 1917, à Fatima, la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie. En 1935, à Balasar, à Alexandrina Maria, Jésus demande la consécration du monde au “Cœur Immaculé de sa Très Sainte Mère”. Note du traducteur.

^[2] La guerre civile en Espagne.

14-Jeûne perpétuel

Depuis le jour où les extases de la Passion cessèrent, Alexandrina cessa aussi de manger et de boire : elle commença alors un jeûne total qui durera un peu plus de treize ans.

Au début, personne ne s'en étonnait, parce qu'elle avait déjà supporté des jeûnes de cinq à dix-sept jours, mais cette fois-ci, ce furent des jours, des semaines, des mois, des années qui défilèrent...

Le 2 février 1943, son médecin traitant, le Dr Manuel Augusto Dias de Azevedo nous entretenait sur ce fait :



« Elle est l'ange de toujours, accomplissant, fidèlement la mission que Dieu lui assigna pour notre bien.

Son alimentation, depuis le 27 mars 1942 – *fête de Notre Dame des Douleurs* – jusqu’à fin mai de la même année consiste à boire, en milieu de matinée et vers le milieu de l’après-midi, quelques cuillerées d’eau salée avec un mince filet d’huile. Certains jours elle ne prends absolument rien.

De juin 1942 à ce jour (c’est-à-dire depuis neuf mois), elle ne peut avaler (cela l’afflige et la fait vomir), que sa propre salive, la Sainte Hostie et quelques goûtes d’eau pure.

A ceci, si nous volons être logiques – *continue le médecin* – et conscients, nous devons appeler, tout en respectant la décision de l’Église, un miracle de Dieu ».

Quelques mois après, le même médecin écrivait :

« Monseigneur l’Archevêque Primat de Braga me proposa d’inviter à Balasar quelques médecins, à fin de, face à la médecine, soit déclaré ce que l’on doit penser au sujet de notre très chère Alexandrina... »

J’ai invité un médecin catholique de Porto – écrit encore le docteur, le 13 mai 1943. J’ai invité le docteur Gomes de Araujo, spécialiste des maladies nerveuses, l’informant que la malade ne s’alimentait pas ; il accepta l’invitation. J’ai également invité un spécialiste des maladies de la nutrition – un agnostique – lequel s’émerveilla quand je lui ai dit que la malade ne s’alimentait pas. “Mais si cela est vrai, nous avons un authentique miracle ! Dommage qu’elle ne puisse pas être internée à Porto ; cela serait pour nous une révélation !” – a-t-il ajouté... Lundi j’ai rencontré le Prélat : **il veut les examens médicaux...** »

Les docteurs Gomes de Araujo, Carlos Lima, de la Faculté de Médecine de Porto, ainsi que le Dr Manuel Augusto de Azevedo se sont en effet rendus à Balasar, mais ils leur semblèrent préférable qu’elle soit internée, car « ils ne faisaient pas tout à fait confiance à l’entourage familial ».

Toutes les difficultés dues à l’état délicat de la malade ayant été aplanies, ils sont parvenus à l’interner au Refuge de Paralyse Infantile à Foz do Douro, afin qu’elle soit examinée sur son abstinence alimentaire, par le Dr Gomes de Araújo.

L’examen se prolongea pendant quarante jours et quarante nuits, avec toute la rigueur scientifique, comme il ressort du Rapport présenté sous le titre de :

« Un cas notable d'abstinence et anurie, par H. Gomes de Araújo, de la Royale Académie de Médecine de Madrid, Directeur du Refuge de Paralysie Infantile, spécialisé en maladies nerveuses et arthritiques ».

On y lit ces paroles décisives :

« Il est incontestable que la Malade, pendant les quarante jours de son internat, n'a pas mangé, ni bu, ni uriné, ni déféqué, et cette circonstance nous poussent à croire que de tels phénomènes puissent s'être produits antérieurement, selon ce qui nous est affirmé. Nous ne pouvons pas en douter. Les treize mois, comme il nous a été dit ? Nous ne le savons pas ».

Il termine lumineusement son rapport en affirmant qu'il existe, dans ce cas étrange, de tels détails « que par son importance fondamentale d'ordre biologique, tels que la durée de l'abstinence de liquides et l'anurie, nous laissent perplexes, en attendant qu'une explication nous en donne la clarté nécessaire ».

Pour ne pas surcharger le texte, nous avons choisi de ne pas copier ici tout le texte du Rapport, d'où sont tirés ces extraits ; mais nous copions encore quelques bribes du certificat final signé par les deux médecins, le Dr Carlos Alberto de Lima et le docteur Manuel Augusto de Azevedo :

« Nous, soussignés, Docteur Carlos Alberto de Lima, professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Porto et Manuel Augusto Dias de Azevedo, docteur en Médecine de la même Faculté, certifions que, ayant examiné Alexandrina Maria da Costa, âgée de 38 ans, native et domiciliée en la paroisse de Balasar, arrondissement de Póvoa de Varzim, nous avons vérifié qu'elle était porteuse d'une affection ou compression médullaire, cause de sa paraplégie. Nous certifions pareillement, qu'étant internée du 10 juin au 20 juillet courant, dans le Refuge de la Paralysie Infantile de Foz do Douro, sous la direction du Docteur Gomes de Araújo et surveillée jour et nuit par des personnes dignes de foi et



désireuses de chercher la vérité, il a été constaté que son abstinence de solides et de liquides fut absolue, pendant son internement.

Son poids, sa température, sa respiration, sa tension, son pouls, son sang et ses facultés mentales restant sensiblement normaux, constants et lucides. En outre, pendant ces quarante jours, nous n'avons constaté aucune défécation ni la moindre excrétion d'urine.

L'examen du sang, prélevé trois semaines après l'internement mentionné ci-dessus, accompagne le présent certificat. On peut y voir que, considérée ladite abstinence de solides et de liquides, la Science ne peut expliquer naturellement ce qui est attesté en cet examen, de la même manière que, considérées les vérités de la Physiologie et de la Biochimie, il n'est pas possible non plus d'expliquer la survie de cette patiente, après cette abstinence absolue pendant les quarante jours de son internement.

Il est encore bon de faire remarquer qu'elle a dut répondre, quotidiennement, à plusieurs questions et qu'elle a soutenu de nombreuses conversations, manifestant toujours une bonne disposition et une très grande lucidité d'esprit.

Quant aux phénomènes observés les vendredis ^{III}, vers 17 heures, nous pensons que c'est à la mystique de se prononcer.

Et, parce que cela est vrai, nous avons délivré le présent certificat, et le signons.

Porto, le 26 juillet 1943

Carlos Alberto de Lima

Manuel Augusto Dias de Azevedo ».

En marge de ce Rapport, Il est intéressant de lire dans les notes autobiographiques, ce que la Malade elle-même a écrit sur cet épisode. Elle y raconte, avec un surprenant réalisme, tous les détails de cet épisode, que l'on croirait lire un roman. On y voit, clairement, combien de souffrances sont venues peser sur la déjà bien lourde croix d'Alexandrina, qui ne s'est soumise à cette épreuve que pour obéir au Prélat de son Diocèse, qui l'avait exigée.

L'abstinence totale de liquides et de solides était ainsi prouvée scientifiquement. Nous savons aujourd'hui que cette abstinence dura plus de

treize ans. Nous devons l'assimiler aux jeûnes des grands mystiques connus dans l'Hagiographie, tels que la bienheureuse Angèle de Foligno qui est restée douze ans sans aucun aliment ; sainte Catherine de Sienne, huit ans ; saint Lidwine de Schiedam, vingt-huit ans, etc. ^[2]

Les journaux ayant fait état de ce cas si étrange, de nombreux curieux — 1500 environ — ont voulu voir la malade, avant son retour à Balasar.

« Quelle impression — écrit-elle dans son Journal — que ce mouvement de foule ! Ni les suppliques de ma sœur ni les policiers n'ont réussi à le contenir.

Le docteur Araujo lui-même, depuis la fenêtre, a dû intervenir pour que l'on arrête un tel mouvement sinon on allait me tuer. Moi, en effet, je me sentais humiliée, las et exténuée, ayant un sentiment de gêne pour les baisers que je recevais et les larmes que l'on laissait tomber sur mon visage, comme signe d'une estime que je ne mérite pas et que je ne veux pas ».

Outre les médecins déjà nommés, d'autres encore, ayant lu le Rapport médical, attestaient que le cas n'avait pas d'explication naturelle.

Le 3 novembre 1954, le Docteur Ruy João Marques, professeur de la Faculté des Sciences Médicales, de l'Université de Recife (Brésil), spécialiste nutritionniste, déclara :

« A mon avis..., il n'est pas possible d'expliquer par des moyens purement scientifiques (c'est-à-dire, par des moyens médicaux), ce qui se passe en Alexandrina Maria da Costa.

D'après les minutieux rapports des médecins, rien ne peut nous faire croire qu'il s'agisse d'un cas d'hystérie, surtout si l'on tient compte du temps assez long pendant lequel la patiente a été observée, temps pendant lequel elle n'a rien mangé ni bu.

Je suis en outre certain qu'il ne s'agit pas de mystification, car la commission de surveillance — que l'on ne peut aucunement suspecter, car sérieuse et compétente — qui l'observa, pendant quarante jours et quarante nuits, dans la Maison de Santé "Refuge de la Paralysie Infantile", a put constater, de fait, son abstinence totale de tout aliment.

Or, cette absence absolue de consommation de substances nutritives, pendant un long espace de temps, environ 14 ans, si je ne me trompe, n'est pas compatible avec la vie et moins encore avec la permanente régularité de température, respiration, pouls, tension artérielle, etc, etc.

De même, les fonctions psychiques devaient, tôt ou tard, être altérées, mais c'est exactement le contraire que l'on peut vérifier : sa vie intellectuelle est intense, ses relations affectives sont parfaites, ses facultés et ses sens absolument conservés.

Il s'agit donc d'un cas extraordinaire, exceptionnel, dirais-je et aucunement explicable par des moyens purement naturels ou même de données scientifiques.

Quant au progrès de la myélite, très probablement existante et responsable de sa paralysie, elle n'a rien à voir avec son abstinence alimentaire, n'étant qu'une maladie parallèle.

Dr Ruy João Marques ».

Aucun doute : ce point a été brillamment démontré, du vivant même d'Alexandrina., ce qui ne veut pas dire pour autant que toute opposition — latente ça et là, sur le cas de Balasar — ait cessé ; bien au contraire, il semblait plutôt qu'elle s'était accrue. Cela servit, en tous cas, à mettre en relief la vertu — jamais démentie — de la « Malade ».

Le 20 mars 1946, elle écrivait :

« Jésus sait bien que, s'Il me manque, tout me manque. Lui seul connaît l'abandon dans lequel je me trouve. Personne d'autre que Lui peut voir le mépris des hommes envers moi. J » suis là, comme si j'étais la plus grande criminelle du monde ; et, en vérité je sens et je vois que je le suis. Pour cela même, je devrais mériter un peu plus de compassion. N'est-il pas vrai que l'amour et la compassion de Jésus s'étendaient et s'étendent davantage sur les plus grands pécheurs ? »

Trois mois plus tard, le 18 juin 1946 :

« ... Combien je me sens abandonnée ! J'ai besoin de quelqu'un pour me guider. Ma vie s'en va comme le soleil à la nuit tombante. Ceci pour ce qui est de la vie du corps, pour celle de l'âme, cela fait bien longtemps que je sens ne plus l'avoir...

... je n'ai plus de joie sur la terre que dans la volonté de Dieu et dans la souffrance ; en dehors de cela, plus rien ne me procure de la joie. Tout est mort et douleur pour moi. Mon cœur porte une blessure si profonde, que jamais, en cette vie, elle ne pourra cicatriser... Je souris à tous, mais mon sourire est un sourire trompeur : il cache les grandes angoisses de mon âme. Mais il est un sourire différent de celui que j'ai sur mes lèvres, et je le possède constamment : c'est un sourire vers le dedans, un sourire intérieur ; il est doux, tendre ; c'est un sourire qui baise et embrasse la volonté du Seigneur ; un sourire qui accepte la croix avec toute sa douleur, pour ne plus jamais la quitter : c'est Jésus qui me l'offre. Ce sourire est réel, il n'est pas trompeur ; c'est le sourire vers la croix et vers la volonté de Celui qui me l'a envoyée ».

Phrase symptomatique et discrète celle que nous trouvons dans une lettre du 21 novembre 1946 :

« Je me sens si humiliée, me voyant accompagnée ! Malgré une aussi grande lutte et beaucoup d'ennemis, j'ai beaucoup, beaucoup de personnes amies, de toutes classes et conditions, amitiés que je ne méritais pas... Je souffre beaucoup, certes, mais notre bien-aimé Jésus est si bon, si bon envers moi : Il me procure tant de courage et me donne un si grand amour à la croix... »

« Ma vie est remplie d'humiliations et contradictions — *écrit-elle le 13 décembre 1947.* — Cependant, le nombre de mes amis ne diminue pas, bien au contraire, il s'accroît de plus en plus ; et plus il augmente, plus je me sens seule. Il fallait qu'il en soit ainsi. Combien de fois je dis à Jésus : dépouillez-moi de tout, videz-moi de toute chose, afin que vous me remplissiez de Vous-même. Vous, Vous seul, toujours Vous, éternellement Vous. — Je souffrais seule, cela me coûterait moins ; ce qui me coûte le plus c'est de voir que ceux qui m'entourent souffrent également. Mais mon cheminement continue : jour et nuit j'implore le secours du Ciel, embrassant mon crucifix et la chère Petite-Maman, en attendant toujours des jours meilleurs et enfin le Ciel ».

Plus encore que les contradictions et humiliations, plus encore que les jeûnes corporels, Alexandrina était torturée par les jeûnes spirituels, par les ténèbres de l'âme, la terrible nuit obscure, que Dieu lui a réservé pour cette dernière période de son existence, bien plus terrible qu'à aucune autre période de sa vie.

Nous ne disposons de pas d'assez de place pour une étude approfondie de cette période. Quelques passages tirés de ses lettres nous donnerons une idée — même si fort pâle — de ce dépouillement total.

Le 26 mai 1947 :

« ... humainement parlant, il n'existe pour moi aucun moment de joie. Ma joie est de faire la volonté du Seigneur, souffrir pour Jésus et pour les âmes. Je souffre beaucoup, mais rien n'est à moi. Toutes mes souffrances, toutes les grâces dont Notre Seigneur m'a favorisée, meurent en moi, avant même leur naissance ; c'est comme une lumière qui s'éteint avant même de paraître. Je veux aimer, mais je n'ai pas et je n'en connais pas en moi d'amour. Je veux souffrir, mais ce n'est pas moi qui souffre, cette douleur ne m'appartient pas. C'est ainsi que je vis, les mains vides sans rien posséder ni rien voir en moi que les plus grandes et nauséabondes misères du monde. C'est ce que me montre et me laisse voir le terrible aveuglement de mon esprit, cet aveuglement que je crains et que j'aime. Je ne sais pas pourquoi, je me sens obligée moi-même à y plonger ; je veux l'embrasser et, c'est elle qui me montre ce que je suis : misère et rien d'autre ».

Le 28 juillet 1947 :

« Je me sens mourir doucement, je sens que je n'en peux plus. Je voudrais mourir d'amour, d'amour pour Jésus. Je veux l'aimer, mais je ne sais pas ; je veux être parfaite , mais je ne vois en moi aucune perfection. Que de mortelles ténèbres ! Mais si vous saviez le désir que j'ai d'aimer ces ténèbres ! Je les ai enlacées avec la croix, je les ai enlacée avec Jésus, et cet enlacement sera pour toujours. Je vois dans la croix, amour et douleur ; amour et douleur sans fin. C'est cet amour, c'est cette douleur que je veux ; c'est cette croix que j'ai enlacée pour mon Jésus et pour les âmes.

Le 18 février 1948 :

« Je continue dans les ténèbres, de terribles ténèbres ! Je continue de vouloir me transformer en amour, cet pur et parfait, plein d'intensité que l'on peut donner à Jésus, mais je ne l'ai point ! Il me semble et je veux faire plaisir et du bien à tous, mais je n'en fais rien. Je ne vis pas, je ne souffre pas, je n'aime pas, je ne suis rien ! Je suis un rien qui vit d'inquiétudes ; je suis un rien qui a tant d'amis et qui, voyant augmenter leur nombre, se sent seul, si seul, sans personne, plongé dans des souffrances inépuisables ».

Et les ténèbres augmentent, comme on peut le lire dans une lettre du 2 juin 1948 :

« Tout ce que je souffre, tout ce que je fais, disparaît, meurt sans connaître la vie. C'est ce que ressent mon âme. C'est douloureux de sentir s'approcher l'éternité et ne rien avoir, de se sentir complètement dépouillée ! Ma vie est une vie sans vie, est un monde sans lumière ! Plus grande est l'obscurité, plus Jésus s'éloigne de moi et plus en moi s'éteignent Ses choses, Sa vie divine. Même, permettez-moi cette confidence, : je ne l'ai jamais connu, je ne l'ai jamais aimé, je n'ai jamais su ce que c'était la vie de Dieu dans les âmes. C'est ce que je ressens. Plus j'aspire à vivre une vie intérieure, la vie de Dieu en nous, moins je la vis, moins je la connais, moins je la comprends. Mon Dieu, ô mon Dieu, quelle ignorante que je suis ! Mais, malgré cela, mon âme reste en paix. C'est une grande grâce de Jésus. J'ai même déjà dit : j'ai la paix, la paix de mon âme, à moins que je ne comprenne pas ce que c'est que la paix de Dieu. Mais je crois que Notre Seigneur ne permettra pas que ma paix soit la paix du démon, car celle-là ne doit pas procurer de joie. Et au milieu de tant d'épines, de tant de souffrances, d'un portement de croix si lourd, je sens de la joie dans mon âme, une joie qui sourit à tout ce qui vient des mains du Seigneur. Je peux me plaindre, je peux pleurer des yeux du corps, mais ceux de mon âme sont joyeux, disposés à recevoir tout le martyre que le Ciel m'enverra. Je n'aurai pas assez de l'Éternité pour remercier tout cela à Notre Seigneur ».

Toujours la même année, le 13 septembre 1948, on relève un passage magnifique :

« Je sens mon corps comme entouré de bandelettes ; je sens que tous mes os se disloquent. Mais, voilà ma seule joie : souffrir pour Jésus. Peu m'importe que

de mon vivant, si cela plaît à la divine Volonté, que tout mon corps se décompose. Ce que je veux c'est l'aimer, Lui, et Lui seul. Je ne veux pas perdre un seul instant de souffrance ; je veux que chaque instant profite aux âmes, les âmes qui ont coûté tant de sang à mon bien-aimé Jésus. Il est dur de souffrir et, parfois, je laisse échapper des soupirs, mais je veux souffrir et, pour rien au monde j'échangerais la souffrance. Si mon corps souffre beaucoup, mon âme souffre encore davantage... Quelle terrible période je traverse ! Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui vit, il n'y a pas de lumière, il n'en a jamais eu, je n'ai jamais souffert ni ne souffre, ni ne souffrirai ; je n'ai jamais rien donné à Jésus et je ne lui en donnerai jamais. Je ne suis qu'un néant et, ce néant m'épouvante ! Je ressens cela, mais la raison me dit le contraire. Mais le pire c'est que cet état de l'âme n'entend pas la raison. Mon obscurité ne me laisse rien voir ni comprendre ; seule ma confiance en Jésus me reste. Je veux vivre sans la moindre préoccupation, tout Lui remettre. C'est ce que je cherche à faire. Je me mets entre les bras de la Divine Providence, sans vouloir ni penser à ce que je souffre ou souffrirai ; je laisse passer la tempête incessante qui est par fois effrayante. Volonté de mon Jésus, je te veux et je t'aime ; pour rien au monde je m'en séparerai. Quelques que puissent être les souffrances, même les plus grandes de mon corps et de mon âme, je sens en mon fort intérieur une grande paix, la paix qui nous vient de Dieu. Si par moments je me sens davantage ballottée et me sens comme prête à chuter dans le désespoir, voilà que Jésus, invisiblement, me donne la main, et tout se calme ; et mon âme, au milieu de tant de douleur, jouit alors d'une grande paix.

L'abandon dans lequel je suis est presque insupportable ; il me semble être abandonnée par le Ciel et la terre. Je sens ne pas pouvoir être consolé par aucune créature de la terre, mais par celles qui me sont les plus chères. Jésus, seul Jésus — c'est ce que je Lui ai dit souvent — c'est Lui seul que je veux. Il m'a écoutée, Il accédé à ma demande. Le dire ne coûte rien, ce qui coûte c'est d'être dans l'épreuve. C'est Lui et Lui seul ; il faut que ce soit Lui. Et je ne veux rien d'autre. Si j'ai Jésus, que puis-je désiré d'autre ? Il me semble que je ne l'ai pas, que je ne Lui appartiens pas, mais la paix de mon âme me montre que ce n'est pas la réalité ».

Des passages comme celui-ci abondent dans les lettres des dernières années d'Alexandrina et mettent davantage en évidence la sérénité avec laquelle elle cherchait à vivre le vœu qu'elle avait fait plusieurs années auparavant : chercher à faire toujours le plus parfait. En aucune circonstance il est plus difficile de mener à bien ce vœu que pendant les souffrances et, c'est là qu'elle se montre experte.

Encore la même année, le 22 décembre 1948 :

« ... je ne sais pas comment je chemine dans mon calvaire douloureux, alors que je n'ai aucune vie. Dans le ressentir de mon âme rien n'existe que l'on puisse appeler vie, lumière, consolation ou joie ; tout est mort, mais une mort qui ressent la douleur, douleur poignante, douleur très variée. Et Jésus, quand Il me parle, répète si souvent : — Offre-Moi de la douleur, ma fille, toujours et encore davantage de douleur. Jésus me le demande et moi, je veux Lui en donner, mais je ne Lui donne rien ! Je suis toujours avide, nuit et jour, de davantage de souffrances, je ne m'en lasse pas, mais, je ne Lui donne rien ! Et pourtant, j'ai soif de me donner, me donner, m'abandonner à Lui, de me perdre en Lui. J'aimerais ne rien savoir faire d'autre que d'aimer mon Jésus. Mais, c'est Jésus Eucharistique, c'est Jésus Crucifié, c'est le Cœur de Jésus, en somme : c'est le Père, le Fils et le Saint Esprit, en y ajoutant la Petite Maman chérie. Oh ! Combien je veux les aimer et vivre dans cette union inséparable, ne rien savoir du monde, ne m'attacher à rien, à aucune créature. Jésus accède à ma demande ; j'aime ceux qui me sont chers, mais je n'aime personne. Jésus, Jésus seul !... »

Presque une année plus tard, nous trouvons ces lignes qui son d'une éloquence inimitable :

« Il est impossible de décrire le martyre de mon âme. Je peux dire que sans la grâce et la force de la Petite Maman, il y aurait motif pour désespérer. Je me sens seule, complètement seule, abandonné de tout et de tous, mais le pire c'est de vivre encore dans le monde n'ayant aucune vie. Toutes les souffrances, paroles et actions meurent en moi avant même qu'elles n'existent. Il me semble ne pas vivre ni pour le monde ni pour Jésus. Tout est mort, aussi bien dans le Ciel que dans le monde et en dehors de celui-ci. Mon ignorance est si grande

que tout s'est obscurci et s'obscurcit ; on dirait que je n'ai jamais compris ne comprends ni comprendrai. Je ne sais le dire : on dirait que je ne suis jamais sortie de mon néant, que je n'ai jamais vécu ni vivrai.

Quand j'ai besoin de me faire comprendre, de dire ces sentiments de mon âme, je ressens que je ne dis rien dans mon fort intérieur, mon cœur et mon âme semblent pleurer et crier : quelle douleur, quelle agonie !

Je ne peux supporter tant de douleur, sachant et sentant ce que Jésus souffre. Je voudrais des mondes et des mondes remplis de corps afin de donner la vie pour Jésus, pour lui donner des âmes et Lui prouver mon amour. Je ne sais pas dire ce que j'aimerais dire : j'aimerais voir le monde entier embrasé par l'amour de tous les cœurs, afin que Jésus fut aimé et réparé... »

Au milieu de tant de douleurs et de tant de ténèbres, Alexandrina a eu, vers la fin de l'année 1949, ou peut-être au début janvier 1950 une joie passagère. Elle en parle dans une lettre du 9 janvier 1950 :

« De Rome, par l'intermédiaire du Père Humberto, j'ai reçu j'ai reçu une carte avec la photo du Saint-Père, les bras ouverts et les yeux levés vers le ciel. La carte disait ceci : "J'ai été reçu par le Saint-Père et lui ai demandé une bénédiction spéciale pour vous, et lui ai raconté un peu votre vie. Et lui, ouvrant affectueusement les bras et priant, a dit, — oui, oui. Non pas une bénédiction, mais toutes les bénédictions pour cette fille tant aimée ! — Et il dit encore : — et pour tous ceux qui l'entourent".

Cela m'a procuré une grande joie. Je l'aime beaucoup ».

Les lettres deviennent plus rares, parce que ni les souffrances ni la multitude des gens qui, en ces dernières années la fréquentent constamment, parfois des milliers par jours, ne lui permettent pas d'écrire. Mais, la teneur est toujours la même, dans toutes celles qu'elle a écrites jusqu'à sa mort : souffrances physiques et surtout mystiques, de plus en plus atroces, toujours aussi incompréhensibles, et en même temps, de plus en plus de générosité pour tout accepter venant des mains du Seigneur, pour Le consoler et Lui sauver des âmes.

Nous terminerons par ces mots de sa dernière lettre datée du 29 juillet 1955 :

« Les maux de mon corps et de mon âme sont tels qu'ils m'empêchent, presque toujours, d'accomplir mes devoirs. Je veux, mais je ne le peux point. Parfois, je ne suis ni du ciel ni de la terre, ni vivante ni morte ; je suis un être inutile. C'est miracle si dans cet état de mon corps et de mon âme, dans cette vie sans vie, sans Dieu et sans Éternité, je ne désespère pas. Que mon âme reste en paix, dans cette lutte constante, est une grâce que jamais je n'arriverai pas à remercier assez le Seigneur. L'Éternité elle-même ne serait pas suffisante... »

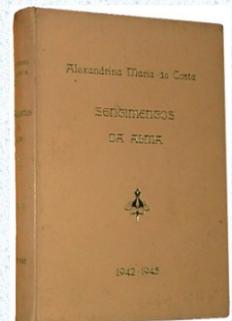
^[1] *Allusion aux extases de la Passion vécue par Alexandrina.*

^[2] *Et plus près de nous, Marthe Robin, française, qui semble être restée sans aucun aliment pendant 48 ans. Note du traducteur.*

15-SES ÉCRITS

Les écrits d'Alexandrina constituent l'un des éléments qui plaide le plus en sa faveur : ils composent un très gros volume ^[1]. Rien que les lettres à son Directeur spirituel représentent plus de mille pages. Dans tous ces écrits transparaît un esprit très équilibré, un sens commun très affiné, une parfaite simplicité pleine de dignité, sans aucune ombre de mièvreries ni détours d'amour-propre. Ils sont surtout caractérisés par leur richesse doctrinale et, je dirais même, par leur valeur littéraire.

Il n'est pas facile de trouver des pages qui explique aussi bien, aussi vivement et aussi clairement ce qu'est la réparation vécue et les souffrances de l'âme-victime, unie à la Victime du Calvaire. Ces pages constituent un splendide



poème des miséricordes du Seigneur envers les pécheurs, et il y a en elles la plus belle expression des extrêmes de générosité et des ardeurs enflammées que peut atteindre un cœur humain, avec l'aide de Dieu, dans l'amour du Christ et des âmes.

Par sa correction, vivacité, nouveauté des images et originalité d'expression, elles lèguent aux lettres un vrai monument.

Et cela a une très grande portée, car, en premier lieu, une simulatrice ou une hystérique ne serait pas capable d'une telle œuvre, surtout si nous tenons compte qu'Alexandrina vécut plus de trente ans dans une continuelle et atroce souffrance et sans presque s'alimenter, et dans les dernières treize années de sa vie dans un jeûne total, comme nous l'avons vu ; sachant encore, en second lieu, que son instruction primaire fut des plus rudimentaires, on peut mieux se rendre compte de l'influence très grande reçue d'en-haut. Ce qui se confirme, si nous remarquons que, en tant de pages écrites aux milieux de tant de grandes souffrances et sans brouillon, on n'y trouve pas la moindre erreur doctrinale.

C'est la conclusion de tous ceux qui ont pu apprécier quelques passages des lettres d'Alexandrina, par exemple, le chanoine Docteur Molho de Faria, professeur au Séminaire de Braga, que nous a écrit la lettre suivante : ^[2]

Braga, le 2 mars 1943.

« J'ai lu la lettre que V. R. a eu la bonté de nous envoyer et les extraits des écrits d'Alexandrina concernant la Consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie. Donnez-nous, je vous en prie, beaucoup plus de détails sur ce sujet, car la cause sainte l'exige.

Par les lettres que vous avez eu l'obligeance de me prêter, j'ai pu apprécier et admirer son esprit de simplicité et sa totale confiance en Dieu.

Il y a tant de beauté et d'exactitude, en certains passages de réelle difficulté théologique que, sachant leur origine, on ne peut pas ne pas y voir, clairement, le doigt de Dieu.

Alexandrina a des expressions et des images d'une telle sublimité, qu'en les lisant, on est contraint d'y reconnaître une provenance très haute.

P Molho de Faria ».

Mais, la meilleure preuve de ce que nous affirmions plus haut, c'est de lire ces écrits. Reproduisons donc ici quelques extraits de lettres envoyées à son Directeur spirituel :

Le 29 juillet 1939 :

« Mon âme est morte et mon corps aujourd'hui semble vouloir suivre le même chemin. Les affaires de Notre-Seigneur ont été la cause de grandes souffrances. La vue s'affaiblit et parfois même il me semble perdre tous les sens. Mais, pire encore ce sont les souffrances de l'âme. Quelle mort si affreuse ! L'abandon est terrible ; je n'ai jamais pensé qu'il puisse exister de telles sortes de souffrances pour l'âme. Je souffre, mais je souffre heureuse ; je souffre par amour de mon Jésus. Aujourd'hui, après l'avoir reçu, je lui disais : «— Bénis soient vos souffrances, Jésus ; combien j'ai à vous remercier ! Je souffre avec peine, mais la douceur qu'elles procurent, je la savourerai au Ciel. J'ouvre mes bras pour les accepter, je vous confie mon cœur afin qu'il ne soit qu'à vous seul". Oh ! mon Père, si vous saviez combien j'ai souffert cet après-midi, dans l'anxiété d'aimer et de donner des âmes à Jésus ! Je ne sais pas m'exprimer : je ne tenais pas en moi. J'aurais aimé posséder des millions et des millions de mondes, et aller négocier : acheter des âmes pour mon Jésus ; donner un monde contre chaque âme, afin qu'ainsi, des millions et des millions d'âmes aiment Notre-Seigneur.

J'aimerais tant voir l'amour brûler dans les âmes, j'aimerais voir tous ces mondes brûler dans les flammes de l'amour divin, même si moi-même je devais passer au milieu de ces flammes, afin de convaincre les âmes. J'aimerais savoir mieux l'expliquer, mais je n'y arrive pas. A la fin de ces ardeurs si fortes et si douloureuses, j'étais si froide et me sentais un néant ! Je craignais mon état et tout ceci me semblait une imposture. Pardonnez-moi ; Je suis la pauvre Alexandrina ».

Puis, le 29 août 1939 :

« J'escalade une haute montagne. Combien elle est abrupte, combien elle est épouvantable ! Je monte, sans même voir mon chemin, si grande est l'obscurité.

Plus je monte, plus encore j'ai à monter : je n'en vois pas la cime. Qu'est-ce que cette montagne ? Mon âme et mon cœur sont déjà fatigués, mais je ne puis m'arrêter, il faut je monte toujours, sans savoir où je vais.

Aujourd'hui je n'ai pas entendu les récriminations de Notre-Seigneur, mais j'ai beaucoup souffert. Seule la mort régnait ; quelle grande affliction ! Il me semblait être morte pour Jésus et Jésus mort pour moi. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Si ma mort peut donner la vie, si ma tristesse peut procurer de la joie, si mes ténèbres peuvent procurer de la lumière, je veux rester morte, je veux être triste et rester dans l'obscurité, afin que les âmes vivent et soient heureuses en Vous, mon Jésus, afin qu'elles s'embrasent et s'illuminent aux rayons de votre amour. Oui, mon Jésus, je veux tout, tout ce que vous voudrez ; donnez-moi des souffrances afin que je puisse Vous les offrir et Vous consoler. Ou souffrir ou mourir, afin de vous aimer au ciel de cet amour qui me satisfait : mon ambition est d'aimer et de souffrir : je ne veux pas d'autre richesse.

Adieu, mon Père, ces paroles ont fait altérer mon cœur : je ne puis les répéter¹³¹.

Pardonnez-moi, Toujours la pauvre Alexandrina ».

Le 19 octobre, nous pouvons lire encore :

« Il me semble être piétiné par une bête féroce ! C'est épouvantable ! Elle a la taille du monde entier. Elle tombe sur moi, essaye de me dévorer ; je semble si minuscule comparée à elle ! Tant de rage, tant de furie sur aussi petite chose ! Il me semble impossible de vivre, de pouvoir résister à tant de souffrance. Que d'heures, que de jours m'attendent ! Peu de jours me séparent de ma crucifixion (le vendredi). Mon Dieu, combien j'ai peur ! Je crains que Notre-Seigneur ou la chère Mãezinha disent aux saintes personnes que tout ceci ne vient que de moi ; que tout ce qui m'arrive n'est qu'une grosse imposture.

Je ne sais comment cela peut se faire : je suis dans cette tribulation et je sais que je ne veux tromper personne ; que je ne veux pas être une manipulatrice, je veux que tous me connaissent (*c'est-à-dire : que personne ne se trompe sur elle*). A un certain moment de l'après-midi pour un peu je demandais à mon Jésus de me procurer quelque soulagement, que je n'en pouvais plus. Mais soudain je me suis souvenue que j'étais victime, que je ne pouvais pas

demander de soulagement : j'ai repris courage et, j'ai résisté. Il me semble ne pas avoir consolé en rien mon Jésus.

Je ressens le mépris de Notre-Seigneur ; on dirait qu'Il ne me reconnaît plus. Oh ! mon Père, combien je souffre, après avoir communié, de cette indifférence de Notre-Seigneur et de la mort total qu'Il me fait ressentir : je meurs pour le monde, je meurs pour Dieu. Pour le monde je bien mourir, mais je veux vivre pour Vous, mon Jésus, pour Vous consoler et aimer ! Je veux soulager votre divin Cœur et celui de la chère Mãezinha. Laissez, mon Jésus, laissez la chère Petite-Maman arracher, avec tendresse, de vos divins Cœurs les épines qui vous blessent. Je veux que mon cœur en soit toujours criblé, qu'il agonise de douleur et qu'il saigne jusqu'à sa dernière goûte : que moi je souffre, mais pas Jésus et Marie ! Je veux être victime d'amour... »

Une autre lettre encore, celle du 19 novembre 1939 :

« Comme le petit oiseau, sans abri, sans s'arrêter, déjà fatigué de tant d'efforts, sans une branche où se poser, sans le moindre repos, je tombe à terre : la poussière et la boue m'enveloppent. Quel accablement, quelle révolte je ressens en mon âme ! Il est inutile de penser au salut. Aussi sale que je suis, ce n'est même pas la peine d'essayer de m'approcher de Jésus ; d'ailleurs, son divin regard ne semble pas me reconnaître. Je suis un monstre recouvert de lèpre, je cause dégoût : mon mal est incurable. Mon Jésus m'ignore ; je n'ai plus cette beauté qu'Il m'avait donnée ; j'ai tout perdu.

Oh ! Mon Père, je dis ce que je sens : j'arrive à me convaincre que j'ai vraiment perdu Jésus pour ne plus jamais Le retrouver. Quelle ténébreuse nuit habite mon âme ! Une telle obscurité et la tristesse dont le monde est enveloppé me font peur. Celui-ci n'est qu'un amas de malices et de misères. Mais, ce monde c'est moi : j'occupe tout l'univers. Il me semble que le monde est dans le même état qu'il était avant que Dieu ait créé la lumière : c'est ce que mon âme ressent, même si je ne sais pas comment il était alors. Alors, tous les maux sont plongés dans cette ténèbre : c'est suffisant pour apeurer et consterner ma pauvre âme. Je décourage, je soupire, j'appelle mon Jésus et la douce Mãezinha ; il semble ne pas m'entendre, car je ne vaud rien.

Si malgré tout j'avais de l'amour, je l'offrirais à mon Jésus, pour le remercier de tant me faire souffrir, de m'avoir choisie pour être sa victime. Pauvre de moi, vouloir aimer et ne pas savoir comment me procurer de l'amour : vouloir tout donné à mon Jésus et rien avoir à lui offrir !

Oh ! mon Jésus, laissez-moi au moins mendier, demandant à ces cœurs qui vous aiment et savent vous aimer, afin qu'ils vous aime un peu pour moi. Laissez-moi demander à tous ceux qui souffrent, afin qu'ils souffrent par amour pour vous, n'ayant qu'un seul but : celui de vous consoler et de sauver des âmes. Jésus, Jésus, laissez-moi demander à tous vos enfants de n'employer aucun mouvement de leur langue que dans l'intention de vous louer. Vu que je ne sais rien d'autre, ô mon Jésus, je vous donne tout, je vous demande tout ; et comme je n'ai rien su dire, je reste dans ma détresse et dans ma tristesse. Mais, c'est pour vous.

Adieu, mon Père, rien ne saurait satisfaire les aspirations de mon cœur, les désirs de mon âme. Quelle douloureuse souffrance.

Pardonnez-moi, je suis la pauvre Alexandrina ».

Le 19 décembre 1939, elle écrivait :

« Je veux que l'on me connaisse ; ma malice ne peut qu'être découvert. J'ai tellement offensé Jésus ! Mais maintenant je veux le dédommager : je veux l'aimer pour le temps où je l'ai offensé, mais mille et mille fois plus d'un amour sans limites, d'un amour sans fin. Je vais accepter toutes les souffrances avec joie. C'est au coût de ma souffrance que je ferai en sorte que Jésus soit aimé des âmes qui ne l'aiment pas. Je veux être fille de la douleur et mère de l'amour : fille de la douleur, afin de ne pas arrêter de souffrir tant que je vivrai sur la terre ; mère de l'amour, afin d'aimer et de faire aimer sur la terre et dans le ciel. Oh ! mon Père, mon cœur est si petit pour pouvoir contenir le désir que j'ai d'aimer Jésus ! Quand même il serait si grand que l'univers, il ne les contiendrait pas. L'amour, l'amour surmonte tout !

J'aimerais bien, si Jésus le voulait, pouvoir crier, jour et nuit, au monde entier : Aimez Jésus ! Aimez la Maman du Ciel ! L'amour ne craint pas les difficultés et ils sont dignes du plus grand amour. Combien j'aimerais sentir mon cœur

battre à l'unisson de tous les cœurs du monde, brûlant avec eux de la même flamme, pour rassembler ainsi tout l'amour dont Jésus est aimé dans le Ciel, afin de lui offrir, ainsi qu'à la Mãezinha et à la Sainte Trinité. Oh ! Mais je sens bien qu'après cela mon cœur ne serait pas encore rassasié. (*Voyons maintenant cette élévation magnifique*). Je voudrais des mondes, des millions de mondes unis dans un seul amour. Mais, malgré cela, j'irais encore à la recherche de nouveaux mondes, mendier de l'amour pour Jésus. Oh ! Mon Père, us j'avance, plus encore je veux avancer. Il me semble que je brûle, mais recouverte par la douleur. C'est ainsi que cette journée se passe pour moi. Je voudrais tant dire et je finis par ne rien dire du tout. Je demande à la Mãezinha que la seule chose que je ne veux pas faire c'est de vous tromper... »

Et encore, le 9 janvier 1940, elle écrivait :

« Mon âme est broyée et tout ce qui m'entoure n'est que ruines. Je me sens écrasée par un poids énorme. La lumière n'existe pas ; je reste dans une nuit nostalgique et triste. On dirait que les jours clairs sont ceux qui me blessent le plus. Le soleil ne peut pas percer mon obscurité. Le chant des oiseaux est pour moi comme des épées qui pénètrent mon cœur. Il n'y a pas de joie pour moi, car ma tristesse est une tristesse mortelle. Je sens comme si le monde entier était mort dans mon âme. On dirait que je vais tomber dans le désespoir. Mon Dieu ! Mon Dieu ! je veux vous aimer pour toujours, et ne jamais vous offenser ! Jésus, ne me laissez pas tomber ; je ne peux pas m'en sortir toute seule. Aidez celle qui confie en Vous. Je veux des fleurs pour vous offrir, mais je ne veux les cueillir qu'au milieu des épines. C'est par amour pour toi que je veux vivre blessée !... Oh ! mon Père, combien cela coûte de vouloir aimer Jésus et de le voir aimé de tous et de ne pas avoir de l'amour et savoir que Jésus n'est pas aimé ! J'ai beaucoup parlé avec Lui et avec la Mãezinha, mais toujours dans la souffrance ; aux derniers instants pourtant, j'ai pu jouir d'un moment de soulagement. La douleur qui blessait mon cœur est disparue pendant un court instant. Mais bientôt tout repris son cours. J'ai repris le même chemin. Qu'il soit béni car c'est Jésus qui l'a choisi.

Pardonnez et bénissez la pauvre Alexandrina.

Le 13 du même mois, elle écrivait :

« Il faut mettre un terme à mes plaintes. En effet, je ne sais que dire que je souffre, il me semble qu'il sera mieux de ne plus rien dire à ce sujet. Je ne me comprends pas moi-même : je ne sais pas comment je pourrais réduire à néant ce néant que je suis et qui me fait horreur par sa misère. Oh ! vie qui est si amère ! Comment puis-je vivre encore ?

Mon cœur est en train d'être broyé. Les meules de ce moulin ont la taille du monde ; le moulin n'arrête pas de moudre ; la souffrance ne s'arrête pas non plus. Oh ! Mon Jésus, je veux être écrasée, bien broyée par amour pour vous, telle est ma volonté. Je n'ai rien d'autre pour vous prouver que je vous aime ; je veux la douleur et, que de ma bouche, malgré l'amertume, autre chose ne sorte que ceci : Tout par amour pour Toi ! La douleur est ma gloire, et dès ici-bas mon trésor. Je dépose le tout entre vos mains afin que vous le distribuiez à qui vous voudrez.

Puis, après avoir communié, Il m'a dit quelques mots. Mon âme s'est éclairée, pour peu de temps : juste le temps pendant lequel Jésus m'a parlé. Puis, de nouveau, la nuit est tombée. La douleur pénètre profondément mon cœur et un immense poids continua de me broyer. Voici les paroles de Notre-Seigneur :

— **Ne crains pas, ma fille, aie courage ! Ta douleur et ta croix purifient les âmes, les approches de mon Cœur. Ta pureté, ton amour sublime, inclinent vers toi Jésus, la Très Sainte Trinité et la très chère Mãezinha : ravissent le Paradis...**

Oh ! Mon Père, je dis cela parce que ma conscience me l'impose, elle ne sait se taire : il faut que j'obéisse en tout et pour tout. Je veux en tout accomplir la volonté de mon Jésus ; mais il me semble que tout est faux. Jésus ne m'a rien dit et ne veut même pas de moi. C'est ce que je ressens.

Pardonnez-moi, je suis la pauvre Alexandrina ».

Deux jours plus tard, le 15 janvier 1940, elle écrivait :

« Les rayons de soleil de ce matin étaient autant de flèches pénétrant mon cœur. Oh ! Comme j'aurais besoin qu'il n'y ait pas de lumière que dehors tout ne soit qu'obscurité, afin que tout ressemble à mon âme ! C'est une guerre, c'est un combat entre la lumière du jour et les ténèbres de mon âme. Mais par moments

tout semble se transformer en ténèbres, aussi bien au dehors qu'à l'intérieur de mon âme... Oh ! Mon Jésus, je tombe, je tombe défaillante. Mon néant et ma misère me font peur. Oh ! Ce que j'ai été et ce que je suis !

Les doutes persistent. Je ne crains que de vous tromper et de me tromper moi-même. Ce fut au milieu de cette lutte que j'ai reçu aujourd'hui mon Jésus. Mon âme ressemblait à un noir nuage qui se déchirait. Et Jésus m'a dit :

— **Éloigne-toi, éloigne-toi de Moi. Éloigne-toi, va en enfer ! Les condamnés et les démons tes accusateurs seront tes compagnons. Éloigne-toi pour toute l'éternité. A ton Créateur tu as préféré mon ennemi, Satan.**

Je suis devenue un monstre d'abomination (*quelle force d'expression : seule celle qui le sent au vif peut ainsi s'exprimer*).

Je sentais les démons maltraiter mon âme. Pauvre de moi ; si Jésus ne me soutenait pas, je serais morte de peur. Mon Jésus, mon Jésus, soyez avec moi, car sans vous je ne peux rien, mais avec vous je ne crains rien. Si votre Bonté et votre prédilection me manquaient, je serais pire que tout l'enfer. Je veux être un terrible monstre, je veux tout entendre de vous lèvres, afin que les pauvres pécheurs ne l'entendent pas. Je suis votre victime, Jésus¹⁴¹. Que votre amour règne ; c'est lui qui me fait vaincre. Oh ! Mon Père, la douleur me consume, mon cœur saigne, mais je crois, j'aime et j'ai confiance. Il me semble être perdue et certainement que je le suis, mais dans mon Jésus... »

Plus tard encore, le 14 novembre 1940, elle écrivait ceci :

« Mon voyage continue en dessous du monde ¹⁵¹. Tout le poids qu'il renferme est mort, c'est donc la mort qui me recouvre. Cette carnage me fait peur, me fais frissonner et trembler. Tout est glacé et mon être est mort gelé. Ô mon Jésus, par amour pour vous, je veux vivre et mourir glacée, pour que le feu de votre amour incendie et brûle les cœurs de vos créatures, et qu'elles puissent y vivre et mourir aussi.

Combien cela sera beau ! Rien que d'y penser il me semble voir déjà au ciel tous les cœurs brûlant dans une seule flamme ! Oh ! Amour de mon Jésus, allumez ce feu dans mon cœur, afin que je puisse le répandre sur la terre et la brûler aux rayons de votre amour ! »

Ayant parlé d'amour elle ressentit de vives ardeurs, des élans douloureux qu'elle explique aussitôt après :

« Oh ! Mon Père, que cette souffrance blesse tant mon cœur ! J'ai envie de m'envoler vers Jésus, mais plus je vole, plus j'ai envie de voler et, plus je veux m'approcher de Lui, plus il se cache, plus il s'éloigne, jusqu'à disparaître, me laissant comme s'il n'existait pas pour moi ».

Admirons maintenant la beauté de ce qui suit :

« Je reste comme une petite colombe battant des ailes : je ne veux pas descendre, mais je n'ai pas force pour aller plus haut, ô mon Jésus, ô mon amour, ayez pitié de ma douleur. Ne me laissez pas tomber ; donnez-moi la force d'aller à la rencontre de votre divin Cœur et d'y reposer éternellement.

Oh ! Mon Père, quelle douleur, quelle souffrance ! Je n'ai plus la force : je cherche Jésus mais je ne le trouve pas. Je meurs de douleur, je défailis et je tombe. Je n'en peux plus...

Pardonnez-moi, je suis la pauvre Alexandrina ».

Le 12 février 1940, elle écrivait de nouveau :

« Je suis écrasée par la douleur. Cela ne sert à rien de tendre les bras et de demander de l'aide ; personne ne se soucie de moi. Mon cœur est blessé et saigne constamment. La souffrance d'aujourd'hui est la même que celle d'hier matin, de la fin de l'après-midi et de la nuit. Les tourments que pâtit mon cœur sont des plus divers. En recevant Jésus je ressens un feu qui me consume ; il brûle en de vives flammes, il brûle mais il est recouvert de cendres noires, des cendres d'un deuil triste et mortel. En d'autres occasions je sens qu'il est broyé par un cylindre routier ; tout devient poussière, tout est réduit à néant.

Mon Jésus, volontiers j'accepte d'être ce néant par amour pour vous ! Être néant, pour faire quelque chose ; être néant pour donner vie aux âmes ; souffrir tous les martyres, pour que les âmes soient sauvées.

Je doute, je suis remplie d'incertitudes, dans la plus grande obscurité. Mais, dans ces denses ténèbres, je vois mon épouvantable néant et le monde entier en

ruines et désordres. Le monde c'est moi : tout est représenté en moi. Oh ! mon Jésus ! Quelle tristesse et quelle horreur.

Voulez-vous savoir ce qui se passe dans mon cœur, malgré les tristesses et les angoisses ? Il éprouve des anxiétés, de vives anxiétés. Il est tombé dans une sorte de léthargie, il n'a plus de force pour s'envoler : il est par terre.

Je me sens comme la petite colombe blessée par le plomb. Elle ouvre ses ailes, les bat, mais les bat contre terre : la blessure l'empêche de s'envoler. Mais je voudrais crier bien fort à Jésus que je l'aime. J'aimerais pouvoir, de ma propre main, arracher mon cœur, malgré les flammes qui le brûlent, et aller le placer dans le Cœur de mon Jésus et lui dire : voici la preuve de mon amour ; gardez-le pour toujours. Il est à vous et à la tendre Petite-Maman !

Ah ! mon Père, je sens que je suis l'image de la petite colombe dont j'ai parlé plus haut. Le plomb m'a blessée de partout. La douleur est constante. Plongée dans la tristesse il me semble agoniser. Tout me semble mensonge, même ce que Jésus m'a dit hier qu'au prix d'un petit coup d'ailes je me serais reposée en Lui pour toujours. On dirait que jamais je ne pourrai voler et que je ne le posséderai plus.

J'ai passé la nuit très malade et toujours éveillée. Malgré ma souffrance, je me sentais étroitement unie, par de fortes chaînes, à Jésus au très Saint-Sacrement. Volontiers j'accepterais de ne plus jamais dormir une seule minute pour veiller avec Jésus-Hostie.

Adieu, pardonnez à cette inconsolable qui a besoin de toujours écrire pour parler de Jésus... »

Le 13 mars 1940, elle écrivait à son Directeur spirituel :

« C'est dans la douleur, le doute et l'angoisse que je me suis préparée ce matin à recevoir mon Jésus. Quand Il est descendu dans mon âme, combien grand ont été mes élans d'amour ! Mais tous ces élans sont restés ensevelis sous l'énorme douleur qui me submergeait : Je ne savais ni pouvais dire autre chose que : Mon Jésus, je veux vous aimer, mon Jésus, je veux vous aimer ! Je murmurais cela continuellement, sans ressentir pourtant le moindre amour. J'étais inquiète et désolée. Notre-Seigneur est venu et m'a dit :

— **Paix, ma fille, paix en ton âme ! Tu m'aimes d'un amour pur et embrasé, dans lequel le monde entier pourrait brûler. Courage, car le Ciel t'attend dans peu de temps. Reçois les caresses de Jésus et de ta Mãezinha.**

La douleur que je ressentais auparavant est disparue. Elle est pourtant revenue subitement me causant une souffrance encore plus aiguë. Je me trouvais si blessé et broyée ! Les élans amoureux avaient repris, mais le poids écrasant ne les laissait pas prendre le dessus. Mais je voulais aimer Jésus. Pour lui donner la preuve de mon amour, j'aurais bien voulu ouvrir ma poitrine, arracher mon cœur et, avec de doux élans, des baisers les plus tendres et des rayons d'amour le plus embrasé, le jeter vers le ciel et lui dire : “Prenez-le, mon Jésus, il est à vous, il vous appartient et il ne désire que vous aimer”.

Cette preuve, toutefois, ne me semblait pas suffisante : je voulais d'avantage encore : mettre mon corps en miettes, y en prélever mon sang jusqu'à la dernière goûte. S'il était possible encore, extraire une mer de sang pour afin de pouvoir écrire moi-même, sur toute la terre : “Jésus, je vous aime ! Aimez tous Jésus !”

Oh ! mon Père, j'aimerais en dire d'avantage, mais je ne le sais point. Je reste inconsolable de ne pas pouvoir décrire mes désirs d'amour envers Jésus. Mes élans sont tous étouffés par ce monde noir qui m'écrase... »

Après ces sublimes paroles, nous en resterons là, non sans avertir que des lettres comme celles-ci il y en a un très grand nombre. La lecture de celles que nous avons transcrites doit permettre au lecteur d'y voir clairement le “doigt de Dieu”.

C'est la conclusion à laquelle sont parvenus ceux qui ont pu les lire. Ce fut le cas du docteur Molho de Faria, comme nous l'avons démontré plus haut.

^[1] *Le Père Pinho devrait dire : plusieurs gros volumes. Mais, lorsqu'il a écrit ces lignes, tous les écrits d'Alexandrina n'étaient pas encore dactylographiés. (Note du traducteur).*

^[2] *Dans la cinquième édition du livre du Père Mariano Pinho, sj, celle que nous utilisons pour la présente traduction, ce paragraphe ne figure pas. Nous*

ignorons la raison exacte de cet “oubli”, mais nous la comprenons, car nous savons que le Chanoine Molho de Garcia fut l’un des plus acharnés détracteurs de la “malade” de Balasar. Il fut l’auteur d’un rapport très négatif, qui causa beaucoup de peine, non seulement à Alexandrina mais aussi à tous ceux qui étaient (et sont restés) ses plus enthousiastes défenseurs : le Dr Augusto de Azevedo, par exemple. Par la suite, le Chanoine Molho reconnu son erreur et devint à son tour un défenseur inconditionnel de la cause d’Alexandrina de Balasar. Son témoignage, lors de l’enquête canonique en vue de la béatification et canonisation d’Alexandrina le prouve. Nous avons donc décidé d’inclure ici la lettre qu’il adressa au Père Mariano Pinho, et que les Sœurs de Saint-Bonnet, qui ont fait la première traduction du présent livre, y ont incluse.

^[3] *Nous avons déjà expliqué le pourquoi de cette altération du cœur d’Alexandrina lorsqu’elle prononce le mot amour, le mot souffrir, et quelques autres...*

^[4] *Elle répétait souvent cette phrase, parce que Notre-Seigneur lui avait dit que cela Lui faisait plaisir.*

^[5] *Pour comprendre ces phrases si originales, il faut nous rappeler que Notre-Seigneur lui disait l’avoir faite victime pour le monde.*

16-“Consumatum est”

L’année 1955 allait enfin apporter à Alexandrina le terme de son long, mystérieux et crucifiant calvaire.

« Les douleurs étaient horribles, ces dernier mois », écrivait son Médecin le 17 octobre 1955.

Le 31 du même mois, le même médecin écrivait encore : « Dernièrement elle souffrait énormément, et il me semble que sa maladie et ses douleurs étaient d’origine surnaturelle, de cette origine dont parle Henri Bon, lorsqu’il parle des infirmités surnaturelles ».

Déjà le 10 janvier de cette année-là, l'illustre médecin qui, si consciencieusement a étudié, accompagné et développée si rare pour la science et pour la mystique, affirmait, en ce qui concerne Alexandrina : « elle est abattue comme jamais. Elle semble arriver à la cime du calvaire. Tout semble avoir évolué dans ce sens ».

"Une profusion de roses et d'œillets blancs l'entourait"

A la Malade, lors d'une extase, le 7 janvier 1955, Notre-Seigneur disait :

**— Tu es dans ton année ! Tu es dans ton année ! Tu es dans ton année !
Aie confiance, aie confiance en Moi ; Je ne manque jamais à ce que je promets. Mes promesses de Seigneur Suprême, Tout-Puissant, vont se réaliser. Ta mission sur la terre sera bientôt terminée. Aie confiance, aie confiance : le Ciel est à toi ; tu y continueras ta mission... »**



Il a déjà été dit que l'une des plus grandes souffrances pour Alexandrina étaient les visites qu'elle était forcée de recevoir, pour à toutes délivrer des paroles de réconfort et de changement de vie.

Le 29 mai 1953, par exemple, 6 000 personnes environ sont venues dans son humble village, utilisant 100 autocars, 150 voitures et laissant sur son lit quelques 130 enveloppes contenant autant de lettres de demande d'aide. A tous elle adressa des paroles de réconfort et les exhorta à rebrousser chemin et à vivre une vie meilleure.

Cette affluence continuelle était pour elle, non seulement une torture morale, mais aussi un accroissement de souffrances physiques, parce que, à cette époque-là, ses yeux ne pouvaient supporter la lumière, et il lui fallait parler à la foule la fenêtre ouverte.

Une photo prise à la mi-août 1955— la dernière prise de son vivant —, montre bien son extrême affaiblissement.

Jusqu'au 2 septembre, elle dictait encore, comme d'habitude, les sentiments de son âme : depuis ce jour, elle ne l'a plus fait.

Le 2 octobre elle a dit :

« Aujourd'hui, fête des Saints Anges, j'ai qu'on me touchait l'épaule et j'ai entendu les Anges chanter. Qui chantera avec eux ? ai-je demandé. Et Notre-Seigneur m'a répondu :

— **Toi... Toi... Toi... Bientôt... Bientôt... Bientôt...** »

Pressentant sa fin proche, Alexandrina souhaita demander l'Extrême-onction.

Le 12 octobre, vers huit heures du matin, après avoir communié, elle entendit ces paroles de Notre-Seigneur :

— **Fais maintenant, ma fille, ce que tu souhaites (l'Extrême-onction). Tu vas au Ciel ; tu vas au Ciel... »**

Combien de fois, pendant toute la matinée, elle a répété :

« Je vais au Ciel... je ne regrette pas la terre. Il n'y a plus de ténèbres dans mon âme ; tout y est soleil... vie... tout y est Dieu !... »

Sa sœur lui ayant demandé : — Que veux-tu tu? — Le Ciel, répondit-elle —, car je ne peux plus demeurer sur la terre. Je veux recevoir l'Extrême-onction tant que je suis vivante... Cela va être très beau ici... Oh ! Jésus, que votre volonté soit faite et non pas la mienne !

Vers 15 heures, après avoir fait un acte de résignation et d'acceptation de la mort, Monsieur le Curé lui administra l'Extrême-onction. Avant de recevoir ce sacrement, Alexandrina demanda pardon à sa mère, à sa sœur à son confesseur, le R. P. Alberto Gomes, à Monsieur le Curé, aux médecins, à ses cousines, aux personnes amies et à la domestique. Ensuite elle a parlé de la sorte :

« Mon âme sera-t-elle, maintenant, assez pure pour recevoir l'Extrême-onction ? Ah ! mon Jésus, je ne peux plus demeurer sur la terre. Oh ! Jésus, Jésus, Jésus ! La vie... le Ciel... Cela coûte, coûte !

J'ai tout souffert en cette vie pour le salut des âmes ! J'ai été desséchée, broyée, dans ce lit, jusqu'à donner mon sang pour les âmes ! Je pardonne à tous, oui, je pardonne... je pardonne à ceux qui ont été des instruments, dans les mains de Dieu, pour mon plus grand bien...

Jésus, pardonnez à tous le monde ! »

Après avoir reçu l'Extrême-onction elle s'exclama :

« Je suis contente de partir pour le Ciel !... »

Puis, les yeux fixés sur le Ciel, elle sourit et continua :

« Oh ! quelle clarté ! Tout est lumière — elle sourit — Il n'y a plus de ténèbre, plus de ténèbres ! Tout a disparu !... Le Docteur ^{III} me l'avait bien dit !... »

Le jeudi 13, à 6 heures du matin, elle s'exclama :

« Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime ! Je suis toute à vous ! J'ai besoin de partir... Je n'aimerais pas mourir dans la nuit... mais je serais contente de mourir aujourd'hui ! »

Chapelle dans le cimetière de Balasar et les pèlerins (Les restes mortels d'Alexandrina sont maintenant vénérés dans l'église paroissiale)



Cette date était, en effet, tout à sa convenance, car elle associait ses deux amours : Notre-Dame et le très Saint-Sacrement ; c'était jeudi 13 octobre^[21].

Combien de fois dans ces lettres elle appelait le jeudi ¹³ son jour et combien de fois elle manifesta de désir de mourir un jeudi !

A sa demande, sa sœur lui fit baiser le Crucifix et la Mãezinha. Sa sœur lui demanda : — A qui souriais-tu ? (car on avait remarqué sur son visage un sourire angélique, lorsqu'elle a exprimé le désir de mourir en ce jour). Elle lui répondit : « Au Ciel ! »

Dans la matinée plusieurs personnes sont venues la visiter. A un certain groupe elle s'écria d'une voix forte : « Ne péchez plus... Le monde ne vaut rien... cela dit tout... Récitez le chapelet tous les jours ».

A 11 heures elle dit à son médecin :

« Je suis si contente, car je vais au ciel ! »

A 11 heures 35 elle demanda que l'on récite la prière pour les agonisants ; puis, à 17 heures, elle dit à une visiteuse : « Adieu... nous nous reverrons au Ciel !... »

La Providence permit que Monseigneur Mendes do Carmo, professeur au Séminaire de Guarda et ancien Recteur du Collège Portugais de Rome, assiste aux derniers instants d'Alexandrina. Lui-même a raconté cette scène touchante, récit qui a été publié dans divers journaux. Écoutons ses paroles :

« Le 10 octobre je suis parti de Guarda pour me rendre à Fatima pour le 13, anniversaire de l'un des plus grands jours de l'Histoire du Portugal et, pour moi et pour beaucoup d'autres le plus grand. Arrivé à Coimbra, j'ai quitté mes compagnons de voyage, qui ont poursuivi leur route vers le Sanctuaire, alors que moi, j'ai pris le chemin de Balasar. Je voulais visiter pour la troisième fois la bien connue petite malade, Alexandrina.

Je suis arrivé chez elle dans l'après-midi du 11. Je l'ai trouvée gravement malade, plongée dans la douleur, la douceur et le silence, donnant nettement l'impression que sa vie terrestre touchait à sa fin : peut-être quelques jours ou quelques heures à peine.

Le 12, après la Messe, je lui ai donné la sainte Communion, après quoi elle se recueillit dans un silence éloquent et profond pour son action de grâces. Des

heures de douloureuse asphyxie s'en sont suivies. Quelques questions lui ont été posées ; elle y répondit par des paroles presque imperceptibles.

Vers 15 heures, elle demanda spontanément le Sacrement de l'Extrême-onction.

Tout était préparé dans sa chambre-calvaire, mais avant l'Extrême-onction elle a souhaité faire, aussi spontanément, un acte de résignation. Puis, en présence de tous ceux qui étaient là, elle dit :

« O Jésus Amour, Époux de mon âme, pendant toute ma vie, je me suis efforcée de vous donner le plus de gloire possible. C'est encore pour la plus grande gloire de la très Sainte Trinité, ô mon bien-aimé Jésus, que je me soumetts, joyeusement, à vos desseins éternels, acceptant, avec résignation la mort accompagnée de toutes les circonstances qui vous glorifieront le plus. Je ne désire et n'implore que votre miséricorde, le Règne de votre Amour, la conversion des pécheurs, le salut des mourants et le soulagement des âmes du Purgatoire. »

Puis, d'une voix claire, elle demanda pardon, remercia, pardonna et reçut, ensuite, avec un calme angélique le Sacrement purificateur des dernières traces des fautes ou imperfections. La chambre fut alors remplie de larmes et de sanglots. Alexandrina moribonde dit encore à deux reprises :

« Ne pleurez pas, car je vais au Ciel ! »

Elle prononça encore quelques phrases...

La souffrance augmentait et, la nuit du 12 au 13, sa dernière sur la terre, fut une nuit d'agonie. Au matin du 13, elle fit sa dernière Communion.

A 11 heures 35, elle a demandé, toujours aussi spontanément, les prières de recommandation de l'âme. A genoux, à côté du lit, accompagné d'autres personnes, j'ai récité les formules rituelles si émouvantes.

L'agonie s'intensifiait. Je lui ai suggéré à plusieurs reprises les paroles divines... et lui ai donné, maintes fois, le crucifix à baiser ainsi que la médaille de Notre-Dame des Douleurs, et toujours ses lèvres se sont prêtées à ce baiser... Quand, pour la dernière fois je lui ai présenté ces trésors à baiser, ses lèvres sont restées immobiles. »

Dans un article précédent, faisant référence à cet instant suprême, le même illustre prêtre racontait :

« Quand je lui ai demandé réciter avec moi : « Très Sainte Trinité, mon Dieu je remets mon âme dans votre Cœur, l'agonisante sourit et expira... »

« C'était le 13 octobre, à 7 heures 52 minutes, heure privilégiée pour la mort de plusieurs saints, comme j'ai pu le lire dans leurs biographies respectives... »

« Dans la matinée du 14, — c'est toujours Monseigneur Mendes do Carmo qui raconte — sa dépouille, revêtue d'une robe qui avait la blancheur de la neige, reposait dans une chapelle ardente. Une profusion de roses et d'œillets blancs l'entourait.

Bientôt une foule immense s'est rendue auprès de la dépouille de celle que, encore de son vivant, on appelait la sainte. Mais ce qu'il y a de plus singulier et qui paraît unique dans les annales funéraires c'est ce déferlement de milliers et de milliers de personnes qui, dès une heure de l'après-midi on commencé, sans aucune pause, sans interruption et pendant toute la nuit, jusqu'à dix heures du matin suivant, heure du départ du cercueil et du cortège funèbre vers l'église, se sont rendues devant le cercueil, pour un dernier hommage.

Il y avait des gens des villages voisins, mais aussi d'autres de pays plus lointains : Porto, Guimarães, Famalicão et Póvoa de Varzim.

C'étaient des personnes de toutes classes sociales : professeurs de Médecine, médecins, avocats, commerçants, artistes et, une multitude de personnes humbles et modestes, accourues de toutes parts.

Dans l'après-midi du 15, le corps d'Alexandrina fut mis en terre, où il repose, le visage tourné vers l'église, dans une sépulture offerte par des cœurs amis et reconnaissants.

Un pèlerin de Porto disait, avec étonnement :

« Aujourd'hui, à Porto, il n'y a plus de roses blanches à vendre. Toutes ont été achetées pour être envoyées à Balasar »

« Et, il est vrai de dire que la dépouille semblait être au milieu d'un jardin fleuri plutôt que dans une chambre mortuaire ou chapelle ardente.

Celle qui, toute jeune encore avait été une petite bergère, qui n'avait fréquenté l'école que pendant dix-huit mois, était maintenant, à l'heure de sa mort, l'objet des hommages les plus vifs, les plus extraordinaires de la part de tout le peuple.

Que d'épisodes émouvants j'aurais pu raconter ici, de médecins et de prêtres illustres venus à ma rencontre, me faisant le récit de leurs rencontres, de leurs entretiens avec la malade de Balasar.

Quarante prêtres, certains très émus, ont participé aux funérailles. Combien, pendant sa vie, a-t-elle prié pour les prêtres ? On le saura peut-être un jour. »

Alexandrina avait bien raison quand elle affirmait, peu de temps avant sa mort :

« Oh ! qu'est-ce que cela sera beau ici ! »

Longtemps auparavant, Jésus lui-même le lui avait dit, en d'autres termes :

« Heureux ceux qui assisteront à ta mort, à la mort de ma crucifiée ! »

Sa sœur Deolinda nous écrivait, le 19 novembre 1955 :

« La mort d'Alexandrina a été celle d'une sainte. Ses obsèques, profondément émouvantes, offraient un spectacle qui ne s'était jamais vu. Les vieillards affirmaient, comme moi d'ailleurs, n'avoir jamais vu une chose semblable et qu'ils ne comptaient plus la revoir.

Des milliers de personnes sont passées devant le cercueil. Des centaines lui ont baisé les pieds. Chacun voulait lui faire toucher son chapelet ou arracher des pétales des innombrables œillets blancs qui la recouvraient.

Les gens du village ont pris le deuil et le portent encore, disant que c'est un témoignage de reconnaissance envers celle à qui on doit tant.

Maintenant, de nombreuses personnes s'agenouillent et prient avec ferveur sur sa tombe. Les uns lui portent des fleurs, les autres lui offrent des cierges, de l'argent, etc.

On visite aussi sa chambre que nous conservons en l'état. Certains jours c'est un vrai pèlerinage... »

Est-ce l'aurore de la glorification, si souvent promise par Notre-Seigneur à Alexandrina ?

L'avenir le dira.

^[1] *Il s'agit, bien entendu, du docteur Augusto de Azevedo.*

^[2] *Anniversaire de la dernière apparition de la Vierge à Fatima ; jour du miracle du soleil.*

^[3] *Jour où le Seigneur institua l'Eucharistie.*

-APPENDICE^[1]

La glorification

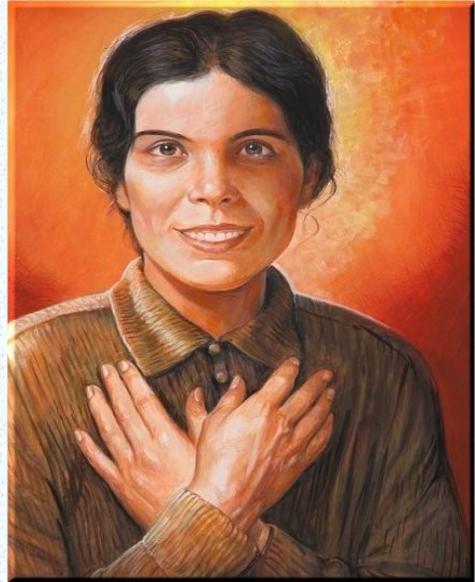
Cette « glorification » ne s'est pas faite du jour au lendemain. Plusieurs étapes ont été nécessaires pour la mener à terme, en tout cas, partiellement. Voici son déroulement :

En 1965, le Père Humberto Pasquale, deuxième directeur spirituel d'Alexandrina, invité par l'archevêque de Braga, mit en branle le procès diocésain, sur les vertus et la réputation de sainteté d'Alexandrina.

Un an plus tard, en 1966, on avait réussi à recueillir tous les écrits d'Alexandrina, envoyés par un grand nombre de destinataires, et ainsi, l'année suivante, 1967, il a été possible de procéder à l'ouverture du procès diocésain

sur tous ses écrits. Les témoins, au nombre de 48, commencèrent à être interrogés.

Un peu plus tard, en 1973, en présence du Postulateur Salésien, on procéda à la clôture du procès diocésain et, aussitôt après, le 21 mai de cette même année, la Sacrée Congrégation pour la cause des Saints, procéda, elle aussi, à l'ouverture des deux caisses contenant tous les documents recueillis.



L'année suivante, le 26 mars 1974, le premier théologien, chargé par le Saint-Siège, a donné un avis favorable sur les écrits de la Servante de Dieu.

Deux ans plus tard, le 30 novembre, le deuxième théologien fit connaître son avis, favorable, sur ces mêmes écrits. La voie allait alors s'ouvrir pour la reconnaissance officielle.

En effet, en 1978, la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi accorde son "Nihil obstat" pour la suite de la cause.

En même temps, à Balasar, dans le nord du Portugal, on procède, le 18 juillet de la même année, à la translation des restes mortels d'Alexandrina, du cimetière communal vers l'église paroissiale

Toujours en cette même année — qui semble avoir été une année décisive — la Sacrée Congrégation pour la cause des Saints, par un décret, approuve les écrits de la Servante de Dieu, alors qu'au mois de septembre, la Postulation publiait le "Summarium", où sont consignés tous les récits des témoignages recueillis lors du procès diocésain.

L'année suivante, 1979, des "Lettres Postulatoires" sont demandées aux Cardinaux et Évêques, à la Conférence Épiscopale du Portugal et à d'éminentes personnalités de l'Église pour demander au Saint-Père la béatification Alexandrina Maria da Costa.

Puis, les choses semblent stagner quelque peu et, alors que certains — et il faut les comprendre ! — trouvait le temps long, le décret d'introduction de la cause de béatification et de canonisation auprès de la Sacrée Congrégation pour la cause des Saints est signé le 31 janvier 1983.

*Le 8 janvier 1991 — huit années plus tard ! —, fut présenté officiellement, à la Sacrée Congrégation pour la cause des Saints, par le Rapporteur, un gros volume appelé “*Positio super virtutibus*”. Dans celui-ci, sont recueillis tous les documents afin que puisse être déclarée l'héroïcité des vertus de la Servante de Dieu.*

*Il faudra ensuite attendre cinq autres années pour que des nouvelles rassurantes et consolantes viennent mettre du baume au cœur de tous ceux — et ils étaient nombreux ! — attendaient de bonnes nouvelles de Rome. Ces nouvelles sont parvenues le 12 janvier 1996 : l'héroïcité de ses vertus est alors reconnue, d'où le titre de “**Vénérable**” accordé à Alexandrina Maria da Costa.*

** * **

Une portugaise qui demeurait à Strasbourg, et qui souffrait de la maladie de Parkinson, eut recours à la Vénérable Alexandrina et fut complètement guérie de sa maladie. Ce miracle accepté par les théologiens et reconnu comme tel et les médecins ayant donné leur avis positif, permit à la Sacrée Congrégation de la Cause des Saints, présidée par le Cardinal portugais José Saraiva Martins, de publier le communiqué suivant :

« Ce matin, en la Salle Clémentine, en présence du Saint-Père, des Membres de la Congrégation pour les Causes des Saints et des Postulateurs des dites Causes ont été promulgués 10 Décrets.

*Le Cardinal **José Saraiva Martins**, Préfet de la Congrégation, a lu un discours consacré aux vies des futurs Servants et Servantes de Dieu [dont] :*

– La Vénérable Servante de Dieu Alexandrina Maria da Costa, laïque portugaise et membre de l'Union des Coopérateurs Salésiens (1904-1955) ».

La « porte » était alors grande ouverte pour cette « glorification » que tous le Portugal attendait et, particulièrement tous ceux qui avaient envers Alexandrina, une dévotion sincère et amoureuse.

Le 25 avril — jour de fête au Portugal — le Saint-Père Jean-Paul II, de sainte mémoire, en la basilique vaticane, accordait à la fille bien-aimée de Balasar un premier titre de gloire : celui de bienheureuse. Il s'adressa à la foule réunie place Saint-Pierre en ces termes :

« "M'aimes-tu?" — demande Jésus à Simon-Pierre.

Celui-ci répond : "Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime".

La vie de la bienheureuse Alexandrina Maria da Costa peut se résumer dans ce dialogue d'amour. Touchée et enflammée par ce désir d'amour, elle ne voulut jamais rien refuser à son Sauveur : possédant une grande volonté, elle accepta tout pour montrer qu'elle l'aimait. Épouse de sang, elle revécut de façon mystique la passion du Christ et s'offrit elle-même comme victime pour les pécheurs, recevant la force de l'Eucharistie qui devint l'unique nourriture des treize dernières années de sa vie.

Dans le sillage de la bienheureuse Alexandrina, exprimé dans les trois mots "souffrir, aimer, racheter", les chrétiens peuvent trouver un encouragement et une motivation pour ennoblir tout ce que la vie possède de douloureux et de triste comme plus grande preuve d'amour : sacrifier sa vie pour ceux qu'on aime ».

Sa fête a été fixée au 13 octobre, date de sa « naissance au ciel ».

FIN

^[1] *Ce dernier chapitre a été ajouté par le traducteur.*